Francis Tollis

La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint





Quoique issue de la psychomécanique de Gustave Guillaume, la neuro-sémantique épistémique de Maurice Toussaint a ouvert une voie nouvelle dans l'approche du langage. Débarrassant la psychomécanique de tout idéalisme et radicalisant son opérativité, elle ne fait pas seulement le pari du matérialisme, du constructivisme et de la continuité. Avec tout ce qui en découle pour son analyse, elle attribue au langage une assise corticocérébrale, postule son isomorphisme avec le cognitif et celui du signifiant avec le signifié, propose un modèle périodique et quantitatif d'engendrement de ses unités. Ayant surtout enseigné dans des universités étrangères, Maurice Toussaint n'a eu aucune facilité pour faire connaître ses idées, issues d'un demi-siècle de recherches. La présente introduction tente donc d'y porter remède.

Francis Tollis est professeur émérite en sciences du langage à l'université de Pau et des Pays de l'Adour. Agrégé d'espagnol initié à la linguistique de Gustave Guillaume par Maurice Molho, il a publié divers ouvrages de linguistique hispanique, d'historiographie linguistique et de linguistique générale, ainsi que quelque soixante-dix articles dans ces mêmes champs de recherche.









190 pages 15 euros ISBN 978-2-35935-053-1

Francis Tollis

La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint

Ouvrage publié avec le concours de l'université de Pau et des Pays de l'Adour



Penser la réalité linguistique comme une suite d'opérations matérielles, telle est la position philosophique inscrite au départ d'une neurolinguistique analytique. (1972:74-75)

[...] le culturel, le symbolique – ici le sens construit par les langues – est passible, comme les processus naturels, d'une modélisation physico-mathématique. (2003:331)

Le sémantique est l'expression linguistique de l'interaction cognitive. (1989 : 49 ; v. aussi 1990 : 11)

Tout est cyclique. (1992: trad. 1993)

Chapitre 1

Première approche

1.1 Un chercheur original mais mal connu

Né à Paris le 13 mars 1936 et décédé le 27 novembre 2010, Maurice Toussaint a étudié la linguistique à la Sorbonne, où il a produit un travail d'étude et de recherche (1964, inédit) puis une thèse de troisième cycle soutenue dans ce même établissement en 1977. Présenté par Bernard Pottier comme l'auteur d'« une recherche originale » (1980 : 59), Toussaint est demeuré un linguiste atypique, un franc-tireur de la réflexion théorique. Il n'a jamais disposé en France d'aucune tribune institutionnelle pour exposer, faire connaître et travailler ses idées. Il a fait toute sa carrière à l'étranger, comme professeur dans plusieurs universités successives : à Erevan en Arménie (d'octobre 1966 à septembre 1969), à Vilnius en Lituanie (d'octobre 1969 à septembre 1971), à Jassy (Iași) en Roumanie (de septembre 1971 à septembre 1977), à Cáceres en Espagne (de septembre 1977 à août 1983), à Louvain en Belgique (de septembre 1983 à août 1990), à Moscou en Russie (de septembre 1990 à août 1993), et à nouveau à Cáceres (de novembre 1993 à juin 1994).

Dans mon ouvrage de 1991, La Parole et le sens..., consacré aux développements de la psychomécanique du langage et de quelques autres théories linguistiques françaises contemporaines (ainsi qu'une théorie canadienne), je lui ai réservé le chapitre II, car, ainsi que Krassimir Mantchev, Robert Lafont et André Joly mais avant eux, il a donné à la linguistique de Gustave Guillaume l'un de ses prolongements les plus originaux.

Cependant, ce travail ne semble pas avoir réussi à améliorer la visibilité des écrits de Toussaint. Au moment de sa dispari-

tion, ils n'avaient toujours pas été rassemblés ni publiés. Par bonheur, grâce aux collègues espagnols de l'université d'Estrémadure (Cáceres), disposant bientôt de la plupart de ses articles, on devrait pouvoir découvrir à la source la théorie qu'en cinq décennies il a élaborée, à partir de la psychomécanique guillaumienne, mais en débordement.

Hélas, en l'absence de l'avant-propos qu'il avait probablement rédigé pour ce recueil mais qui n'a pas été retrouvé, ses lecteurs seront privés de l'éclairage précieux qu'il n'aurait pas manqué d'apporter sur ses écrits. Il est donc apparu qu'une synthèse, même externe, était de nature à en faciliter la lecture. Ainsi, le présent ouvrage répond en partie à la même préoccupation que le chapitre II mentionné ci-dessus. Il s'en inspire fatalement, comme il fait naturellement écho à deux autres textes. Le premier (Tollis 2011b), rédigé peu après le décès de Toussaint, a été publié en français dans l'une des revues de l'université de Cáceres, puis en traduction espagnole - due à Concepción Hermosilla Álvarez – dans le volume d'hommage de l'université de Cordoue (Tollis 2013b). Le second est ma communication au XIIIe Congrès de l'Association internationale de psychomécanique du langage (Naples 2012, à paraître dans les Actes).

Quoique rendue immanquablement subjective par l'individualité du recenseur, il reste à espérer que la présente approche ne trahira ou ne gauchira pas trop la pensée de Toussaint. Après quelques remarques introductives (chapitre 1), je résumerai son engagement contre l'arbitraire du signe (chapitre 2), montrerai en quoi et comment sa neurosémantique épistémique s'enracine dans la psychomécanique, même si sur certains points elle s'en écarte (chapitre 3), puis présenterai le modèle neuronique et épistémique qui constitue son principal outil d'analyse (chapitre 4), en m'arrêtant sur sa nature, ses implications et ses applications (chapitre 5); enfin, avant de conclure (chapitre 7), j'en proposerai un bilan et en soulignerai l'originalité (chapitre 6) 1.

Bien que ses recherches s'étalent sur quelque cinquante ans, de 1957 à 2010, Toussaint n'a pas énormément publié. En tout cas, compte tenu de sa portée et de son niveau théoriques, de ses préoccupations épistémologiques aussi, son œuvre accessible est relativement réduite ³. Sous le titre de *Contre l'arbitraire du signe* ⁴, en 1983 il a publié un livre issu de sa thèse de troi-

sième cycle de 1977, elle-même tirée d'une thèse d'État inachevée (1983a : 25-26) ⁵. En dehors de cet ouvrage, pour l'essentiel le reste de ses réflexions – en français ou en espagnol – a paru dans des périodiques divers, dont quelques-uns difficiles à trouver.

Sans l'expliquer entièrement, cela n'est probablement pas sans rapport avec le faible écho qu'ont recueilli ses propositions, malgré le vœu et les encouragements de Michel Arrivé 6, et l'éloge appuyé qu'il en a fait. D'une part, leur divulgation a longtemps été entravée par le statut professionnel de Toussaint 7, et notamment par sa non-appartenance « au petit monde des intellectuels parisiens » (Arrivé 1983 : 5). D'autre part, leur aridité et leur originalité, comme aussi leur fréquente ouverture transdisciplinaire, en rendent l'approche délicate. En effet, après s'être d'abord félicité du « remembrement progressif du langage » qu'il jugeait amorcé en 1983 (1983a : 22), Toussaint n'a pas seulement appelé « au décloisonnement des disciplines universitaires » (1994: 433) et à un certain va-et-vient entre neurobiologie, thermodynamique des structures dissipatives et théorie des catastrophes. Il s'est clairement déclaré favorable à des « collaborations interdisciplinaires durables » 8 (2004b : trad. 108). Plus concrètement encore, malgré sa conscience claire des difficultés que soulève toujours l'interdisciplinarité 9, il a carrément rêvé « à la création d'instituts de recherche cognitive, par "nature" transdisciplinaires » (1994: 434).

Ces facteurs conjugués, qui ont pu décourager les esprits les plus pressés ou les moins curieux, ont fait que les interrogations et les propositions novatrices ¹⁰ – mais pas complètement isolées – de ce linguiste original ont été peu débattues : il est donc demeuré peu lu, peu étudié, peu commenté et, finalement, peu critiqué aussi. Sa théorie a sans doute paru trop difficile ou trop engagée dans des présupposés philosophiques ou idéologiques tranchés – trop subversive si l'on veut – pour retenir l'attention du linguiste moyen, plus porté à demeurer ou à se lancer sur des chemins plus familiers, bien balisés ou mieux fréquentés. Ironie du sort, on pourrait finalement lui appliquer ce que Marc Wilmet a antérieurement dit de Guillaume lui-même : « On ne peut manquer d'être frappé par le petit nombre de réactions directes » à ses travaux (1978 : 79)!

Apparemment, ce n'est donc pas sans raison que Toussaint a rendu sa théorie responsable de vingt ans d'« exil » dans les

universités étrangères, et de l'obligation où il s'est pratiquement trouvé de l'enseigner « presque clandestinement » (1987 : 106). Mathieu Valette l'a souligné, tout cela l'a confiné dans une certaine « marginalité scientifique et institutionnelle » (2006 : 213) 11.

De l'extérieur, le même Valette l'a évoqué comme un

chercheur relativement atypique dans le guillaumisme [...] [et] impossible [à] considérer comme un psychomécanicien, au sens où la psychomécanique est un ensemble de méthodes et de techniques (2006 : 239).

Il en a fait néanmoins un « authentique guillaumien », et l'a compté « parmi les héritiers les plus fidèles à l'esprit de Guillaume » 12. Cet attachement viscéral aux idées de ce dernier, même assidûment réexaminées et retravaillées, a fatalement exposé Toussaint à l'ostracisme dont a régulièrement souffert la psychomécanique du langage, même si, avant tout en France mais pas seulement, elle continue d'irriguer la réflexion linguistique.

Mais en plus, chaque fois qu'on a voulu corseter la psychomécanique dans une doxa contraignante et rigide, peut-être moins soucieuse d'esprit, justement, que de lettre, en son sein Toussaint a eu également à affronter les effets négatifs de sa dissidence intellectuelle, très sévèrement jugée, de l'intérieur, dès son mémoire de 1964 (2010 : 37b). Certes, bien après qu'il a eu choisi le statut de membre bienfaiteur et ainsi clairement affiché sa source d'inspiration, lors de son avant-dernier colloque bruxellois de 2009, l'Association internationale de psychomécanique du langage l'a tardivement promu membre d'honneur. En gros, cependant, la « tentative de rationalisation à laquelle [il] s'est consacré » n'a pas été bien accueillie par les psychomécaniciens (Valette 2006: 240): « quelques-uns ont déjà manifesté leur courroux en vous excommuniant », écrivait Arrivé (1983 : 6) ; et, selon la formule de François Rastier, sa neurolinguistique aurait fait de lui « l'Antéchrist des guillaumiens » (dans Toussaint 2007c). À croire, suggère malicieusement Valette, qu'ils sont peu nombreux à imaginer que « la transgression, en science, est loyauté » (2006 : 239).

L'expression dont Toussaint avait d'emblée désigné son approche du langage, il est vrai, n'avait rien d'attractif. Après le développement qu'ont connu les neurosciences, aujourd'hui elle

n'a rien de choquant, remarque encore Valette. Mais, autour de 1967, « substituer au mental le neurologique relevait pour les guillaumiens du contresens », surtout à un moment où la publication des écrits du maître venait à peine de commencer. Toussaint avait parfaitement conscience du double handicap dont a pâti le modèle sinusoïdal, clé de voûte de sa théorie :

Double rejet : des guillaumiens (Gustave Guillaume venait de mourir), parce que j'avais critiqué les schémas du maître et contesté ses présupposés ; des antiguillaumiens, parce que j'étais suspect, étant issu du guillaumisme, autrement dit, parce que le dogme de la dichotomie Langue / Parole, alors régnant (la « structure » était statique et abstraite ou n'était pas), leur interdisait d'accepter que les éléments paradigmatiques pussent être interprétés comme des moments d'opérations. (1987 : 107)

À quelques exceptions près, au mieux son œuvre n'a donc suscité que de l'indifférence, au pire elle a toujours été considérée, de loin, avec circonspection ou prudence, quand ce n'est pas avec condescendance ou dédain: trop dérangeante, trop prompte à « empêcher de penser en rond » 13. Derrière le désir de convaincre, on ne s'étonne donc pas de surprendre parfois chez Toussaint un certain agacement, celui de l'anti-arbitriste qu'il était, par exemple: « Qui tient à ne pas être dérangé dans son sommeil a tout intérêt à continuer de croire que le signe est arbitraire » (1981a: 273).

Quoi qu'il en soit, l'originalité de sa théorie, son éclosion et son évolution à contre-courant des présupposés structuralistes ambiants, comme son orientation cognitive et subjectiviste l'ont effectivement enfermé dans une marginalité qui ne lui a jamais échappé (par exemple 1992 : 108).

Il est tout de même arrivé qu'elle suscite l'intérêt ou bénéficie d'une lecture attentive. Le premier à mentionner ici est évidemment Pottier, directeur de son mémoire d'étude initial et de sa thèse de troisième cycle, qui, dans l'annexe à son propre article de 1980, consacre deux pages à résumer ces recherches. Trois ans plus tard, Arrivé, préfacier de *Contre l'arbitraire du signe*, a affiché sa sensibilité aux idées innovantes de l'ouvrage :

j'affirme, en pesant mes mots, que votre livre est la première trace vraiment incontestable (malgré [...] son incomplétude) d'un des très *rares* efforts de réflexion qui marqueront leur époque. (1983 : 5)

Selon le témoignage direct de Toussaint, il faut encore mentionner Algirdas Julien Greimas, qui, « dès 1964, [a] accordé quelque intérêt » à ses travaux, et l'a encouragé à écrire de nouveau (Toussaint 1972 : 68 et 82), comme aussi postérieurement Arrivé avec sa « Préface ».

Plus tardivement, son œuvre a été abordée par nous-même en 1991, puis par Valette dans sa thèse (2001), notamment au chapitre 11. Par ailleurs, Toussaint a toujours eu de nombreux contacts et débats scientifiques avec d'autres chercheurs, souvent venus d'horizons théoriques différents des siens (voir 2009), a participé à divers séminaires dont celui de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (voir 2004a), et l'on dispose au moins du compte rendu écrit de ses échanges avec Rastier (2007c).

Sa curiosité pour l'ensemble des sciences ¹⁴, notamment la biologie et la physique, son souci permanent de légitimer ses propres modes d'approche, l'ont naturellement amené à se poser régulièrement des questions épistémologiques. Chez lui, la curiosité intellectuelle se double ainsi du souci constant de remettre sur la sellette ses propres suggestions, d'abord en se livrant spontanément à l'autocritique (à leur « autoréfutation »), ensuite en les confrontant aux acquis d'autres disciplines que la linguistique ou à d'autres approches du langage que la sienne. C'est ainsi, estime Valette, que le chercheur est « utilement » parvenu à tempérer une « audace » qui touchait à l'« imprudence » (2006 : 242).

Par ailleurs, soucieux de corriger cette infalsifiabilité (voir 1983b : 121 et 2007b : 128) qui est depuis longtemps reprochée à la psychomécanique ¹⁵, il demeurait convaincu que, pour ouvrir ses hypothèses à d'éventuelles vérifications, il fallait chercher à en améliorer la cohérence méthodologique, et donc avoir la hardiesse d'en développer la thèse « jusqu'à ses ultimes conséquences » (1972 : 68-70) : « Je ne veux pas être gêné par des pensées convergentes : je veux voir où G. Guillaume, seul, me conduit » (1983a : 24).

Au total, Toussaint apparaît donc comme un chercheur important, quoique peu prolixe, insuffisamment reconnu, exigeant et hautement préoccupé de scientificité.

1.2 Vers la (re)découverte de son œuvre

En 1991 (chapitre II), nous avions proposé une première recension de ses publications, avantageusement complétées dix ans plus tard par les réflexions à visée épistémologique de Valette (2006).

Par chance, répétons-le, la publication de la majeure partie ¹⁶ de ses écrits, épars et quelquefois devenus introuvables, est en préparation. Malheureusement, nous l'avons dit, ce sera sans l'introduction personnelle de l'auteur, qui nous en aurait probablement fourni une synthèse (interne) conforme et à jour. Faute de mieux, nous disposons déjà des bilans qu'il a à plusieurs reprises amorcés, et tout spécialement d'une « présentation d'ensemble » (1997a: 423). On aurait donc pu songer à s'en contenter ici. Mais, aux lecteurs généralement peu familiarisés avec sa théorie et ses recherches, il a paru préférable d'en présenter une approche externe plus progressive et moins concentrée, et d'en faire voir l'élaboration dans le temps.

Valette l'a clairement rappelé (2006 : 214) : comme Antoine Culioli et Pottier, Toussaint construit sa théorie linguistique « dans un contexte d'effervescence » intellectuelle, celui qui voit se répandre le générativisme et les concepts issus de la cybernétique et de la théorie de l'information.

Bien évidemment, dans ce qui n'est jamais qu'une introduction, on ne peut guère faire mieux qu'aller à l'essentiel. Les propositions de Toussaint seront donc exposées de manière aussi resserrée et organisée que possible. Nous nous sommes cependant efforcé de fournir un certain nombre des illustrations dont il a étayé sa théorie, dans l'espoir d'en montrer la plausibilité et la valeur heuristique. Car, sans forcément l'avoir dit en des termes comparables, en esprit rigoureux il partageait la même conviction que Guillaume : « le dernier mot appartient de droit à l'observation fine, qui est chargée, pour tous les cas, de la preuve finale » (2005 : [7-V-42] 368/10).

En dépit des invitations éditoriales qui lui ont été faites, Toussaint ne s'est jamais résolu à exposer directement ses propositions ¹⁷; le faire ici ne va donc pas sans difficulté. À l'instar de Guillaume à son époque, mais à plus petite échelle, un travail aussi étalé dans le temps a fatalement exposé le chercheur –

curieux mais inquiet – à des retouches, des reformulations et des redites (la multiplicité des références l'atteste) dont il avait tout à fait conscience :

[...] je laisse dans ce que j'ai écrit ma marque du temps : je n'estompe pas les reprises, les hésitations ; d'où parfois le ton d'un journal plutôt que celui d'un traité. (1983a : 20)

De cette permanente remise sur le métier la présente recension garde inévitablement des traces.

Toussaint y est abondamment cité. Outre que cela limite le risque de trahir sa pensée, cela devrait permettre aux lecteurs de se reporter aux textes originaux, moins condensés et naturellement plus explicites. Par ailleurs, les références étant datées, cela fera également entrevoir l'évolution de sa pensée tout en aidant à se faire une idée de son écriture propre, dont la singularité et l'intérêt ont été soulignés dès 1983 18. Pour ce qui est des textes en espagnol, ils sont exclusivement mentionnés sous leur forme traduite (par nos soins) – la pagination est alors précédée de l'indication « trad. ».

Cette publication n'aurait pas été possible sans le soutien de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour – au travers du Département de recherche arts, lettres et langues de l'UFR de Lettres, langues et sciences humaines (LLA) et du Centre de recherche en poétique, histoire littéraire et linguistique (CRPHLL) – et sans l'intérêt que les Éditions Lambert-Lucas lui ont d'emblée témoigné en l'accueillant dans l'une de leurs collections. Qu'ils en soient ici remerciés.

Il reste à souhaiter qu'elle réussisse mieux que les précédentes à faciliter la diffusion des idées de Toussaint.

Chapitre 2

L'engagement de Toussaint contre l'arbitraire du signe 19

2.1 De l'arbitrarité postsaussurienne du signe à sa non-arbitrarité de principe

2.1.1 Critique de la thèse arbitriste

De son opposition frontale à cette arbitrarité supposée ²⁰ Toussaint a fait son « grand cheval de bataille anti-saussurien! » 21 (1987: 107). Lorsqu'on lui cherche une justification, a-t-il d'abord montré, celle-ci repose assez souvent sur la confusion du signifié avec le référent, alors même que les objets sont désignés sur la base des traits que chaque culture leur attribue. Dans une langue donnée, en effet, le signifié peut être assimilé à ce que la communauté de ses usagers a tiré de sa perception partagée d'un référent, une fois isolées les propriétés qu'elle en a retenues. Pour Toussaint, le signifiant est là pour « mimer » cet enregistrement. Associé à du son et à des mouvements de la langue - et de la main dans l'écriture -, il nous permet de donner aux autres à « voir, entendre, sentir » ce que nous avons en tête grâce à une sorte de « représentation chorégraphique » qu'il propose dans l'espace laryngo-pharyngo-buccal. Parler d'arbitrarité, par exemple, sous prétexte qu'on ne réussit à percevoir « aucun rapport » entre cochon et pig, argumente-t-il, c'est aller trop vite en besogne (1983a: 34, 42, 44). Car ces deux signifiants, qui ont au moins en commun une gutturale, ne sont pas assez dissemblables pour donner raison à Georges Mounin $(1968:36)^{22}$.

Ni l'existence des synonymes, ni celle des homonymes, a priori plus préoccupante, insiste Toussaint, ne saurait invalider la non-arbitrarité. D'une part, comme nombre d'autres phénomènes essentiels, loin d'être partout présent et total, ce phénomène est à prendre sans naïveté pour « variable et localisé ». Compris entre un maximum et un minimum, il n'est pas toujours aisé à (faire) percevoir ²³. Du côté des homonymes, il est acquis que la mise en lumière, dans le lexique, de leurs identités partielles parvient difficilement à convaincre les arbitristes ²⁴. Mais, dans le champ grammatical, ces identités en viennent à s'imposer « avec la force d'une nécessité » (1983a : 36 et 37).

À un certain moment, reconnaît Toussaint, le principe de l'arbitrarité a grandement favorisé l'essor de la linguistique. Mais de nos jours, il lui semble devenu comme « un boulet » dont il convient de se libérer si l'on veut progresser 25. Quant à la dichotomie langue / parole, elle découle de la répartition des choses du langage en choses du corps et en choses de l'esprit que n'a pas empêchée l'incontestable rupture épistémologique de Saussure. Face à la parole, corporelle et physifiée, du côté de l'esprit elle a abouti à dématérialiser la langue et à en faire une simple « forme », abstraite et achronique 26, dont on a écarté toute substance phonique, condamnant par là toute conception mimétique du signifiant. Comme nul ne l'ignore, remarque ici Toussaint, ce rejet est davantage rêvé qu'effectif : en phonologie - même la plus formelle -, c'est bel et bien sur des critères phono-articulatoires que les unités sont discriminées (1978 : 4 et 5; 1983a: 64; 1983b: 92 et 108).

À l'époque de sa recherche, Toussaint était fondé à considérer ²⁷ que, plus encore que Saussure ²⁸ lui-même, la plupart de ses épigones ont éloigné le signifiant et le signifié de toute attache mondaine. Cependant, souligne-t-il, ce n'est pas parce que le concept de structure est né de la répudiation – d'inspiration dualiste – des coordonnées spatio-temporelles qu'il est forcément impossible d'en faire un point de départ vers d'autres abstractions. Certes, la recherche d'un niveau de généralité maximal peut conduire à l'éviction (provisoire) du concret. Mais cela ne lui retire pas tout intérêt et n'interdit pas de le prendre à son tour pour objet de recherche. D'ordinaire, la science n'utilise que « des concepts et principes à valeur opératoire », mais si besoin, à tout moment on est fondé à leur en préférer d'autres plus cohérents et efficaces (1978 : 4, 7 et 9).

On accuse parfois de substantialisme – dans certains écrits de Gérard Genette – tout ce qui peut ressembler à du cratylisme.

Mais, proteste Toussaint, dans toutes les sciences les abstractions ne sauraient s'élaborer sans l'observation préalable de réalités concrètes à expliquer ²⁹. De toute manière, poursuit-il, étant toujours verbalement signifiées, parmi les nommables les choses nommées qui constituent notre monde ne sauraient être extérieures au langage. Et la question de savoir si l'univers existe indépendamment du sujet « est une question-piège de la métaphysique » – ne serait-ce au moins que parce qu'on a besoin d'un idiome et du verbe *exister* pour (se) la poser. Tenter d'y répondre, en tout cas, exige de ne pas confondre autonomie et indépendance, autonomie et autarcie ³⁰ (1973 : 221 ; 1979 : 324 et 325).

Sur ces bases, Toussaint en vient ainsi à se demander, avec la même inquiétude convaincue, si, en excluant de la langue toute concrétude, plus qu'à une authentique coupure, l'autonomisation (post-)saussurienne ³¹ de la linguistique n'a pas abouti à une véritable « amputation » ³². À ses yeux, en effet, l'observation scrupuleuse et remotivée des morphologies, sans a priori ni préjugé arbitriste, devrait faire découvrir de nouvelles relations entre le signifiant et le signifié, et mener à une meilleure compréhension globale du signe (1978 : 4 ; 1983a : 65).

2.1.2 Défense et illustration de la thèse anti-arbitriste

Mais il propose d'aller plus loin. Car il est à peu près certain que chercher à aborder la « psychosémiologie » de la même manière que la « psychomécanique », c'est voir l'analogie se manifester avec une rigueur et une régularité comparables à celles qu'on trouve dans les systèmes neurosémantiques. Certes, des chercheurs comme Roman Jakobson, Pierre Guiraud, Iván Fónagy, des psychologues et des poéticiens structuralistes, se sont déjà attachés à souligner l'existence et la prégnance de phénomènes symboliques. Toussaint y ajoute Maxime Chastaing - auquel son article de 1980 est dédié – et Jean-Michel Peterfalvi, tout en considérant que du chemin « reste à faire dans cette voie » (1983a: 72). Mais pour son propre compte il avait déjà fait du signe le « siège d'une non-arbitrarité massive », qu'il vaudrait mieux dire de principe, et accordé au signifiant une tendance à reproduire les coordonnées spatio-temporelles qui définissent le signifié 33. En clair, A/B = C/D entraînant A/C = B/D, la lecture traditionnelle, strictement horizontale, de la proportion signifiant X / signifiant Y = signifié X / signifié Y, doit immanquablement être complétée par une lecture verticale de la proportion corollaire : signifiant X / signifié X = signifiant Y / signifié Y ³⁴. Il y a donc entre les deux termes une solidarité fondamentale, même si nous ne parvenons pas à la déceler sous ses multiples visages ³⁵.

Si le langage permet de communiquer de façon acceptable, cela ne tient pas à l'arbitrarité du signe mais à ce que

la sensibilité, la connaissance sémiologique d'un homme est développée et inscrite dans un cadre historique donné, et repose sur des processus physiologiques qui échappent à sa volonté, à sa conscience. ³⁶ (1983a:77)

Cette nouvelle perspective le conduit à reconsidérer la double articulation du langage de Martinet. Au lieu de reconnaître « qu'il y a du phonème dans le monème, mais pas de monème dans le phonème », inversant les termes de cette formulation il suggère plutôt, au contraire, qu'« il n'y a pas un phonème qui soit sans monème(s) ». Les études sur le phénomène anagrammatique le montrent, si le mot, qui à lui seul est déjà une fédération, est bien « l'outil privilégié de la communication rationnelle », c'est bel et bien « l'articulation-signe » qui constitue l'unité sémiologique fondamentale, partout distribuée dans un texte ou un discours, que ce soit à l'état libre comme allitération « ou refaisant mot au-delà des limites du mot » (1983a : 78).

Que la motivation phonique inquiète les arbitristes, comme l'a avoué Rudolf Engler (1964 : 30), n'a donc rien d'étonnant. Mais le fait est là, insiste Toussaint : une lecture non-arbitriste des observations et des correspondances statistiques effectuées sur le symbolisme des voyelles du français montre nettement une motivation qui fait par exemple « associer l'aigu (des antérieures) au petit, au léger, au rapide, à la hauteur et le grave (des postérieures) au grand, au lourd, au lent, au bas (1983a : 83). De ce point de vue, le /k/ de kinèsis et le couple anglais small / little, big, avec le démenti qu'il semble infliger à la valeur symbolique du i (associable à la petitesse), ont fait l'objet d'intéressantes remarques ³⁷. En tout cas, Toussaint y voit des encouragements ³⁸.

Une fois admis ce qui semble se dégager de ces expérimentations, dans l'en-deçà du mot tout devient signe, aussi bien les phonèmes que les traits dont ils sont faits. Par exemple, « le i réunit, entre autres, les qualités quelque peu contradictoires – à notre échelle – de petitesse et de force » (1981a : 266) ³⁹. Si bien

que pour espérer parvenir à une signification une, ce n'est pas dans le phonème en tant que tel qu'il faut aller chercher le signe correspondant : c'est dans chacun des paramètres phonoarticulatoires qui le constituent. Et son numéro d'ordre au sein de leur ensemble fait partie intégrante de la définition matérielle de chaque trait distinctif. Au terme de cette analyse de leur structuration, on peut espérer aboutir à une étymologie hypothético-déductive qui autorise le calcul du sens et de ses évolutions. Cependant, vu la forte polysémie du signifiant, il ne peut guère s'agir que d'un calcul probabiliste 40 (1983a : 85 et 108).

Toussaint en a fourni un certain nombre d'illustrations. Du côté du lexique, on dispose, entre autres choses, de ses remarques sur le /f/ français 41 , ainsi que de ses réflexions autour du symbolisme phonétique. Du côté de la morphologie, il a abondamment mis l'accent sur toutes les sortes d'analogies sémiologiques ici ou là repérables, en français comme dans d'autres idiomes (romans ou pas), entre le phonétisme présent dans la morphologie et les signifiés grammaticaux correspondants $\rightarrow \S 4.3$.

Dans ces mises au jour, il part du trapèze de la phonétique classique, qu'il réinterprète à sa manière, comme il l'a justifié, explicité et illustré (1983a: 48 et sv.). D'abord, ce réaménagement résulte du tableau des fréquences caractéristiques des onze voyelles françaises, tel qu'il a été précédemment établi. Dans ses deux colonnes, Toussaint a respectivement placé

les fréquences de la première bande – ou premier formant ou encore formant grave – [...] [puis] les fréquences qui constituent la deuxième bande ou encore formant aigu. (1983a : 48) 42

Les différentes positions des principales productions vocaliques considérées ⁴³ y sont repérées au regard des deux axes vertical / horizontal. De la sorte, en alignant cinétiquement le trapèze ou triangle vocalique sur le mouvement de la colonne d'air au cours de la phonation, Toussaint le réoriente, le redessine et y fait figurer les lèvres non plus à gauche mais à droite.

Dans cette configuration renouvelée, il parvient à les décrire en termes dynamiques et non plus strictement statiques, les voyelles réputées antérieures devenant génétiquement les ultérieures des voyelles dites postérieures ou vélaires (*ibid.*): « lors de l'*acte* phono-articulatoire, et donc selon le *sens* de l'expiration, u est une antérieure et i une ultérieure ». Son propos est alors

de vérifier si à un rapport neurosémantique antériorité / ultériorité correspond, en règle générale, un rapport voyelle antérieure / voyelle ultérieure (1983a : 49),

ou, éventuellement, consonne / voyelle 44.

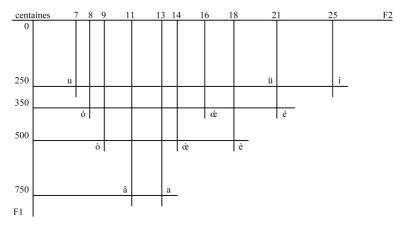


Figure 1 (1983a: 49).

Étant donné que ce rapport peut apparaître aussi bien en horizontalité qu'en verticalité, il est évidemment à prévoir que, sur un même axe, un élément peut entrer en relation avec plusieurs autres, et donc qu'un même élément peut tout à la fois et sans contradiction être un antérieur (sur un axe) et en même temps un ultérieur (sur l'autre axe ou sur le même), ou vice versa 45. Ainsi, « u / i dans le sens horizontal, et u / a dans le sens vertical, constituent des oppositions maximales » (1983a: 49). Par ce biais, Toussaint est parvenu à montrer cette analogie [\$ 2.3] dans le système du genre (masculin / féminin), dans celui du nombre, et de façon plus générale dans le champ de l'inflexion vocalique nominale et verbale (1983a: 49-59; 1997a: 433, § 6).

Dans ces conditions, le comportement syntaxique, externe et tardif, d'un mot découlerait de ce qui, en interne, s'y passe de précoce. En d'autres termes, comme l'avait dit Guillaume, sa syntaxe est déterminée par ses relations à l'intérieur comme à l'extérieur du système dont il fait partie. À ce compte, pour lui chaque trait articulatoire est indissolublement attaché à n sens. Mais du fait qu'il entre en interférence avec chacun des autres traits coconstitutifs du sens d'une unité, il lui arrive de voir son

sens potentiel contrarié, voire annulé. Mais cela n'autorise pas à le tenir pour inexistant ⁴⁶ (1967 : 95, § 3.2 ; 1983a : 76, 86 et 87).

À l'époque, par bien des côtés les recherches de ce genre semblaient à Toussaint risquées, presque clandestines. Contre l'idée toujours et encore dominante, se détournant de l'attitude idéaliste des arbitristes – qui abandonnent parfois l'attitude idéaliste, quand encore ils ne tiennent pas carrément « à passer pour des matérialistes » ⁴⁷ –, il entend néanmoins faire reconnaître au contraire la foncière analogie (réciproque) du signe. Par là, il compte échapper à cette idéalité ⁴⁸, à ce présupposé fondateur de la linguistique structurale mais devenu contre-productif, une espèce d'impossible ou d'impensable ⁴⁹. Pour cela, il entend carrément se situer dans une linguistique aux présupposés matérialistes (1978 : 4 ; 1983a : 66, 73, 78, 89 et 92).

Sous réserve de partir d'un nombre suffisant d'expériences et d'observations statistiques, une fois ainsi défini le soubassement articulatoire de chaque signifiant, on devrait parvenir à en établir le sens, même probabiliste 50 (1980 : 258 ; 1981a : 266).

2.2 Les positions de Guillaume sur le signe linguistique

Sur la toile de fond de cette problématique, estime Toussaint, par sa position Guillaume a rompu la double cohérence dégagée entre immatérialité ↔ arbitrarité et matérialité ↔ non-arbitrarité. En effet, il s'écarte des autres structuralistes immatérialistes, de quelque type qu'ils soient ⁵¹. Il est celui qui pense les choses tenues pour immatérielles comme des opérations positives représentées dans un univers spatio-temporel, au lieu de les retirer de ce même univers et d'en donner seulement des définitions négatives. Prendre pour immatérielles, avec les saussuristes, les choses jugées matérielles favorise la croyance en l'arbitrarité et en l'absence de tout lien. Avec Guillaume, il en va différemment : ce sont les choses immatérielles qui se voient matérialisées ⁵², estime Toussaint, et cette forme d'immatérialisme lui semble au contraire ouverte à la non-arbitrarité du signe (1983a : 94).

Du reste, maximal ou minimal, Guillaume croit en l'existence d'un véritable lien analogique entre signifiant et signifié, même si ce lien ne va pas sans quelques distensions et autant d'apparentes incohérences sémiologiques. Néanmoins, conclut Toussaint, le primat qui chez lui est accordé à l'esprit sur la matière fait que la place de choix reste réservée au signifié ⁵³.

2.3 Le signifiant comme traducteur

2.3.1 Le principe de l'adéquation du signifiant au signifié

Chez Guillaume, la psychosémiologie est gouvernée par une loi de simple congruence; elle n'est donc pas tenue de fournir impérativement un miroir fidèle à la psychosystématique ⁵⁴. Ainsi, en mettant au moins en lumière le jeu analogique des signifiants au regard des signifiés, même relativisé, il se trouvait très isolé dans les années cinquante, surtout dans le cadre d'une analyse structurale.

Toussaint, pour sa part, a acquis la ferme conviction que ce reflet est moins imparfait que Guillaume pouvait le laisser croire, que cette loi a bien moins de souplesse. Lui qui avait explicitement justifié l'arbitraire du signe linguistique 55, reconnaît Toussaint, aurait sans doute désapprouvé cette dernière proposition, qui, justement, a tout l'air d'en nier la réalité. Néanmoins, il estime qu'elle s'appuie sur un principe indéniablement guillaumien (1983a : 30, 79, 88 et 107).

Car, en inscrivant le signifiant dans l'espace et le temps de l'acte de langage, à la suite de Guillaume Toussaint estime définir le signifié non en termes *oppositionnels*, comme le faisait la tradition dominante du structuralisme, mais en termes *positionnels* ⁵⁶. Chaque signifié étant alors entendu comme « le moment d'un continuum énonciatif » (1983a: 28), le temps devient un élément clé ⁵⁷, et cette approche est susceptible de rendre prévisibles aussi bien leur avenir sémantique que leur avenir syntaxique. Ce principe, Toussaint souhaite montrer qu'il est partout respecté, et en tout premier lieu dans l'analyse de la chronogenèse, moyennant la réintroduction de l'ordre opératif au sein même des modes déjà discriminés sur la base de ce critère : si pour un psychomécanicien il n'y a pas d'*opposition* sans *positions*, il n'y a pas non plus de positions sans *moments* ⁵⁸.

Dans la symétrie morphologique des désinences verbales des formes d'indicatif passé simple : imparfait :: futur : conditionnel, Guillaume ne percevait qu'une réussite partielle (1964 : [1955] 262), dans la mesure où elle n'est aisément visible qu'avec les verbes en -er et aux trois personnes fondamentales (du singulier). Loin d'y voir une construction dépareillée ou une symétrie

rompue, Toussaint, à partir de sa théorie – du reste initialement illustrée par l'étude des cinq temps de l'indicatif français et d'abord exposée à son propos (1970 : 142) –, croit pouvoir rendre raison autrement de l'effacement apparent, dans cette sémiologie, de l'homologie [→ § 5.3].

Selon lui ⁵⁹, cette transcription, cette traduction qu'opère tout signifiant, cependant, ne saurait être appréciée en termes binaires, comme alternativement réussie ou non. Car, on l'a dit, elle demeure localisée et partielle : elle peut n'être apparemment pas manifeste relativement à un point, tout en étant présente et observable relativement à un autre. En d'autres termes, la contingence, l'arbitrarité d'abord supposées après les premières observations, peuvent très bien tenir à ce que les faits systématiques s'intègrent dans un réseau enchevêtré prompt à désorienter. Bref : «Les signifiants traduisent *toujours* un jeu de signifiés » (1983a : 32-33 ; souligné par nous).

Déjà, avait-il prévenu, engendrer du discours c'est extérioriser par le biais du son ou du geste « une réalité neurolinguistique primaire [qui n'est] ni audible, ni visible ». La réalité morphologique, elle, est seconde (1970: 143). Il faut donc s'attendre à voir le passage de l'une à l'autre s'accompagner nécessairement d'interférences et de distorsions. Pour Toussaint, ce brouillage de la relation analogique est à mettre en relation avec des manifestations de « synergie lexico-grammaticale » (1983a : 31). C'est-à-dire que la pluralité des facteurs aux prises a toute chance d'entraîner des ruptures ou des dissymétries qui compliquent singulièrement la tâche de l'analyste. Maintenant, une fois admise cette pluralité de forces concurrentes, il reste encore à rendre compte, sinon de la puissance relative de chacune, du moins de ce qui amène l'une à prendre le meilleur sur les autres. Ces jeux synergiques éventuels $[\rightarrow \S 5.3.1]$, Toussaint pense les élucider à partir de son hypothèse neurosémantique et, notamment, par la prise en charge de la variation des paramètres à définir dès ce niveau $60 \rightarrow \S 4.1.5$.

Dans sa défense passionnée et polémique, parfois modérée aussi ⁶¹, de l'analogie du signe – à la suite de l'« aventure sémiologique » entamée par Guillaume –, Toussaint justifie la similitude du signifiant et du signifié à partir du concept de saisie guillaumien, revu et corrigé ⁶². En tant qu'acte de saisie, comme tout objet qui saisit, explique-t-il, le langage « épouse, de quelque manière que ce soit, la forme de l'objet à saisir » (1983a: 107) ⁶³.

2.3.2 La non-arbitrarité comme ana-logie 64

Mais puisqu'il n'a pas fait de cette similitude un dogme et qu'il a reconnu au phénomène des fluctuations, il y voit plutôt une sorte d'ana-logie – terme peut-être préférable à celui de non-arbitrarité –, étant entendu de toute manière que, selon son image, l'analogie et l'arbitrarité sont aussi indissociables que la mort et la vie (1983a : 73 et 108).

Car le signifiant n'est pas à prendre pour un calque strict :

Le signifiant ne signifie pas à l'aide de ses apparences un signifié superficiel et totalitaire. [II] n'est pas une enveloppe extérieure qui hésiterait entre le carcan et le chiffon. Il est constitué d'éléments en « harmonie imitative » avec les unités fondamentales de la signification. (1983a: 41)

En fait, l'analogie du signe est à entendre entre deux extrêmes : son élasticité selon la thèse arbitriste, et le rigorisme, l'immobilisme parfois prêtés aux anti-arbitristes. Du reste, loin de constituer le verso et le recto d'un même plan, les relations qu'entretiennent ses deux facettes sont susceptibles de s'altérer, et, faute d'une analogie suffisante, elles sont capables de se reconstituer sur de nouvelles bases (1983a : 41-42).

Toussaint n'en maintient pas moins la relative dépendance du signifié au regard du signifiant, et ramène l'onomatopée classique à la manifestation superficielle de l'analogie du signe. En termes plus généraux : le phénomène onomatopéique est à placer à un niveau fondamental, là où le son sert à communiquer en tant que traducteur second d'un signifié déjà préverbalisé. Réciproquement, convaincu d'un certain conditionnement du signifié par le signifiant, dans ce dernier Toussaint veut faire reconnaître l'existence du symbolique – un symbolique d'ordinaire rejeté comme dérisoire ou négligeable en dehors du langage –, et faire accorder une signification à ses éléments phoniques. Du coup, le signifiant se voit ainsi promu au rôle de traducteur, rôle que d'ailleurs le langage lui octroie lorsqu'il définit le contenu d'un mot par ce qu'il veut dire, aussi bien et plutôt que par ce qu'il signifie 65 (1983a : 42, 81, 85 et 110).

Au total, dès que des signifiés on a fait des moments d'opérations neuroniques (plutôt que mentales), pour Toussaint il n'est plus possible de croire à l'arbitraire du signe ⁶⁶. En conséquence, s'il trouve lui aussi tout à fait légitime de tenir les objets linguistiques pour des objets construits, en analogiste convaincu il se refuse à en faire de pures abstractions. Le mot, ce résultat conscient et mémorisé – le morphème, ajoutera-t-on –, a beau être apparemment unique, il n'est pas question de céder à l'illusion d'y voir « une chose-être-irréductible » (1979 : 324 et 325 ; 1983a : 25 et 28) ⁶⁷.

Conclusion

Ces (pro)positions figurent dans un ensemble de textes très engagés dans la controverse, écrits dans le même ton que ceux des arbitristes (des anti-analogistes) qui y sont présentés – Genette, prioritairement ⁶⁸. S'appuyant à la fois sur une critique épistémologique serrée et sur des faits statistiques, Toussaint s'inscrit en faux contre les thèses arbitristes et en vient à penser que le problème de la nature du signe doit être déplacé et désormais posé en des termes nouveaux. Pour lui il n'y a plus à se « demander si le signe est arbitraire, mais comment il est analogique », en espérant que la neurolinguistique se saisira du problème (1981a : 271).

Avant d'en arriver là [→ chapitre 3], il est parti de Guillaume, le seul à ses yeux, dans « ce silence ⁶⁹ oublieux et satisfait » (1983a : 106) du structuralisme, à avoir conduit le psychomécanicien qui l'a bien voulu dans cette nouvelle voie, et à avoir laissé entendre que le signe tendait à devenir, dans les termes de Guillaume (1964 : [1958] 33), quelque chose comme « un calque » du signifié. En recherchant loin et en profondeur les effets de la loi psychosémiologique guillaumienne, Toussaint pense avoir suivi *mutatis mutandis* la même pente, originale et isolée en leur temps, que Jakobson sur les traces de Charles S. Pierce. Alors que l'option arbitriste s'insère dans le cadre d'une linguistique aux présupposés immatérialistes ⁷⁰, sa position (très) personnelle à contre-courant va de pair avec une conception franchement et explicitement *matérialiste* du langage ⁷¹ (1983a : 12, 88, 89 et 108).

La thèse analogiste tient la variation du signifiant et la variation du signifié pour corrélatives. Par là, elle incite à ramener la seconde à la première et finalement à les confondre : ce qu'on appelle *signifié* devient assimilable aux « diverses et multiples engrammations d'un "signifiant" ». Certes, nos ignorances en matière de physiologie du cerveau ne permettent pas d'annoncer sa disparition. Toussaint n'en estime pas moins que,

intégrée dans une théorie physico-mathématique et promouvant le signifiant, sa thèse « *pourrait* mener à la "déconstruction" du signe ». La psychomécanique guillaumienne qui l'inspire, elle, même si elle a reconnu une analogie entre signifiants et signifiés, accorde encore « la place d'honneur au signifié » – sans doute pour des raisons métaphysiques ⁷² – (1983a : 110 et 112).

Chapitre 3

Une exploitation sélective de la psychomécanique du langage 73

3.1 Un point de départ permanent

Comme le stipule l'intitulé de certains de ses écrits (1964, 1967, 1972, 1990), Toussaint a donc engagé sa réflexion sur la base des enseignements de Guillaume. Pottier, qui avait dirigé ses recherches, a insisté sur cette filiation, mais aussi sur son débordement, tout en soulignant l'originalité de la théorie qui en est issue, fondée en 1962 et peaufinée par la suite ⁷⁴. En effet, au regard de la doxa psychomécanique – ce qu'ont retenu et banalisé de Guillaume la plupart des auditeurs de la première génération –, cette adhésion s'est accompagnée de « déviances », déjà signalées par Pottier (1980 : 59 et 61).

Très tôt Toussaint a dit que la psychomécanique était une linguistique d'avenir, que, dès 1919, elle était porteuse de tous les développements qu'a connus la linguistique ⁷⁵ autour des années soixante-dix ⁷⁶. Il a constamment cru en la validité, la puissance heuristique, la modernité et la vitalité ⁷⁷ de ses principes et en sa grande fécondité. À ses yeux, par sa façon de poser les problèmes linguistiques en termes dynamiques Guillaume a peut-être été un pionnier. Dans certains de ses avatars au moins, le structuralisme a tendu à « déshumaniser » le langage en le plaçant hors du temps et en dehors de l'homme. Parce qu'elle est génétique, la linguistique guillaumienne, estimait-il, fait au contraire cohabiter structure et histoire au sein du sujet parlant. Elle s'ouvre ainsi sur une sémiologie et sur une anthropologie générales ⁷⁸, se révèle éclairante pour toute épistémologie génétique, et constitue un approfondissement dialectique de

l'homme et des sciences. Si bien que loin d'être passéiste, elle possède un réel « pouvoir subversif ». Guiraud l'a dit, le grand tort de son créateur a sans doute été « d'avoir raison trop tôt » (1967 : 99 § 7.1) ⁷⁹.

Bref, demeuré fidèle à l'esprit de ces recherches, Toussaint affirme que sa propre approche du langage leur doit pratiquement tout; et si on peut y trouver des airs de parenté avec d'autres orientations linguistiques, il s'agit en tout état de cause de simples points de convergence (1970 : 145). Par exemple, à sa thèse mimétiste Toussaint trouvait une vocation franchement guillaumienne, dans la mesure où, des deux composants du signe, elle donne

une définition « positive », « concrète », tenant, dans ce dernier, pour significatif un *mouvement* constitutif d'une opération du langage. (1983a : 107)

De même, s'il a plus tard déclaré la chronogenèse justiciable de sa propre théorie ⁸⁰, en 1982 il estimait encore que, présenté à son propos et appliqué à elle dès 1962, son modèle physicomathématique personnel respectait l'orthodoxie de la psychomécanique des années cinquante ⁸¹. Aussi faisait-il de celle-là l'un des prolongements critiques de celle-ci ⁸².

Pour autant, cette reconnaissance et cette fidélité ne l'on pas empêché de garder sa liberté de penser : plus même, il a mis en pratique, y compris contre l'École, cet esprit critique, ce goût de la polémique qu'il avait trouvés dans les cénacles guillaumiens 83. Si tout cela a été possible, commente-t-il, c'est bien que la psychomécanique a la capacité de donner naissance à d'autres théories 84.

3.2 Ce que Toussaint a conservé de la théorie

Toussaint a explicitement précisé ce qu'il entendait avant tout conserver de Guillaume. Premièrement, son objet, à savoir

la sémantique des éléments grammaticaux sur le fond d'une double indistinction: les morphèmes ne sont pas moins sémantiques que les lexèmes, la syntaxe n'est pas moins sémantique que la sémantique. (2004b: trad. 109, § 2.1)

Deuxièmement, l'idée humboldtienne d'un temps opératif – « microgénétique » – « constructeur de formes sémantiques ». Tout comme Guillaume 85, c'est bien cette linguistique d'amont

qui l'intéresse au premier chef, si l'on entend par amont ce qui a lieu avant la linéarisation verbale ou lors de son traitement réceptif. Car c'est là qu'il compte trouver des processus dynamiques forcément indexés au sein d'un moment énonciatif particulier, dans lesquels le local est dominé par le global; là aussi qu'il espère (se) convaincre que la théorie a tout à gagner à revenir sur ses pas. Bref, cherchant, comme la psychomécanique, à modéliser la formation des formes linguistiques, sous quelque état d'achèvement qu'elles émergent, la théorie de Toussaint se révèle à son tour morphogénétique 86.

Cela est particulièrement évident avec la chronogenèse, qui fait voir une définition de plus en plus aboutie des formes avant qu'elles soient maximalement différenciées. En effet, la distinction finale des époques, avec les temps syntaxiquement autonomes, est précédée par un départ pris au mode initial du temps in posse, où le temps de l'événement verbal demeure « impliqué » et non « expliqué », puis par le passage à celui, intermédiaire, du temps in fieri [\rightarrow § 4.1.3].

Ainsi, Toussaint adhère totalement au type de constructivisme 87 qui fait de la psychomécanique comme de sa théorie personnelle non des « théories objectivistes telles que la linguistique cognitiviste », mais des « linguistiques cognitives phénoménologiques (2004b: trad. 113, 118, § 2.3.1 et 119, n. 28).

3.3 Ce que Toussaint a réélaboré de la théorie

3.3.1 L'opérativité propre en a été renforcée

Comme après lui Mantchev 88 et Lafont 89, il a fait du principe d'opérativité le grand principe guillaumien, à l'œuvre dans la production aussi bien que dans la réception-interprétation 90.

C'est pour y avoir dérogé ou lui avoir adjoint un autre principe différent, concurrentiel et à ses yeux parasitaire, que la théorie initiale de la chronogenèse présente les faiblesses qu'il y a détectées. En effet, conçue en dehors du temps (opératif) - et fondée sur la notion de temps descendant dit objectif -, la notion d'« image mentale » demeure idéaliste. À ce compte, ce qui est proposé n'est pas une opération constructrice de la notion de temps grammatical dans laquelle tout tiroir verbal correspondrait à l'un de ses moments : seule l'image mentale du temps fait l'objet d'une construction, et ses trois stades nous livrent ses trois états, les modes. Par là, Guillaume semble s'être indûment attaché à une représentation résultative et non dynamique, de toute façon incompatible avec le temps opératif et sa tendance matérialiste ⁹¹. Ainsi, Arrivé l'a souligné (1983 : 6), avec Toussaint on quitte la « construction de l'"imagetemps" », à ses yeux incompatible avec le postulat d'un substrat neuronique des opérations de construction (2004b : 114), pour « la *notion* de temps ».

Dans son modèle on ne trouve plus d'opération de spatialisation du temps: la représentation-engrammation ⁹² y est un ordre, non une image cinétique; de *psycho*mécanique, il est ainsi devenu neurolinguistique. Cette préférence pour le préfixe *neuro*-, précisément, découle de la volonté de tenir à distance le dualisme spiritualiste (ou spiritualisme dualiste). Car celui de *psycho*- qu'avait choisi Guillaume l'a conduit à tenir le signifiant pour physique et le signifié pour *a*physique ⁹³, opposition qui, justement, a le plus souvent légitimé, non sans raison, une lecture spiritualiste dualiste ⁹⁴. Mais Toussaint, on le sait, s'oppose à tout « consensus dualiste », qui « refusant de voir le travail du corps dans ce qu'on appelle l'esprit, déclare le signe arbitraire » (1997a : 424 ; 2007a : 419 ; 2007b : 128).

3.3.2 L'idéalisme en a été rejeté

La facette idéaliste de la psychomécanique a donc été évincée au bénéfice d'un matérialisme radical et exclusif. Toussaint s'est clairement et nettement refusé à séparer, dans le domaine des langues, la nature de la culture, et à vouloir naturaliser quoi que ce soit, pas plus les langues que la phénoménologie (2004b : 106-107; voir surtout 2007c) – dont la psychomécanique n'a été que très tardivement rapprochée ⁹⁵ (2004b : 109).

Cependant, l'observation des sciences de la culture à partir des sciences de la nature est propre à engendrer de nouvelles théories de la littérature et de la linguistique. C'est pourquoi le regard que le biologiste porte sur le langage ne l'expose pas à tourner le dos au social ni à la culture ; ce n'est donc ni dangereux, ni scandaleux. Par ailleurs, il va de soi que toutes les disciplines dont l'apport est essentiel à la progression des sciences de la cognition ont de leur côté le plus grand besoin des connaissances proprement philosophiques, littéraires et linguistiques. Sans vouloir rêver, conclut Toussaint, et dans l'attente d'une réorganisation des domaines qui facilite durablement la mixité

et les collaborations interdisciplinaires, il importe au moins que les chercheurs soient réellement respectueux et à l'écoute réciproque de leurs travaux (2004b : 108 ; 2007c).

Chez lui, on va le voir, ce refus de tout idéalisme va de pair avec le rejet de la loi de non-récurrence mise en avant par Guillaume. Cette dernière, explique-t-il, a eu l'inconvénient d'empêcher le bouclage sur elle-même de l'opération d'engendrement du sens. De tels retours, pourtant, sont réellement à la base même de la théorie guillaumienne ⁹⁶. C'est pourquoi, en introduisant le principe de *réversibilité*, Toussaint garde à nouveau le sentiment de se maintenir dans un prolongement « critique » de la psychomécanique ⁹⁷ (2002 : 435 ; 2009 : 179).

La chronogenèse lui a également fourni l'occasion de mettre en lumière le dualisme de Guillaume, ainsi que son immatéria-lisme particulier, même s'il est moins insidieux que dans l'ensemble du structuralisme 98. Car cette théorie, ajoute-t-il, est et demeure foncièrement idéaliste; du reste, son créateur, qui en était bien conscient, était en partie conscient des limites imposées par cette conception philosophique 99. Pour autant, corrige Toussaint, il n'a pas toujours eu une claire vision des incohérences théoriques qu'elle a pu introduire dans sa pensée linguistique 100. De toute manière, lorsqu'il s'efforce d'atteindre la cohérence, poursuit-il, c'est avant tout en renforçant son idéalisme, quitte à faire du temps opératif une réalité immatérielle, et en tournant alors carrément le dos à cette espèce de matérialisme subreptice mais réel qui lui fit dire aussi : « il faut du temps pour penser comme il faut du temps pour marcher » 101.

Cependant, en proposant de faire du temps opératif une entité abstraite, une sorte d'outil sans autre justification ni appui que son utilité et son efficacité analytiques, il allait aussi favoriser l'éclosion et l'utilisation du concept d'imaginaire dans la psychomécanique du langage, un concept mathématique que Toussaint juge à la fois abusif et inutile ¹⁰². Antérieurement, du reste, celui-ci avait déjà dénoncé le formalisme dématérialisateur auquel n'ont pas toujours su résister, selon lui, certains psychomécaniciens ¹⁰³ tels que Gérard Moignet et Jean Stéfanini, explicitement mentionnés, ainsi que Maurice Molho et Roch Valin à propos du verbe ¹⁰⁴, également Joly et Daniel Roulland (1983b: 115). La plupart d'entre eux, estime-t-il, « ont vidé la théorie de sa substantifique moelle » (1972: 68) et rejoint parfois le camp de l'antimentalisme ¹⁰⁵.

Pour avoir effectivement le statut de *modèles*, commente-t-il, les représentations de Guillaume se doivent d'être des modèles d'une réalité neurolinguistique, donc physique. Les tenir pour de simples *schémas*, pour des illustrations didactiquement commodes ¹⁰⁶ comme on le voit parfois faire, est aux yeux de Toussaint une attitude moins prudente qu'il y paraît (1972 : 70).

Des trois avatars de l'idéalisme guillaumien, le spiritualisme idéaliste, déjà présenté, le face-à-face de l'homme et de l'univers, et, en raison de son unidirectionnalité sans rebroussement, le tenseur binaire radical ¹⁰⁷, il n'a voulu rien retenir. De la psychomécanique, il a conservé uniquement le matérialisme particulier qui s'y trouve aussi (2010 : 38-41a), mais a fait le projet de le généraliser. Du reste, Toussaint déclare y avoir grandement été encouragé par trois passages de Guillaume. Le premier figure dans la première page de la conclusion de son étude de 1929, dans laquelle ce dernier présente la langue comme

le dépôt en nous non pas seulement des concepts qui servent à exprimer la partie matérielle de la pensée, mais de tout un mécanisme d'emplois de ces concepts. (1929 : 121)

Dans le deuxième, que Toussaint cite de mémoire, il affirme encore que « la psychosystématique, quand elle sera plus avancée, montrera la voie aux neurologues et aux neurochirurgiens » (1967 : 99, § 6.2). Le troisième, enfin, contient ces mots de Guillaume, non reproduits dans la version publiée de sa conférence du 21 mai 1959 : « Ceux qui viendront après moi auront la tâche plus facile. Les matérialistes sauront sans doute aller plus loin » (Toussaint 1972 : 73 ; 2010 : 41b). Cette remarquable ouverture d'esprit aurait du reste incité Toussaint au dépassement dialectique de la psychomécanique, et encouragé à mettre en place un modèle – à proposer aux neurologues et aux psychologues – répondant au postulat neuronique (anti-structuraliste) qu'il avait adopté ¹⁰⁸. Il aurait encore pu citer une autre phrase de Guillaume, probablement tirée de ses inédits :

L'âme, la pensée, l'esprit ne serait que le produit d'un *chimisme* psychique. L'esprit serait l'épiphénomène de la matière. (en exergue dans Valette 2006 : 97)

Avec ses allures d'oxymore, l'expression soulignée (par nous), ne résume-t-elle pas à elle seule l'ambigüité des présupposés du créateur de la psychomécanique ?

Le postulat neurolinguistique, répétons-le, a poussé Toussaint à voir dans les mouvements de pensée mis en avant par Guillaume des phénomènes (matériels) d'ordre corticocérébral et à faire de la dimension sémantique de cette activité une réalité physique du même ordre 109. Ĉela revenait à poser qu'il n'y a pas de production de sens sans prise de conscience d'opérations neurosémantiques inconscientes. En cela - et à la matérialité près -, Toussaint n'a finalement rien fait d'autre que suivre son inspirateur lorsqu'il présentait toute opération mentale comme une suite de moments plus ou moins distants les uns des autres auxquels correspondent des unités sémantiques (1967: 98, § 4.3; 1972: 75; 1987: 110).

Aux yeux de Toussaint, une théorie linguistique ainsi modélisée impose d'abord d'accorder au signifiant et au signifié la même nature, et à voir dans les deux des actions corticocérébrales; avec en plus, pour le premier, des déplacements corporels - dans la bouche, les oreilles, les mains, les yeux -(1983a: 110).

Ce pari sur la mimésis lui paraissait intégrable dans toutes les recherches dédiées à l'enracinement du langage dans l'action et la perception, et notamment dans l'énactionnisme de Varela dont il dit avoir adopté la conception cognitive 110.

Conclusion: une réélaboration théorique constamment soucieuse de son modèle

De la psychomécanique à sa théorie, le changement de paradigme est « radical », essentiellement en raison de l'abandon de tout dualisme spiritualiste (2007b: 128 et 129). Par là, Toussaint souligne qu'il s'inscrit véritablement en rupture par rapport à certaines propositions de Guillaume comme de quelques-uns de ses exégètes et successeurs, dont Moignet et Stéfanini, Molho et Valin, Joly et Roulland, les hispanistes Molho (déjà mentionné), Michel Launay, Jean-Claude Chevalier - groupe Molach(e) – et Marie-France Delport (1990 : 13 ; 2005 : 339-340).

Certes, dès le départ il a été ce jeune linguiste qui, en la débordant, cherchait à se démarquer de la psychosémiologie de Guillaume. Pour autant, jamais il n'a cessé de se référer à lui. Il a continué de chercher à mieux le comprendre, et, soucieux de les améliorer, à traquer les éventuelles faiblesses de ses analyses et les hétérogénéités de sa théorie. Non pas simplement pour sortir des sentiers déjà battus par le maître, mais par désir de les parcourir à nouveau pour aller plus loin, avec la conviction que Guillaume « peut conduire ailleurs » ¹¹¹. C'est dans cet esprit qu'il s'est employé à remembrer les croyances en vigueur et, en quête de nouvelles hypothèses, à remettre en question les convictions acquises et les principes immuables sur lesquelles elles sont assises ¹¹².

Contrairement à d'autres linguistes, sa critique de Guillaume ou de ses successeurs n'a donc jamais été gratuite ou stérile, mais préoccupée de progression. À telle enseigne que, pour Toussaint, certains des points controversés deviennent parfois des occasions de lui rendre « contradictoirement » hommage (2003 : 336, § 1.4). Du reste, dans ces éventuels manquements à la rigueur théorique, Toussaint ne voyait rien de franchement négatif 113.

Ainsi, chaque fois que cela lui paraît justifié et opportun, il précise que ses apparentes innovations personnelles s'inscrivent, sinon dans le droit fil de la psychomécanique, du moins dans la perspective qu'elle a ouverte. Certaines d'entre elles, souligne-til parfois, découlent simplement de ce qu'il est parvenu à révéler (au sens photographique) de la théorie du maître, et qui s'y trouvait déjà à l'état latent. C'est sans doute à propos de la chronogenèse guillaumienne, une fois critiquée, qu'il a repéré nombre d'aperceptions réellement prometteuses de son point de vue, même si elles n'ont pas été exploitées ou ont disparu avec le temps. Parmi elles, Toussaint mentionne tout spécialement une perspective de boucle entrevue en 1944 mais rapidement écartée, et certains éléments susceptibles d'invalider la théorie. Car ces deux choses auraient pu orienter Guillaume vers « la circulation déconstructiviste d'un modèle cyclique ». D'autant que, à bien y regarder, renchérit-il, sa théorie envisageait déjà le même processus de différenciation progressive dont rend compte ce modèle (1997c: 194, 195 et 198; 2004b: trad. 122-123).

Certes, Toussaint était persuadé que sa neurosémantique épistémique était mieux à même que la théorie de Guillaume d'introduire à une *physique du sens*. Néanmoins, les critiques qu'il lui a adressées et les propositions qu'il en a tirées ne l'ont jamais écarté d'une conviction. La conviction que, dès le début du XXe siècle, bien avant l'arrivée des sciences cognitives, avec sa

théorie génétique Guillaume s'est révélé très proche de la pensée philosophique allemande qui a ouvert la voie à la Gestaltheorie, même si l'on a mis du temps à entrevoir cette proximité. Du reste, son propre parti pris neuronique ne lui semblait ni complètement ni forcément étranger à l'esprit de Guillaume (2004b: 122-125; 1983a: 24) 114.

En outre, dans les années soixante, personne ne savait que la psychomécanique pouvait procéder de la phénoménologie ou en être très proche, alors même que l'un de ses représentants, Maurice Merleau-Ponty, n'ignorait pas les recherches de Guillaume (2004b: 109, § 1 et n. 6).

Chapitre 4

Un modèle personnel neuronique et épistémique 115

4.1 Un modèle oscillatoire né de la chronogenèse guillaumienne revisitée 116

Pour Toussaint, de quelque espèce qu'ils soient, les signifiants sont eux-mêmes conçus, à leur niveau, comme des traces de la manifestation verbale. Quant aux signifiés $\rightarrow \S 4.3$, ils représentent les différents moments des opérations d'ordre neuronique auxquelles, par postulat, il les estime liés: « le sémantique est ce que nous pouvons saisir du neuronique; ce qui en émerge » (1995c : 150). Selon l'hypothèse fondamentale de la psychomécanique dont il part, les saisir pour et dans la parole – dans la double acception du terme : les prendre et les comprendre -, ne peut se faire sans réussir préalablement à les définir individuellement. Autrement dit, loin d'être directement tout fait et disponible, chacun d'eux ne devient accessible et utile au locuteur que s'il en réalise la (re)construction dans le moment même de son besoin expressif. Dans l'ignorance totale où l'on est de la représentation qui lui correspond, notamment de ses coordonnées spatiales, Toussaint propose au moins de se rabattre sur ses coordonnées temporelles. Il suggère donc, en première approximation, de poser que son état de définition est proportionnel à la durée de l'opération qui l'a construit (1983b : 108) 117.

Cet ordre ne détermine pas seulement sa sémantique *et* sa syntaxe; il souligne la « relation d'analogie » qui le lie à son signifiant. Par ailleurs, si le monde des choses est précédé par un monde de qualités, les phonèmes sont également précédés par

un monde de gestes (buccaux) articulatoires, et ces deux mondes de perceptions et d'actions sont en communication directe (1983a : 25-26 ; 2007a : 420-421).

4.1.1 Un modème assis sur l'opérativité, mais en dehors de tout idéalisme

Non pas *psycho*mécanique donc, mais (dans un premier temps) neurolinguistique, le modèle de Toussaint est né d'une totale adhésion au postulat du temps opératif, en même temps que du refus de la part d'idéalisme guillaumien ¹¹⁸ [→ § 3.3.2]. Une fois renforcé, ce postulat est devenu chez lui la véritable pierre angulaire de son approche et la condition même de son développement et, a-t-il expliqué, ce qui lui permet de se passer de toute solution métaphysique universaliste ¹¹⁹. Mais son orientation moniste et son option neuronique le lui font exploiter différemment.

On peut d'emblée partir du problème, généralement mal élucidé, que le déponent soulève au sein de la voix. D'ordinaire, on le définit assez curieusement comme sémantiquement actif mais morphologiquement passif. Souvent on situe l'actif dans l'antécédence du passif. Mais cela vaut uniquement dans l'état terminal du système; car, au sein de sa phase initiale, c'est l'inverse qui s'observe. En fait on a affaire à deux passifs. Le premier engendré livre le déponent ou passif (« flou ») à l'état initial, mal différencié, puisqu'il peut déboucher sur des valeurs sémantiques de passif aussi bien que d'actif. Le second livre le passif stricto sensu (« net »), entièrement dédié à la valeur de passif. Soit : dans l'état initial, (1) irascor (2) irasco, et dans l'état terminal (1) amo (2) amor (1987 : 108).

Le système de la conjugaison du français peut être analysé dans son entier selon le même principe. À l'état initial I, peu élaboré et organisé autour d'une particularité minimale, les éléments se présentent dans l'ordre généralisant → particularisant. À l'état terminal III, beaucoup plus développé autour d'une particularité maximale cette fois, les éléments se présentent dans l'ordre inverse particularisant → généralisant. Entre les deux, un état II offre une particularité moyenne (1990 : 10). Dans le droit fil de ce qu'en a dit Guillaume, aux extrémités du système se trouvent deux trios de formes.

Le dernier, en III, est constitué des passé (B') \rightarrow présent \rightarrow futur (A') (de l'indicatif), qui sont des formes temporelles

émergées avec le sujet stricto sensu comme point de référence ; capables de dominer le temps, elles correspondent à un maximum de différenciation. Le premier trio, en I, comprend les infinitif (A) (rebaptisé protofutur 120) → participe présent → participe passé (ou protopassé) (B), qui tous établissent une relation que la tradition dit « aspectuelle », mais que Toussaint préfère qualifier de « prototemporelle », autrement dit : simplement interne au sein d'un même procès. Car, dans cette phase initiale, n'ayant pas encore pris le meilleur sur le (proto)objet et toujours dominé par le temps, le (proto)sujet n'est pas en mesure d'opérer la distinction à venir des époques 121. L'étymon même du terme aspect le suggère, remarque Toussaint, on n'a là que l'« avènement » d'un « objet » tel que le voit un « sujet ». Les trois formes correspondantes n'expriment jamais alors que les trois moments les plus caractéristiques de tout procès : son état in posse (avec l'infinitif), in esse (avec le participe), et in fieri (avec la forme en -ant). Comme le futur de l'indicatif (partira) a été refait à partir de l'infinitif (partir), ce dernier devrait être le premier terme d'un couple à l'état initial et le futur le second terme du même couple à l'état final. Tous les deux sont issus d'une même homogénéisation, mais minimale pour le futur, le plus tardif, elle est maximale pour l'infinitif, le plus précoce : tandis que l'un futurise une seule époque, le présent, lui, second, les futurise toutes 122.

Au total, en opposant ainsi prendre (à prenant puis) à pris (premier état), puis (je) pris (à prends puis) à (je) prendrai (deuxième état), et la première paire à la seconde, cette morphogenèse livre finalement l'inversion d'un couple d'inverses, dans un parcours où les éléments tirent leur sens de leur place relative 123. Dans cette linguistique de position, lors de son émergence localisée chacun d'entre eux présente un certain degré d'achèvement 124. Comme toute unité sémantique, son identité et sa signification lui viennent du moment et du sens (de la direction) de sa microgenèse lors de l'acte de parole (2002 : 439 ; 2003 : 331 ; 2004b : 112).

Ainsi donc, cette systématisation et la dynamique qu'elle engendre reposent en première approximation sur l'état d'avancement de la construction du sujet et du pouvoir qui lui en vient. À l'état initial, par exemple, à peine ébauché et encore dominé par l'événement verbal, il a le simple statut de repéré, ce qui explique l'absence d'époques et de conjugaison (1995c : 151).

4.1.2 Un modèle assis sur des suggestions de Guillaume, mais réexploitées

En dépit de son originalité, Toussaint n'a pas cessé de situer son modèle dans la postérité de Guillaume ¹²⁵. Du reste, il en a également proposé une présentation en termes strictement guillaumiens, d'autant que, chez le créateur de la psychomécanique, l'idée de va-et-vient de l'esprit pouvait faire penser que celle d'oscillation était elle-même en germe, même si la loi de non-récurrence la condamnait définitivement et si le tenseur binaire l'évacuait complètement. Toussaint décrit alors son propre modèle comme fait de deux tenseurs « non radicaux mais formant un chiasme compris comme les pôles d'une oscillation » (2003 : 337, § 1.4.2) ¹²⁶ – le dernier étant juste entrevu par/dans la psychomécanique (1977c : 201 ; 2005 : 342 ; 2010 : 40a).

Sa théorie personnelle le conduisait à proposer de l'analyse sémantique, d'essence qualitative, une version quantitative, et une version quantitative qui intercepte précocement les choses du langage – et non tardivement au terme de l'acte de langage, comme le faisaient alors la linguistique quantitative, la statistique et la théorie de l'information. Ce faisant, a-t-il insisté, elle n'a fait que systématiser tout ce que l'approche guillaumienne offrait déjà de quantitatif (1967 : 98, § 5.1-2).

Son credo de l'adéquation du signe a reposé assez tôt sur un approfondissement de la notion guillaumienne de saisie, approfondissement issu de sa propre lecture des *Modèles mathématiques de la morphogenèse* ¹²⁷ de René Thom (1981a: 272). Cela l'amène à redistribuer ces formes autour d'un « basculement » qu'il situe au niveau intermédiaire de leur genèse, et auquel il impute leur « *évolution* ». En effet, l'ensemble des trois dernières formes de la conjugaison, le passé, le présent et le futur de l'indicatif, apporte au système sa différenciation maximale. À l'inverse, avec le premier trio formé des trois « protoformes de l'infinitif ou protofutur, du participe présent et du participe passé ou protopassé, la différenciation demeure minimale ¹²⁸. D'un pôle à l'autre, on a donc bien affaire à une inversion qui s'opère autour du poste médian, et le système comprend bien un couple d'inverses « s'inversant en changeant d'état » ¹²⁹.

Notons bien, remarque Toussaint, que d'autres indices viennent confirmer ces positions dans l'ordonnancement intra-

systémique. Ainsi, l'antériorité du premier état se manifeste autrement de trois manières :

- (a) prendre, prenant, pris renvoient à un seul procès, alors que (je) pris, (je) prends, (je) prendrai en visent trois;
- (b) ces unités présentent une faible capacité syntaxique : *je prendre, etc.;
- (c) pour voir la différenciation aboutir à un futur, il faut recourir au présent d'avoir et fixer ainsi un protofutur, chanter du même coup, en se convertissant en forme temporelle la forme prototemporelle inverse sa place (2003 : 332, n. 4; 2004b : 112 et 120).

Autrement dit, on se trouve finalement en présence d'une opération chiasmatique $AB \rightarrow B'A'$ présentant une forme oscillatoire 130 . Une telle configuration, enchaîne Toussaint, n'est pas sans rappeler celle de notre organisation cérébrale, ellemême structurée de manière chiasmatique, puisque « nous sommes des êtres neurologiquement croisés » (1995a : 16a). Cela donne à réfléchir. À ses yeux, le modèle de processus qu'il pense avoir mis au jour dans le langage et différentes langues est réellement trop général pour ne pas faire croire à sa similitude 131 avec une structure et un fonctionnement fondamentaux sur le plan cérébral (1995a : 20b ; 2004b : 114) 132 .

Dans les opérations dont il était antérieurement question, Toussaint voit donc « des processus cycliques, l'un des couples d'inverses se formant à un pôle, et l'autre au pôle diamétralement opposé » (1995c: 149) ¹³³. C'est pourquoi, toujours en première approximation, pour représenter ces processus cycliques, Toussaint recourt à une courbe sinusoïdale dont les deux lieux polaires (inverses) livrent généralement deux couples sémantiques inversement orientés. En 1987, il a rapidement exposé les grandes étapes de cette élaboration, et l'ensemble des questions que sa recherche lui a posées à mesure qu'il découvrait des travaux scientifiques (de physique, de thermodynamique notamment – ou « étude de l'évolution des systèmes » –, mais aussi de neurologie) susceptibles de la réorienter en lui suggérant une possible structure d'accueil comme possible substrat des éléments linguistiques ¹³⁴.

En conclusion:

Tel est le cadre dynamique, morphogénétique, selon lequel des homologies sont discernables entre des systèmes apparemment sans lien sémantique mais de même forme oscillante entre un minimum [...] et un maximum de différenciation. [...] Ces moments extrêmes seraient, dans un processus assimilable à un phénomène thermodynamique, les balises d'une construction oscillatoire du plus au moins homogène, du plus au moins dichotomique. (2005 : 342)

Que ce soit dans le domaine des formes grammaticales ou dans celui des formes lexicales, au sein de ces systèmes l'accès de leurs signifiés à la conscience linguistique – même celle d'un linguiste encore protosujet – est d'autant plus difficile que leur différenciation ¹³⁵ est peu accusée.

En 1969, il a tenté de ramener les signifiés des désinences temporelles à leurs conditions neurolinguistiques et de les décrire « non seulement en termes de sémantique mais aussi en termes de physique » 136 (1970 : 135). Soit l'exemple de l'imparfait. Toussaint dira que tous ses effets de sens sont finalement inscrits dans sa position (et déterminés par elle) au sein de la chronogenèse, et que cette position se définit par un temps opératif lui-même lié à une consommation d'énergie, une vitesse et un sens de déplacement (1970 : 135). Par là, il retrouvait Guillaume s'insurgeant contre l'analyse traditionnelle qui a longtemps voulu contraindre à jamais la science du langage à se cantonner dans l'observation directe ¹³⁷. Car, à l'instar d'autres sciences longtemps restées des sciences d'observation – la biologie, par exemple –, il souhaitait voir la linguistique échapper à cette servitude, qui la plaçait en situation de faiblesse (2005 : [7-V-42] 368/5-6).

4.1.3 Analyse détaillée

De manière générale, le modèle de Toussaint inclut les trois lieux d'inversion du mouvement vibratoire neurolinguistique déjà présentés. Mais en plus, en tant que point physique chacun présente cinq éléments distingués sur la base de leur position relative, tous assimilables à autant de *saisies* ¹³⁸. Au maximum, chaque système peut donc en contenir quinze. En chacun des trois points remarquables de la courbe on a donc :

- (a) une saisie « théorique » Sth, où s'indiscriminent les éléments d'analyse au moment de leur inversion ¹³⁹, et, de part et d'autre, une saisie antérieure Sa et une saisie ultérieure Su;
- (b) et pour ces deux dernières : une saisie externe Se (sans contact avec Sth) et une saisie interne Si (avec contact).

Pour ce qui est du paradigme de la conjugaison, par exemple, il se décline en trois séries de cinq saisies: une saisie externe antérieure Sea (à l'indicatif: le passé simple), une saisie interne antérieure Sia (l'imparfait), une saisie théorique Sth (le présent), une saisie interne ultérieure Siu (le conditionnel), une saisie externe ultérieure Seu (le futur) (1972: 77; 1987: 113-114).

Étant donné son application initiale à la chronogenèse du français qui l'a vu et fait naître, ce modèle 140 est bien issu du schéma ternaire guillaumien, mais contient deux tenseurs binaires inverses, soit deux antisymétries 141. Aux yeux de Toussaint, il se justifie par cela même qui légitime tout modèle et fait la preuve de sa nécessité : permettre de générer d'autres réalités linguistiques que celles qui ont servi à sa construction. Et de fait, cette sinusoïde s'est révélée applicable, entre autres, aux systèmes du cas, de la personne, du genre, de la voix, des aspects – et ce dans diverses langues [\rightarrow § 5.2 et § 5.3.2]. Elle peut également servir à l'analyse des parties de langue. Bref, on aurait là une structure commune dont les systèmes grammaticaux, dans leur ensemble, offriraient des modulations diversifiées 142. Cela dit, de ce modèle Toussaint a donné deux figurations au moins. La plus précoce, datée de 1972, correspond à la figure 4 (double page suivante).

D'après le postulat neurolinguistique, les éléments les plus généralisants occupent le tout début du système, là où à une consommation d'énergie minimale correspond une quantité d'information minimale ¹⁴³; les plus particularisants sont au contraire générés en fin d'opération, là où consommation d'énergie et quantité d'information deviennent maximales (1972 : 76; 1973 : 227; 1983a : 27).

Ainsi, les saisies I, II et III correspondent aux trois chronothèses quasi nominale, subjonctive et indicative : respectivement S I, celle de la généralité maximale, S II, celle où généralité et particularité s'équilibrent mais (se) situent dans une antériorité ¹⁴⁴, S III, celle de la particularité maximale ; avec le jeu de correspondances et de sous-spécifications porté dans la figure 4 ci-dessus. Les temps de chaque mode sont donc à comprendre comme les différents « sous-moments » qui le composent. Leur progression sémantique (I, puis II, puis III), qui va du général au particulier, détermine leurs possibilités combinatoires. Plus leur construction sémantique avance, plus leur capacité syntaxique s'accroît.

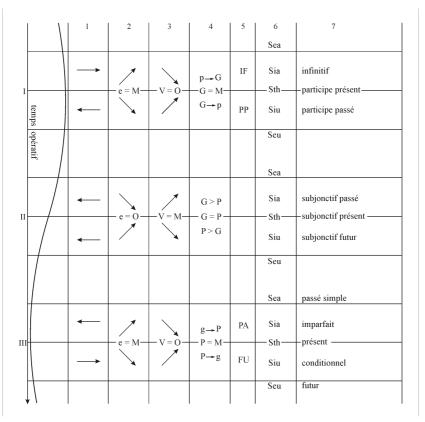


Figure 4 (1972: 79).

Légende

e	élongation
V	vitesse
P ou p	particularité
g ou G	généralité
M	maximale
IF	infinitif
PP	participe passé
PA	passé simple
FU	futur

Lecture des différentes colonnes

- (a) en 1 : le mouvement vibratoire, reporté ici sous l'espèce verticale ;
- (b) en 2 : la variation de l'élongation du mouvement, première des réalités neurolinguistiques ;
- (c) en 3 : la variation de sa vitesse ;
- (d) en 4: les valeurs sémantiques déduites, avec, en I, la généralité maximale (G = M), en III la particularité maximale (P = M); ainsi, Siu I et Sia III (tous les deux des passés) sont des mouvements particularisants, leurs inverses Sia I et Siu III (tous les deux des futurs) des mouvements généralisants, l'un et l'autre notés respectivement p → G et P → g;
- (e) en 6 : la terminologie neurolinguistique qui est donnée comme généralisable à tout système sémantique (1972 : 79-80).

Les temps y sont définis comme suit

- en I, un infinitif (Sia) est un élément généralisant saisi au maximum de généralité ;
- en I également, un participe passé (Siu) est un élément particularisant saisi au maximum de généralité: en termes on ne peut plus généraux, il dit le passé sans distinction d'époques;
- en III, un passé de l'indicatif (Sa) est un élément particularisant saisi au maximum de particularité, puisqu'il dit seulement le passé du présent;
- (un passé simple Se est moins particularisé qu'un imparfait Si –);
- en III également, un futur de l'indicatif (Su) est un élément généralisant saisi au maximum de particularité;
- (un conditionnel Si est moins généralisé qu'un futur Se –) (1972 : 83 ; 1983b : 109).

En français, par exemple, en I, la personne grammaticale n'a pas accès à l'infinitif, non plus qu'aux participes. En II, au centre du système, elle pénètre déjà dans le subjonctif, mais à elle seule elle ne confère pas à la forme conjuguée une authentique viabilité discursive: pour que celle-ci parvienne à fournir le noyau d'une proposition, elle a souvent besoin d'un *que* antéposé. C'est seulement en III que *Il vient* se révèle possible, complet et opérationnel ¹⁴⁵.

Dans ce qui est peut-être sa dernière version publiée, ce même schéma est disposé verticalement par commodité, et mis en regard avec une double fronce mathématique (figure 5).

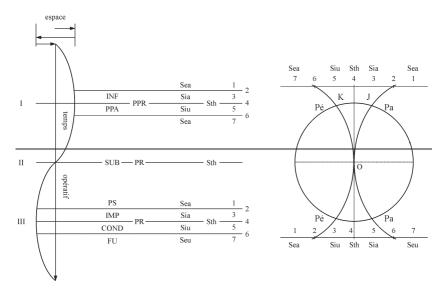


Figure 5 (1983b : 122).

Pour une bonne interprétation de ladite figure, trois choses doivent être précisées :

(a) Pour rendre compte des temps de l'indicatif, en plus du mouvement vibratoire qui s'est révélé insuffisant, Toussaint a maintenu le postulat d'une distinction entre saisie externe (Se) et saisie interne (Si), qui implique une hétérogénéité du substrat. Cette dernière est précisément ce qui a facilité la comparaison avec la fronce mathématique, parce qu'elle semble justement en proposer une représentation concrète. Si la comparaison est fondée, ajoute-t-il, elle montre l'ex-

trême fécondité de l'analyse guillaumienne et de ses prolongements. Quoi qu'il en soit, il demeure persuadé que sa propre théorie linguistique entretient avec la théorie des catastrophes plus qu'une vague relation, plus qu'une grossière ressemblance morphogénétique ¹⁴⁶. En effet, donnant l'occasion de rompre l'alliance historique des sciences du langage avec la formalité logique, et rapprochant la sémiotique des sciences naturelles (d'après Jean Petitot, qui est cité), la schématisation catastrophique pouvait lui paraître encourageante et gratifiante, lui qui, très tôt, s'était préoccupé d'opérer cette rupture et ce rapprochement (1983b : 123 et 124 ; 1987 : 106).

- (b) Les numéros 1 à 7 (lignes du bas et du haut de la partie droite du schéma) correspondent aux positions numérotées par Thom (1980 : 55).
- (c) Le couple Pé / Pa désigne l'affrontement prédateur / proie, et K et J renvoient respectivement à la capture et à la perception (1983b : 123 et 124 ; 1987 : 106).

À cette sorte d'analyse – comme aussi à celle qu'il a proposée pour l'article [→ § 5.2.1] – Toussaint trouvait plus de cohérence qu'au schéma ternaire de Guillaume – par itération de la binarité. À ses yeux, en effet, ce dernier a beau l'avoir donné pour « radical », il présente un « taux de cognitivité » trop bas pour autoriser sa généralisation au-delà de la chronogenèse. Le modèle que Toussaint propose pour celle-ci est bien une schématisation morphogénétique, alors que le bitenseur de l'article n'en est pas une. Rien n'y est construit, et il y manque cette remontée analytique qui avait pourtant permis à Guillaume de dégager l'opération de chronogenèse 147. Certes, celui-ci a nommé pôles – parfois même « pôles attractifs » – les deux bornes entre lesquelles se déploient, par exemple, la lexigenèse et les positions repères qui scandent le trajet du tenseur binaire. Mais en réalité il s'agit de simples « termes » 148. Certes, à propos de la lexigenèse, il est arrivé à Guillaume de parler de «battement », voire même d'« oscillation », et d'évoquer un mouvement d'allure pendulaire 149. Mais au total, convertissant un pôle en centre du système au détriment de l'autre pôle, son tenseur nous livre finalement un cinétisme plutôt qu'un véritable dynamisme, une mécanique plutôt qu'un authentique processus dialectique. Par comparaison avec le structuralisme et ses oppositions statiques, avoir parlé de positions et ordonné les saisies c'était déjà beaucoup. Bref, conclut Toussaint, par manque de matérialisme, chez Guillaume l'intuition d'un mouvement périodique révélé par l'image du balancier restera « inféconde » 150.

- 4.2 Un modèle qui mise sur l'isomorphisme du linguistique et du cognitif ¹⁵¹
- 4.2.1 Structures linguistiques et forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice ¹⁵²

Bien avant d'autres psychomécaniciens, Toussaint a clairement décelé dans les conférences de Guillaume des années 1959-1960 le principe de « l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques » (Valette 2006 : 241 153). C'est sur ce principe que, à son tour, mais plus radicalement, il a aligné la construction du langage sur celle du cognitif, et posé l'existence de « connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés » (1983a: 120). Plus explicitement, pour lui l'interaction cognitive objet - sujet, sujet - objet serait l'écho des deux relations d'ordre d'un système neurosémantique : autrement dit, les deux modes cognitifs caractéristiques des phases initiale et finale du stade sensori-moteur et les éléments linguistiques présenteraient des propriétés homologues. La théorie de Toussaint s'est ainsi trouvée conduite à approfondir et spécifier cet isomorphisme, présent chez Jean Piaget mais rencontré dans la construction générale du langage comme dans la structuration des systèmes grammaticaux qu'il intègre (1989 : 45 et 46 ; 1990 : 11-12), et primitivement au terme d'une explicitation critique du mode quasi-nominal guillaumien (2007a: 415, n. 7).

Cette volte-face de l'intelligence sensori-motrice qui s'observe chez le jeune enfant (socialisé) dans les deux premières années de sa vie, en relisant Piaget Toussaint a cru la reconnaître au sein des inversions d'ordre neurosémantique. Pour l'essentiel, son cheminement passe par deux paliers cognitifs. Nourrisson, il subit la domination des objets, êtres et choses qui l'entourent, sans parvenir à les différencier de son activité propre (1983b: 45-46). Encore soumis à l'objet, il n'est encore alors que protosujet, une ébauche de sujet, qui, en tant que tel, ne

saurait produire, en fait d'objet, qu'un protoobjet perceptuellement saisi « dans la promiscuité de la coprésence et des manipulations » (1989 : 46) : cette posture (cette aptitude) cognitive amène une connaissance qui reste « égocentrique ». Puis, au terme de quelque dix-huit mois, échappant à l'attraction des choses et des êtres, le jeune enfant sera en mesure de concevoir l'objet délié de sa perception concrète, autrement dit dans sa permanence : objet et sujet sont désormais autonomes et souverains.

Au premier de ces deux paliers, où l'on a l'ordre protoobjet - protosujet (o - s), le monde se présente à lui : c'est l'extérieur, alors, qui informe l'intérieur. Au second, avec l'ordre sujet - objet (S - O), lui-même se re-présente le monde : c'est l'inverse 154. L'installation de cette structure épistémique – voir la figure qui suit –, ajoute Toussaint, serait ce qui déclenche le fonctionnement des structures linguistiques *isomorphes* telles qu'il les a présentées.

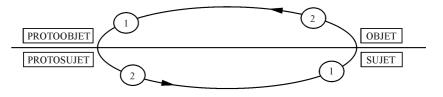


Figure 6 (2003 : 347).

Par là, son modèle lui apparaît doté d'une bonne « généricité », dans la mesure où cette convergence fait apercevoir dans la production et l'interprétation du sens « un processus cérébral fondamental » (2003 : 346 ; 2007b : 127 et 130) :

Tout se passe comme si l'oscillation neurosémantique avait un pôle empiriste et l'autre rationaliste et était par conséquent isomorphe au système nerveux central, cet ectoderme envaginé [...]. (2007b: 130)

À l'instar de l'intelligence sensori-motrice, le langage met donc successivement en scène les deux mêmes couples o - s, puis S - O, dont chacun construit un duo d'éléments inverses. Avec le premier, ces éléments demeurent solidaires, avec le second ils deviennent complètement autonomes. On le voit déjà en français, sur le plan syntaxique, cette fois, de la détermi-

nation du nom par l'adjectif. Lorsque ce dernier est antéposé, on reste dans le cadre de la protodétermination : lui-même demeure protoadjectif, et le nom protosubstantif. Qu'on les commente en termes impressifs ou en termes ensemblistes, les effets résultants de cette première configuration tiennent tous au manque d'autonomie des deux éléments adjoints : le protoadjectif tend à se fondre et à se dissoudre dans le protosubstantif, si bien qu'« un HEUREUX poète n'est pas forcément un homme heureux ». Dans le cadre de la détermination (authentique), en revanche, leur désolidarisation fait de ces mêmes éléments un authentique substantif (antéposé) et un authentique adjectif (postposé), si bien qu'« un poète HEUREUX est un poète et un homme heureux ». Les signifiants aussi conservent et manifestent à leur manière cette double situation : c'est tantôt le substantif dérivé de l'adjectif - alors porté à s'antéposer? - qui porte le suffixe marqueur d'ultériorité (grand - grandEUR), tantôt l'adjectif dérivé du substantif - alors porté à se postposer? - (rectangle - rectangulAIRE). Quoique apparemment dérogatoires, poursuit Toussaint, des exemples tels que un type LAID (/ un BEAU type) et un IMPERCEPTIBLE froncement de sourcils ne sont pas à prendre pour des exceptions. Ils résultent d'un brouillage de la loi générale 155 dû à l'effet de paramètres coprésents qui, néanmoins, ne cessent pas de la confirmer séparément (1989 : 40, 42-44).

D'une façon très générale, extrapole Toussaint, la contradiction, qui semble bien avoir beaucoup pesé sur l'évolution des langues, découle des phénomènes d'attraction dont les éléments grammaticaux sont le siège, ainsi que du caractère cyclique des systèmes 156. Certes, poursuit-il, les nombreuses dichotomies que le structuralisme a mises en avant dans ses analyses du langage ne permettent généralement pas de comprendre, encore moins d'intégrer, la contradiction. Dans sa théorie personnelle, le grammatical, au même titre que le lexical, renvoie toujours à du sémantique soit, en fin de compte, à l'interaction cognitive. Comme cette dernière repose entièrement sur la contradiction, cela permet de saisir en quoi et pourquoi, avec sa circularité interne, la structure du langage contient immanquablement des contraires, sans qu'il soit nécessaire de parler de dérogations, bien au contraire. Car celles-ci sont inhérentes à la dynamique des systèmes linguistiques, qui du reste en produit de « bien réglées » (1989 : 49 ; 1995c : 153).

Sur la base du « constructivisme dialectique » de Piaget, dans les années quatre-vingt, Toussaint a précisément logé la bipolarité des structures linguistiques dans la forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice au titre de « remplissage symbolique » (1997a : 424); autrement dit, dans leur oscillation il a vu la matrice préverbale du langage, le lieu d'accueil des systèmes linguistiques. Sur ces bases, en chacun d'eux il retrouve les deux pôles diamétralement opposés de la cognition selon Piaget, et, au-delà, de toute activité d'apprentissage. De la sorte, les opérations linguistiques entrent dans l'ensemble des autres opérations humaines, de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle ¹⁵⁷. Car pour lui le cycle sur lequel s'organise l'intelligence sensorimotrice est généralisable à tout processus épistémique : « apprentissages, évolution de la pensée philosophique, scientifique ou artistique, systèmes sémio-linguistiques » (1995a : 20-21) ¹⁵⁸.

À partir d'un certain moment – courant 1995 ? –, chez Toussaint l'emploi du trait d'union ou de la barre oblique entre les deux termes de chaque inverse en est venu à signifier respectivement la conjonction (-) du côté du pôle d'hétérogénéité ou de différenciation minimale (dans l'état initial d'émergence du couple sujet / objet), et la disjonction (/) du côté du pôle d'hétérogénéité ou de différenciation maximale (état terminal). Pour revenir sur l'incomplétude de la théorie de Guillaume, rappelle ici Toussaint, ce qui manque dans sa modélisation, c'est le premier pôle antisubjectiviste (protoobjet – protosujet) ; par là, il n'aurait fait que céder à une tentation très partagée ¹⁵⁹. C'est pourquoi, au schéma guillaumien universel vs singulier et à l'oscillation « tronquée » qu'il propose, Toussaint préfère l'espèce cyclique et le clivage du sujet et de l'objet ¹⁶⁰.

S'il a voulu voir dans sa propre théorie un prolongement critique de celle de Guillaume, avons-nous dit, il n'en a pas moins souligné en quoi elle rompt radicalement avec elle. Pour l'essentiel, le changement est dû à ce qu'il reproche à son tenseur binaire : d'être fermé à toute morphogenèse du sujet, puisque, dans « le face-à-face Univers / Homme » tous les termes sont donnés comme « "déjà là" et non construits », l'univers et le sujet pensant, soit le monde ET moi. Dans la neurosémantique épistémique, il en va tout autrement : elle propose une coconstruction du premier par le second, avec les divers états de leur morphogenèse (2007b : 129-130).

4.2.2 De la neurolinguistique analytique à la neurosémantique épistémique

Pour caractériser sa version matérialiste de la psychomécanique, ce magnifique monument de la pensée idéaliste, Toussaint a d'abord qualifié sa neurolinguistique d'« analytique » ¹⁶¹, avant de la désigner finalement comme *neurosémantique épisté-mique* ¹⁶². Quant au choix du préfixe *neuro-*, revenons-y, il ne doit pas être interprété comme une tentative d'importer vers la linguistique des concepts neurologiques ; il faut simplement le prendre pour la *marque* d'une option philosophique et scientifique : pour l'essentiel le refus du dualisme spiritualiste attaché à la psychomécanique ¹⁶³.

Il est depuis longtemps connu, justifie Toussaint, que la pensée, quand elle ne piétine pas, procède par renversements ¹⁶⁴. Ce retournement est issu du postulat [→ § 4.1.3] qui fait de la quantité un élément de définition interne des unités de sens – dans un premier temps les unités grammémiques –, chaque « opération neuronique » mettant en correspondance élément et moment, structure et opération, sémantique et neuronique. Voir dans l'inversion la matrice du langage, comme il l'a fait, c'est découvrir ou retrouver dans les structures sémantiques le « corps-à-corps épistémique avec l'Autre » ¹⁶⁵. Dans cette optique, la théorie

ne peut considérer le dialogique, le pragmatique, l'énonciatif, matière et forme mêmes du langage, comme relevant de composantes plus ou moins annexes. (1997a: 424)

Ces ingrédients, elle les place au cœur même de la sémantogenèse, sous l'espèce de l'intersubjectif, ou mieux : de « l'interpersonnel qui participe de cette forme de retournement oscillatoire » (1997a : 4 431). Très au-delà, il y a de la révolution – quasiment copernicienne, substitution de l'héliocentrisme au géocentrisme – dans la manière de saisir « l'opération critique de la pensée – arts, sciences, systèmes philosophiques – formant chiasme à l'échelle historique des textes et intertextes » (2007c) – 1997a : 424 ; 2007b : 131, § 3.

Il arrive que la linguistique contemporaine intègre le sujet, reconnaît Toussaint, mais alors

il est naturellement conçu dans la tradition d'une métaphysique de la subjectivité ¹⁶⁶, comme un sujet parlant qui ne serait autre que le sujet de la conscience. (2002 : 432)

En tout cas, argumente-t-il, il n'est aucunement placé dans la perspective d'une genèse oscillant entre deux bornes. Il en va différemment dans sa propre approche, cette « linguistique du sujet à état variable », puisque pour elle il n'y a de connaissance sans oscillation d'un état à un autre. Du moule épistémique à deux états polaires et à deux couples, le second, sujet / objet, correspond au couple cartésien dominant. Mais le premier, protoobjet - protosujet, passe traditionnellement aux oubliettes, justement parce qu'il ne fournit pas (pas encore) le sujet de la science. Toussaint croit en l'homologie des formes linguistiques et des formes épistémiques; mais en plus il refuse de concevoir le sujet comme transcendantal, comme « un prêt-à-porter de la conscience » (1995c: 152). Le couple épistémique sujet / objet renvoie au monde des choses, le couple protoobjet - protosujet au monde phénoménologique; au total, on a affaire à un couple dans un rapport conflictuel 167 qui ira se différenciant (2002 : 433; 2007a: 421; 2007b: 130).

En un sens, Toussaint aurait donc réussi ce que, en 1997, André Jacob tenait encore pour une aporie : « la jonction entre les opérations linguistiques, comme les appelle Guillaume, et les opérations intellectuelles traitées par Piaget » (Jacob : 175). En effet, dans la neurosémantique le fonctionnement épistémique conduit naturellement à l'organisation nerveuse :

quand je dis que les langues ont la forme de la connaissance, a bien précisé Toussaint, je dis aussi que les systèmes linguistiques ont la forme du système nerveux [...]. (1995c : 160)

4.3 Un modèle qui mise sur l'isomorphisme du signifiant et du signifié (sur leur analogie)

Lorsqu'il a entendu Guillaume ¹⁶⁸ dire que les signifiants étaient à concevoir, au même titre que les effets de sens et la syntaxe, comme engendrés par la structure sémantique ¹⁶⁹, Toussaint a cru assister à une « révélation », et en a retiré un « plaisir » intense. Depuis, il n'a eu de cesse de conférer « le statut de fait » à des données sémiologiques censées analogiquement (morphophoniquement) traduire ¹⁷⁰ des contenus et leur organisation, une fois identifiés sans tenir compte de la morphologie [→ § 5.3.4]. Persuadé, contre l'avis de Greimas, que le scientifique ne peut se désintéresser de la théorie du signe et de

ses répercussions sur la réflexion philosophique, il en est venu à développer une thèse diamétralement opposée à celle de Saussure, pour qui « arbitraire et différentiel sont deux qualités corrélatives » (1983a : 17). Misant sur la définition *positionnelle* des signifiés au sein d'opérations quantifiables d'ordre biophysique, Toussaint a fait au contraire le pari de la non-arbitrarité du signe, de son analogie. D'ailleurs, ajoute-t-il, même si elle est apparue bien avant, cette remise en question s'est trouvée (ré)imposée par l'énonciationnisme ¹⁷¹, bien qu'il conserve le noyau saussuriste du langage (1983a : 11-12, 21, 22 et 25).

Une fois le langage assimilé à « une image de la structure oscillatoire de l'expérience », cette analogie résulte à ses yeux de l'identité mécanique entre les modalités concrètes de production du signifiant et du signifié (jugées sans doute observables un jour). Guillaume, rappelle Toussaint, semble avoir été le seul (jusqu'à Jakobson), en pleine période arbitriste, à reconnaître au signifiant une telle fonction au regard du signifié et donc, même timidement, à parler d'anti-arbitrarité. Sur ce point, il s'est cependant montré très souple en n'exigeant de lui qu'une simple suffisance expressive ¹⁷². Toussaint, lui, a été beaucoup plus radical et n'a pas hésité à parler de sa parfaite adéquation au signifié ¹⁷³, ni de la réciprocité de leur relation ¹⁷⁴.

Cela dit, seul le son est apte à transmettre le jeu de nos organes sur la scène laryngo-pharyngo-buccale. À ce titre, il ne signifie pas, il communique la dynamique articulatoire entre interlocuteurs: c'est pourquoi, « Ici et là, le signe est toujours kinésique » (2003 : 346). Derrière le phonème ou en deçà, il convient donc de remonter aux kinesthèses fondamentales qu'il véhicule, elles-mêmes définies au niveau épistémique. Si leur postulation dans le signe est imposée par la cohérence méthodologique, un jour viendra peut-être, imagine Toussaint, où cela pourra donner lieu à des vérifications expérimentales. Ainsi, dans le même i de domini génitif et de domini pluriel, il conviendra(it) de vérifier qu'il ne fait pas forcément prévaloir la même propriété. Il est probable, risque-t-il, que d'un cas à l'autre, il fait alternativement jouer sa dimension aperturale ou son point d'articulation. Progressons dans la connaissance des capteurs musculaires, apprenons à les conjuguer avec la méthode de l'Aktualgenese, peut-être serons-nous alors en mesure de mettre au jour les jeux d'inhibition et d'activation permettant de sélectionner la bonne lecture kinésique; peut-être en viendrat-on alors à justifier la distinction de deux signifiants sous le phonème i par le choix de tel ou tel capteur dans l'un et l'autre cas $(1983a:109;2003:340;2005:349)^{175}$.

Surtout, prévient Toussaint, ne pensons pas le signe en termes de phonème ¹⁷⁶: ce serait le plus sûr moyen de le dire arbitraire. Car c'est un élément terminal, comme l'attestent à la fois son statut catégoriel et son caractère discret ¹⁷⁷. Il est donc génétiquement trop tardif pour servir à fonder une étude cognitive. En conséquence, seule est susceptible d'informer sur la genèse du signifiant et ses différents moments une approche « submorphémique », qu'il préfère dire « infraphonématique », et qui se situe au niveau de ses traits définitoires, constitués, avec leurs propriétés kinesthésiques, par les articulations buccales, tenues pour autant de signes. Cela dit, ayant toute chance de se manifester avec plus de diversité que de régularité, compte tenu d'éventuelles interférences et distorsions le phénomène analogique ne saurait être pensé sans fluctuations ¹⁷⁸ [→ § 2.3.2].

Maintenant, si c'est bien sous l'espèce d'un continuum opératif-énonciatif complexe que s'élaborent les signifiés, et si les signifiants correspondants sont leurs analogues, d'un côté comme de l'autre il reste à savoir comment la continuité peut être obtenue et se maintenir. Tout comme le signifié, le signifiant possède une morphogenèse ¹⁷⁹ propre de même allure; mais d'un autre côté, il est une entité discrète faite d'autres entités également discrètes. Compte tenu du contrat qui les lie l'un à l'autre, ne doit-on pas accepter de projeter sur le signifié dont il est l'écho ou le reflet fidèle une (bonne) part de la discontinuité à laquelle le signifiant ne peut se soustraire ?

La question ne pouvait échapper à Toussaint, qui se l'est effectivement posée à un certain moment de sa réflexion. Cela l'a amené à penser que, comme les systèmes sémiotiques et d'autres choses comparables, sa sinusoïde, établie sans tenir compte du signifiant, serait à réajuster le jour où l'on aura cessé de laisser le signe à l'écart. Dans ses propres termes, avec les interrogations qui en découlent, cette question est celle de mieux comprendre comment des unités linguistiques, au départ d'une homogénéité toute relative, émergent finalement comme discrètes et, pour leurs dissemblances, paradigmatiquement opposables. C'est le moment où Toussaint en venait à penser qu'il lui faudrait peut-être sortir de la stricte idée d'oscillation.

Dans sa lettre à Ilya Prigogine, constatant donc « qu'un ordre explicatif, des alternances sémantiques ne sont pas nécessairement les interceptions successives d'un mouvement périodique » (1987 : 111), il se demandait si dans son propre usage de la sinusoïde il ne faisait pas se « télescoper » cette première idée avec celle d'ordre dissipatif. En effet, il songeait alors que cet ordre (spatial ou temporel) pourrait aussi bien lui fournir une structure d'accueil, le substrat probable des éléments linguistiques présentant une discontinuité comparable à la leur 180.

C'est d'ailleurs pourquoi, dans un premier temps et « parce que la propagation de l'influx nerveux est de nature périodique » (Valette 2006 : 242), il s'est orienté vers la synapse neuronique, le fonctionnement du neurone avec son « va-et-vient ionique de part et d'autre » de sa membrane, et ses trois moments. En tant que linguiste s'interrogeant et cherchant à établir des parallèles (1994, dans la version de ses écrits à paraître), il l'a fait pour de simples raisons d'analogie, et non avec l'idée d'« appliquer au langage des modèles empruntés à la biologie 181 » (Valette 2006 : 243). À cette nouvelle homologie juste entrevue en 1983, même sous « une chape de doutes et d'oubli », il assure depuis qu'il porte toujours le même intérêt 182, renforcé encore par la lecture de *L'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux (Toussaint 1983a : 22 ; 1987 : 111, 112).

Ainsi donc, en vertu du principe d'analogie et de l'isomorphisme linguistico-cognitif (1997a: 434), chez Toussaint la bouche devient « caisse de *raison*ance, et partant factrice de symboles » (2002: 439).

Chapitre 5

Nature, implications et applications

5.1 Un modèle d'essence matérialiste et de nature topologique dont la présentation a évolué ¹⁸³

En matérialiste radical [→ § 2.3.3], Toussaint voyait partout des réalités physiques, et nulle part quoi que ce soit d'autre, même imaginaire. Car il se représentait l'activité de langage comme la mise en place et la mise en mouvement d'opérations oscillatoires organisant l'univers et la matière discursives dont sa théorie, initialement qualifiée de neurolinguistique analytique postguillaumienne, lui semblait en mesure de faciliter l'analyse (1972 : 69-70 et 73-75 ; 1994 : 434 184).

En postulant ainsi que la réalité sémantique n'est rien d'autre que la prise de conscience d'une réalité neurolinguistique, Toussaint ne sort pas d'une analyse de *type* structural – puisque scientifique. Mais il s'inscrit en faux contre les présupposés dualistes qui ont généralement détourné les structuralismes de chercher à savoir à quelle(s) sorte(s) de réalité correspondaient les structures linguistiques déjà décrites. Il s'installe donc dans la perspective de leur dépassement : son modèle ouvre sur une linguistique du corps – de l'hémisphère droit plus précisément.

Par là, sur la base d'un isomorphisme linguistico-cognitif, après Guillaume mais à sa manière propre, il redécouvre [→ § 4.1.1-2 et § 4.3] la nature positionnelle et non oppositionnelle des signifiés [→ § 2.3.1]. La conséquence est de taille : on ne peut concevoir le sens que caractérisé par la motilité, la plasticité, les déformations de dynamiques locales oscillatoires et non sous la figure d'un mur phrastique composé de « briques » de sens (2005 : 343).

D'emblée, cela condamne en effet toute conception statique du signifié, y compris celles que l'on trouve chez certains psychomécaniciens. Car il n'est plus possible de tenir les éléments d'un énoncé pour des unités toutes faites et disponibles. C'est à partir des processus dynamiques dont ils sont issus qu'ils émergent, avec une valeur qui dépend du moment et du lieu de leur émergence, en fonction de la « visée discursive » dont parlait Guillaume en 1929 (7, 10 et passim). Dans cette optique, Toussaint soutient qu'un signifié ne se définit ponctuellement qu'au moment de ses emplois, et que l'ensemble de ceux-ci s'incruste dans la mémoire des locuteurs, non sous l'espèce isolée mais sous une forme dynamique déformable qui les rend tous finalement possibles. La remarque vaut aussi bien pour une catégorie ou un paradigme : leurs différents contenus correspondent à différents états ou stades d'une même construction sémantique (1983b : 108 ; 2004b : 110 ; 2005 : 341).

Bien évidemment, les saisies productrices dont ces éléments procèdent forment un ensemble plus ou moins complexe selon les microsystèmes et les familles d'idiomes considérés. Des couples d'inverses sémantiques tels que singulier / pluriel, nominatif / accusatif, masculin / féminin, je / tu, passé / futur sont engendrés tout à fait en bout d'opération, dans la phase finale de la construction : dans son système chaque duo représente une particularité maximale 185 . Mais dans des systèmes plus étoffés, il arrive que d'autres paires ou d'autres éléments, porteurs d'une particularité plus variable, renvoient, au sein de l'opération génératrice, à des saisies initiales ou médianes (1983a : 26). C'est tout spécialement le cas avec le système verbo-temporel du français [\rightarrow § 4.1.3], où leur nombre peut s'accroître, leur nature varier et leur positionnement relatif se voir compliqué du fait de saisies multiples.

Au fil du temps, Toussaint a légèrement altéré la présentation de son modèle. Ainsi, les deux relations d'ordre inverses qu'il postule sous chaque catégorie grammaticale il a fini par les inclure dans l'opposition *proto-X / X*: d'abord un état initial, le plus fruste, ensuite un état final, plus abouti. Le premier s'organise selon l'ordre généralisant → particularisant, le second, le terminal, est de la forme particularisant → généralisant. De même, un peu plus tard − le changement de pied semble déjà amorcé en 1989 −, plutôt que de particularité maximale comme dans les années 1960, il préfèrera parler d'hétérogénéité maximale ¹⁸⁶ (1990 : 10 ; 1989 : 43 ; 1995c : 150).

5.2 Un modèle très largement généralisable de la sémantique à la syntaxe et au-delà des langues

5.2.1 Un modèle retrouvé dans de nombreux systèmes linguistiques

Un peu comme Guillaume a dû partout chercher le sien, Toussaint a peu à peu tenté de retrouver son propre modèle dans plusieurs secteurs de la langue (1967 : 97, § 4.2; 2003 : 336-338; 2004b : 115).

Au-delà de la chronogenèse (voir 2003 : 333, § 1.1) – ou construction de la notion de temps grammatical (T) –, pour laquelle il l'avait d'abord postulé et adopté une fois abandonnée la variante ternaire du schéma bitensoriel ¹⁸⁷ guillaumien, Toussaint croit le rencontrer dans d'autres pans du français. Il le met à nouveau en avant pour rendre raison de plusieurs signifiés grammaticaux, dont l'édification de la relation nom - verbe (le système casuel ¹⁸⁸ : C), et celle de la notion de personne (P) (1983a : 27).

Pour ce qui est de l'article, tout d'abord – ce cheval de bataille ou ce « marronnier » de la psychomécanique –, selon Toussaint l'ordre $un \rightarrow le$ qui vaut avec les substantifs désignant des matières entendues dans la discontinuité (objets *stricto sensu*) est à placer à la suite de l'ordre inverse $le \rightarrow un$ qui correspond aux matières entendues dans la continuité (protoobjets ¹⁸⁹) (2003 : 337) : « le pôle proto-le proto-un [...] saisit le dense, le générique des discrets [...;] le pôle [un / le...] saisit le discret » (2007b : 127 ¹⁹⁰).

Toussaint retrouve encore son modèle sous le processus de la métaphorisation, car cette cristallisation de la figuration lui semble devoir être abordée en tournant le dos à toute tentation objectiviste. Ici non plus, en effet, il n'y a pas de déjà-là 191 : comme tout objet, l'acception métaphorique résulte elle aussi d'une élaboration mentale, tout à la fois « neuronale, perceptive, linguistique, socioculturelle », qui autorise sa mise en relation possible avec le sens commun (2007a : trad. 414). En effet, dans la construction progressive et étagée du sens lexical, la métaphore se situe réellement au premier de ses deux stades. Dans cette phase de différenciation cognitive minimale, on est mis en présence d'une connaissance de type phénoménologique :

[...] le signe linguistique ne renvoie pas à un monde d'objets mais d'expériences, à un monde *vécu* plus ou moins institutionnalisé par la langue elle-même et converti en sens commun (Sarfati 1997) [...] [à un] monde d'impressions, de pratiques, de savoirs, microgénétiquement antérieurs au moment où les mots « concrets » peuvent renvoyer à des choses. (2007a : trad. 417)

L'expression une pluie d'insultes, par exemple, qui ne renvoie pas du tout à une pluie, présente une valeur métaphorique d'essence phénoménologique : elle correspond à la situation où, confronté à une expérience, un protosujet se laisse envahir par des impressions protoobjectales. À ce compte, comme chez Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti, toujours dans le même différenciation croissante, c'est l'acception de « propre » qui dérive de sa correspondance « figurée ». Pas plus que d'autres, cette nouvelle application du modèle, estime Toussaint, ne s'écarte des vues dynamiques continuistes de Guillaume. Élargissant encore son champ, à part du langage (à la fois en deçà et au-delà) et à une tout autre échelle, Toussaint pense le trouver également dans l'histoire des arts, des idées, chaque fois que se produit une importante révolution (1995c : 149; 2004b: 114, 127, § 2.4.3, 128-129).

Certains des éléments systématisés du français étudiés on été disposés sur la courbe représentative du modèle. En annexe à son article de 1980, après les avoir regroupés en fonction de leur position Pottier en a fait l'inventaire, inventaire auquel on se permet de renvoyer ici 192. Pourvu d'une bonne généricité \rightarrow § 4.2.1], le modèle sinusoïdal commence à faire apercevoir « un processus cérébral fondamental dans la production / compréhension du sens » (2007b : 127). Par exemple, leur qualité de S II est ce qui fait rapprocher les subjonctifs, nous et vous, l'instrumental et le locatif; on regroupe de même : pour leur statut de S III, l'indicatif et les trois personnes fondamentales; pour leur nature commune de Sia I, l'infinitif, le il impersonnel et le génitif; pour leur origine de Siu I, le participe passé et le on; pour leur rapport avec Sia III, l'indicatif passé, le je et le nominatif; pour leur parenté en tant que Su III, l'indicatif futur (Seu), le tu et l'accusatif (Siu, eux) (1983a : 27 et 31). Avec toutes les relations homologiques que cela suppose 193.

Pour souligner cette « analogie de "proportionnalité" » (2003 : 333) qu'il repère entre les systèmes, compte tenu de la

« concordance sémiologique » entre leur signifié et leur signifiant, Toussaint a à plusieurs reprises fait entrer leurs éléments dans une seule et même figure. On peut par exemple donner celle de 2003 dont la facture elliptique, choisie pour sa plus grande lisibilité, maintient les relations établies au moyen de la représentation sinusoïdale : c'est la figure qui suit (*ibid.* : 333 et n. 9, 341, n. 29).

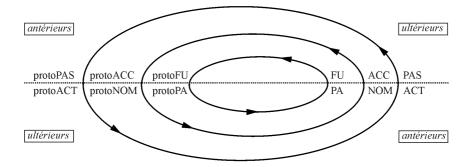


Figure 7 (2003:333).

PAS = passif, ACT = actif (voix);

ACC = accusatif, NOM = nominatif (cas);

FU = futur, PA = passé (conjugaison)

Par cette étude parallèle des formes abordées, Toussaint continue donc de considérer chaque élément linguistique comme « un moment d'un mouvement vibratoire d'ordre neuronique » de cet ordre (1972 : 89, « Résumé »), parce qu'il persiste à croire, en termes très généraux, que les systèmes comportent une réversibilité spatiale ¹⁹⁴.

C'est même cette inscription du « signe dans le temps et l'espace de l'acte de langage » qui lui a très tôt paru faire « s'envoler en fumée l'arbitrarité rêvée dont on l'a souvent revêtu – cet uniforme imposé à la Science depuis Saussure » (1983a : 28).

5.2.2 Un modèle extrapolable du grammatical au lexical 195

Son inspiration fondamentalement guillaumienne conditionnait naturellement Toussaint à se pencher d'abord sur les unités grammémiques, statistiquement les mieux représentées. Mais cela ne l'a pas empêché de se tourner aussi vers le lexique, sur le plan diachronique aussi bien que synchronique. En raison de l'isomorphisme des systèmes linguistiques entre eux, il lui a déjà appliqué la dynamique du même couple conflictuel épistémique à l'œuvre dans la morphologie, convaincu que sémantique lexicale et sémantique grammaticale devaient être régies par les mêmes processus oscillatoires. Cet élargissement a donc fait entrevoir de nouvelles analyses des unités et de leur polyvalence sémantico-pragmatique, comme du processus métaphorique [→ § 5.2.1], et a même produit de nouvelles explications au déclin de la déclinaison ¹96. Dès 1969, en effet, Toussaint avait ouvert la perspective d'une approche qualitativement et quantitativement comparable des « éléments lexicaux [qui] sont passibles de la même analyse » (1970 : 144), preuve qu'il souhaitait ouvrir encore son modèle à d'autres applications ¹97.

Mais ses écrits publiés contiennent déjà nombre d'exemples pris dans le vocabulaire. Certes, dans la plupart des cas, ils sont mis au service d'analyses grammaticales et destinés à fournir des illustrations de l'adéquation du sémiologique et du sémantique, de la non-arbitrarité du signe (par exemple 1980 : 257 et sv. et 1981a). Certes, par comparaison avec ce qui relève des signifiés grammaticaux, dans l'ensemble Toussaint nous en dit assez peu sur l'engendrement des signifiés non grammaticaux (ou non grammaticalisés). Il en aborde néanmoins un certain nombre, dont les contenus des verbes du français, leur position relative et leur bipartition en fonction de leur plus ou moins grande particularité lexicale (voir les explications – statistiques – 1983a : 30), le contenu positif / négatif des adjectifs, etc.

5.3 Un modèle soumis au phénomène synergique

Dans chacun des deux états d'un système, par ailleurs, l'opération « qui fixe le sens des éléments » (1990 : 10), connaît des phénomènes synergiques ¹⁹⁸. Toussaint y voit « une solution dynamique, antilogiciste au problème de la contradiction dans les langues » (1995c : 150 ; aussi : 1989 : 39). Certains d'entre eux ont déjà été signalés dans Tollis 1991 (§ II.2c, 80-86), et d'autres postérieurement dans Toussaint 1994 ¹⁹⁹, mais on y revient tout spécialement ici.

5.3.1 Le concept

Ces phénomènes relèvent finalement de la loi d'inertie, également responsable d'attractions. Tout le monde sait que le passager d'un véhicule en déplacement tend à plonger vers l'avant au premier coup de frein brusque. En l'occurrence, ce phénomène physique le conduit à passer d'une position d'antérieur à celle d'ultérieur (1997a : 426 ; 1989 : 39).

Toussaint explique le phénomène en des termes mécaniques, à partir de la relation d'ordre interne au système et de l'écoulement d'un temps opératif 200. Dans ce « déplacement-dépassement » il voit un phénomène de syntaxe, un phénomène d'accord qui s'effectue sans aucun élément de liaison, en quelque sorte par « glissement » sémantique, un peu à la manière du phénomène de la métonymie (1981b : 42 ; 1987 : 107). Ainsi donc, du fait de cette règle générale d'attraction synergique (1989 : 47),

Sur le plan neurosémantique, on peut prévoir que seul l'élément défini dans l'antériorité du lieu d'inversion pourra tendre vers l'ultérieur, acquérant ainsi la valeur de ce dernier, sans que l'inverse soit possible. (1989 : 39)

Trois conséquences en découlent, qui, corroborent l'hypothèse d'un système dynamique :

- (a) par influence d'un ultérieur, un antérieur tendra à valoir son ultérieur : c'est la mise en lumière du dynamisme à proprement parler ;
- (b) par influence d'un antérieur de l'état initial, un ultérieur de l'état terminal peut prendre la valeur de l'antérieur initial : c'est la mise en lumière de la périodicité ;
- (c) sur le plan diachronique, on observe que des antérieurs et des ultérieurs de l'état I peuvent engendrer respectivement des ultérieurs et des antérieurs de l'état III : c'est la mise en lumière du processus d'inversion.

Toussaint ajoute que ce principe sera d'autant plus manifeste que les masses et les vitesses de l'antérieur ou de l'ultériorisant seront plus grandes. Du reste, remarque-t-il, il y a des langues dans lesquelles les éléments ressortissant à l'état initial sont historiquement plus précoces que ceux des états terminaux. Ces trois effets, cependant, ne s'observent qu'en présence d'une attraction venue de quelque élément déclenchant. Ces différentes remarques, conclut Toussaint, montrent la capacité de prédiction du modèle mais aussi les contradictions inhérentes à la structure du langage (1989 : 49 ; 1990 : 10 et 12 ; 1995b : 521).

5.3.2 Premières illustrations

Pour faire percevoir le phénomène de manière relativement simple, on peut d'abord revenir sur l'article, le nombre et le genre, d'abord figurés dans le schéma linéaire de la figure 8 :

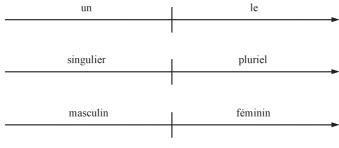


Figure 8 (1981b: 41).

Dans le système de l'article français, il est aisé de constater que un chien est l'antérieur sémantique de le chien, sans que l'inverse soit possible. Mais d'un autre côté, selon l'entour énoncif et l'environnement énonciatif, le chien peut indistinctement prendre deux valeurs aussi bien du côté du nombre que du genre: il peut valoir soit pour un singulier ou pour un singulierpluriel (le générique), soit pour un masculin ou pour un masculin-féminin (idem). Par là, contrairement au un de un chien auquel ces capacités échappent, le est susceptible d'abandonner un sens d'antérieur pour un sens d'ultérieur : dans le nombre, le pluriel comme ultérieur du singulier strict et à sa place, dans le genre, le féminin comme ultérieur du masculin pur et à sa place. Autrement dit, c'est seulement en tant qu'ultérieur du système que le peut, dans des catégories connexes, entraîner un élément antérieur vers son ultérieur (1981b : 40-42:1989:43).

Cette position théorique sur le genre, Toussaint y a bien insisté, est incompatible avec la théorie classique, qui, faisant du masculin l'indéterminé du couple, se contente, pour régler le problème de son ambiguïté, de mettre en avant le principe d'économie et de renvoyer au contexte. Ici, en effet, le masculin n'est pas défini comme indifférencié, mais est traité comme un antiféminin pouvant par inertie inclure contradictoirement un féminin. Alors c'est bien l'antérieur d'un couple qui, par syner-

gie, tend à fournir le mixte, l'« extensif », et l'ultérieur le simple, l'« intensif ». Effet sémantico-syntaxique de la loi d'inertie, dans la relation d'ordre systémique le générique semble universellement tendre à précéder le spécifique. D'où la règle morphologique générale : lorsque les deux membres sont dynamiquement assez différents entre eux, c'est l'ultérieur du couple qui requiert un augment plus ou moins visible – chat- / chatte, gat-o / gat-a (1981b: 47; 1989: 39-40).

Dans ce système, du reste, rien n'impose que ce soit plutôt le masculin qui fournisse le générique (dérivé) : c'est exactement de sa place dans le couple que tout dépend en fin de compte, ou si l'on préfère du type de couple préféré par chaque idiome. Le français exploite presque exclusivement l'ordre masculin → féminin, mais ce n'est là qu'un choix local et particulier. Ainsi le lituanien, lui, fait appel aux deux ordres ²⁰¹ en fonction du sémantisme des êtres sexués. Et il doit bien exister des langues qui recourent avant tout à l'ordre féminin → masculin (1989 : 40).

Le poids qu'un ultérieur tire de sa position, poursuit Toussaint, s'observe ailleurs, notamment dans le système verbal et les deux catégories connexes, celles de l'aspect et de la voix, ici représentées dans la figure 9 :

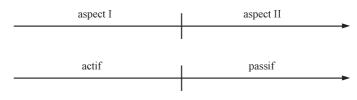


Figure 9 (1981b: 42).

En effet, pour les verbes pronominaux du français (et de l'espagnol ancien, pourrait-on ajouter), on remarque que le passage de l'aspect premier (chanter), neurosémantiquement antérieur, à l'aspect second (avoir chanté), neurosémantiquement ultérieur, s'accompagne de la substitution d'une morphologie de voix active – je (me) promène – par une morphologie de voix passive – je (me) suis promené. Autrement dit, la progression dans le système de l'aspect entraîne une progression homologue dans le système connexe de la voix, c'est-à-dire une mise au passif. Ici, on ne voit plus un antérieur (l'actif en l'occurrence)

prendre une valeur d'ultérieur (le passif), mais céder carrément la place à son ultérieur (1981b : 42-43).

Par ailleurs, lorsque certains substantifs changent de genre avec leur pluralisation – rarement en français (par exemple, amour, délice, orgue), plus fréquemment en roumain –, c'est toujours dans un seul sens, pour des raisons d'homologie. Car le pluriel qui provoque le phénomène a le même statut d'ultérieur que le féminin (ibid.).

On a dit que, d'après Toussaint, lorsqu'un élément est déjà l'ultérieur de l'état terminal d'un système cyclique [\rightarrow § 5.3.1], il en vient à prendre la valeur de l'antérieur de l'état initial. La phrase Je LA regarde écrire en fournit un exemple. Ici, LA marque l'objet de regarde, mais dans le même temps, par rapport à écrire, il semble « développer une sorte de sujet ». Comment (s') expliquer ce glissement ou ce dédoublement ? Par le rôle d'attracteur que joue l'infinitif, répond Toussaint. En tant qu'accusatif, LA est le second membre de l'état terminal du système casuel. En tant qu'infinitif, écrire fournit un protofutur, qui est une forme de protoobjet. À ce titre, il fait prendre à l'objet LA la même valeur de protoobjet, autrement dit une valeur de protoaccusatif. Ainsi donc, par inertie, en tant qu'antérieur de l'état initial, ce dernier en est venu à valoir son ultérieur, le protosujet (1989 : 45 et 47).

Dans ce dernier article on trouvera également des remarques nouvelles sur l'existence dans les idiomes d'une protoprédication à côté de la prédication. Illustrée par le basque, dans un état initial du système casuel la première n'offre encore qu'un proto-objet et qu'un protosujet, soit un protoaccusatif, *alias* absolutif, et un protonominatif, ou « ergatif ». Étant un point d'aboutissement, ce dernier n'est pas en mesure de constituer un support de prédication. Mais il y parvient néanmoins, dans des rencontres où la présence d'un second actant et le principe d'inertie lui permettent de se manifester (1989 : 47-48).

La prédication, qui correspond à l'état terminal du système casuel, offre un sujet et un objet pleins : le nominatif, premier du couple, capable de fournir le support du prédicat, et l'accusatif, ultérieur du même couple et bien dissocié de son antérieur. Le premier, ici, tendra moins facilement à valoir le second, en raison d'une dynamique inversée. Seul un passif, avatar de l'objet dans le système de la voix, autorisera la thématisation du patient. Il est acquis que le français fait partie

des idiomes qui ont opté pour ce second état, terminal et abouti, de la prédication. Cependant, plus souvent qu'on ne le croit il recourt, jusque dans ses phrases indépendantes, à la protoprédication – par maintien ou réinvention des structures archaïques, risque Toussaint. On le voit avec Il est arrivé cinq personnes et surtout Il y $a \sim Y$ a cinq personnes qui sont arrivées (ibid.).

Dans ces cas comme dans d'autres, Toussaint décèle un même phénomène d'ultériorisation synergique que sa grande généralité, comme sa présence dans bon nombre de catégories linguistiques et divers phénomènes langagiers, lui font volontiers croire universel et tenir pour l'un des phénomènes fondamentaux du langage. En tout cas, calcule-t-il, il permet de se passer des deux niveaux des théories dualistes, ainsi que de l'opération tardive qui conduit de l'un à l'autre (1981b: 43 et 45).

On en prend une meilleure conscience, estime-t-il, si l'on recourt à une schématisation orbitale, cette sorte de métaphore visuelle, parce qu'elle fait mieux voir les homologies et les phénomènes d'attraction (2004b : 117, n. 26) — même si l'échelle et la concentricité y sont entièrement conventionnelles, comme dans la figure 10 :

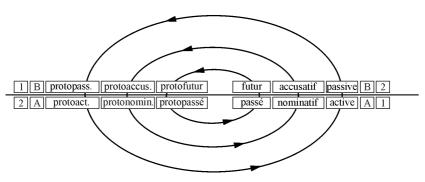


Figure 10 (2004b: 117).

Au cours de ses recherches, en effet, Toussaint a parfois préféré cette représentation à sa sinusoïde. Mais, a-t-il nuancé à peu près à la même époque, elle présente l'inconvénient de laisser trop croire à la continuité d'un processus linéaire. Car après tout, suggère-t-il, la forme oscillatoire chiasmatique initiale pourrait très bien n'être que l'enveloppe porteuse d'oscillations et de phénomènes non linéaires (2005 : 345).

5.3.3 Exemples pris dans la sémiologie du français

Pour Toussaint, c'est aussi l'occasion de revenir sur la question du verbe français examinée par Guillaume, plus précisément la question de la symétrie sémiologique des formes d'indicatif passé simple (-ai): imparfait (-ais):: futur (-erai): conditionnel (-erais). Car il reste à comprendre pourquoi cette sémiologie spectaculairement proportionnelle, mais aussi doublement défective puisqu'elle s'observe uniquement avec les verbes en -er et aux personnes de singulier, a pu et continue de paraître ne donner qu'un reflet imparfait de ce qu'elle est chargée de traduire (1983a: 29-30): pourquoi, comme l'a cru Guillaume, elle ne peut guère prétendre qu'à une réussite partielle (1964: [1955] 252).

Une liste de fréquence des verbes du français fondamental le montre, les verbes en -er concernés sont des lexèmes de particularité maximale. Les formes conjuguées concernées, de leur côté, appartiennent à l'indicatif, lui-même moment de particularité (ou d'hétérogénéisation) maximale dans la chronogenèse. La correspondance entre les premiers et les secondes est donc totale, puisque toutes sont en S III.

Il en va autrement pour les autres verbes, dont l'ensemble, cette fois, présente au contraire une généralité maximale (peu de sèmes ou de fréquences élevées). Selon Toussaint, ce serait justement l'inadéquation entre ces lexèmes et la particularité maximale du mode en cause – et le conflit qui s'ensuit – qui expliquerait leur comportement sémiologique, avec symétrie morphologique défective. En conclusion, ce serait pour cela qu'en face de *je pens-ai* et *je pens-er-ai* d'un verbe en *-er* (aller excepté), pour un verbe d'une autre conjugaison on ne trouve que *j'ouvr-IS* et *j'ouvr-ir-AI* (1970 : 143-144 ; 1983a : 30).

Reste encore à expliquer pourquoi cette même sémiologie remarquable est cantonnée aux seules personnes homogènes, à savoir les personnes non mixtes et la personne non multipliée, et disparaît donc avec *nous*, *vous* et *ils* (*nous pens-ÂMES* et *nous pens-er-ONS*, etc., *ils pens-èRENT* et *ils pens-er-ONT*, etc.). Sur les mêmes critères, Toussaint fait remarquer qu'elles sont toutes les trois généralisantes : *ils* est un véritable pluriel (externe), *nous* et *vous*, des sortes de pluriels internes. Cette nouvelle discordance au regard de l'indicatif ²⁰² est ce qui les empêche à leur tour

d'afficher la morphologie présente aux autres thèmes personnels (1970 : 143-144 ; 1973 : 227 ; 1983a : 31).

Du cas particulier de *ils* (qui n'offre pas l'homologie de la personne unique correspondante *pens-A / pens-er-A*), Toussaint croit pouvoir rendre raison en examinant successivement les positions relatives du passé simple, du futur, du singulier et du pluriel. Mais l'explication proposée est assez complexe ²⁰³.

D'autres cas sont également abordés. Pour le français, on citera par exemple celui du -s - graphique, sous réserve, malgré tout, des phénomènes de liaison -, tout à la fois marque du pluriel dans le nom et de la deuxième personne du singulier dans le verbe. Même si l'idée a de quoi heurter, Toussaint est convaincu qu'il signifie des deux côtés la même chose : il demeure constamment un Siu III, d'une part en tant que dépassement du singulier, Sia III, de l'autre en tant que dépassement de la première personne, elle-même Sia III (1983a : 37).

Le même type de phénomène se laisse également observer avec les cas de déclinaison. Pour ce qui est du nominatif, d'abord, l'apparente indécision sémantique qui le fait passer de la valeur active à la valeur passive ([a] J'appelle l'ambassade / [b] JE suis appelé par l'ambassade), a souvent incité à postuler un niveau profond, logique, celui de la pensée claire et distincte, opposable aux confusions (superficielles!) du langage 204. Mais c'était donner même nom à ce que le langage distingue - Je, sujet apparent dans [a], et ambassade, sujet réel dans [b] -; c'était au contraire distinguer ce qui linguistiquement est identique - Je dans [a] et dans [b]. Une fois observé que le nominatif est l'antérieur de l'accusatif, l'analyse neurolinguistique incite à faire du premier un homologue de l'actif. À partir de là, il est possible d'interpréter le changement de valeur du je de [a] en [b] en termes de synergie. Passer de l'actif (en [a]) au passif (en [b]), autrement dit progresser dans le système de la voix, fera homologiquement progresser (sémantiquement) dans le système connexe des cas : le nominatif prendra alors la valeur de son ultérieur, l'accusatif. L'explication s'en tient ainsi à un seul niveau, celui de la langue, et, répète Toussaint, permet de faire l'économie du dualisme : la confusion devient fusion (1981b: 44-45).

Du côté du génitif, il faut rendre raison de *l'arrivée du train* aussi bien que de *l'amour de la musique*. D'ordinaire, on tient ce génitif pour une sorte de produit dérivé, lieu problématique où

peuvent se rencontrer deux opérations bien distinctes. Dans le premier cas, partie d'un sujet, l'une lui confére une valeur de sujet; dans le second, partie d'un objet, l'autre lui confére une valeur d'objet. Loin d'en faire « un cas de surface trouble » (1981b : 47 et 48), Toussaint montre que cette double valeur peut à nouveau s'expliquer en termes d'inertie ²⁰⁵.

5.3.4 Autres exemples pris dans d'autres langues romanes

En espagnol, le -o des noms marque le masculin, Sia III, mais aussi la première personne du singulier du présent de l'indicatif, également un Sia III (1983a : 38).

Le roumain, de son côté, donne la même marque au pluriel des masculins et à la deuxième personne du singulier : le graphème ²⁰⁶ -i. Pour autant, on n'est pas fondé à dire que, en l'occurrence, le niveau des signifiants confond ce que discrimine celui des signifiés : dans cette convergence il vaut mieux voir l'analyse et la traduction d'une identité. Deux choses sont donc en question : d'un côté un élément phonique, de l'autre une personne verbale et un genre ²⁰⁷. Dans cette même langue, d'autres observations du même ordre révèlent une architecture sémiologique dans laquelle les signifiants réussissent à reproduire parfaitement les signifiés. Sa morphologie, comme aussi celle de l'espagnol et du portugais ou de l'allemand ²⁰⁸, viennent encore confirmer l'idée d'un signifiant mimant les moments topologiques du signifié (1975 : 745 ; 1983a : 49-51 et 54-60).

Ayant défini le signifié en termes neurolinguistiques, toujours en première approximation Toussaint assimile toute ultériorité dans son ordre à une augmentation d'énergie. En conséquence, des faits ²⁰⁹ sémiologiques ²¹⁰ tels que ceux qui viennent d'être mentionnés lui paraissent à leur tour correspondre à une augmentation d'énergie homologue, au niveau de l'acte phonoarticulatoire cette fois ²¹¹.

L'observation traditionnelle et même guillaumienne des faits sémiologiques a pu faire croire à leur cohérence défective, quand ce n'est pas à leur incohérence. En réalité, cette apparente inadéquation éventuelle tient souvent à ce qu'ils sont mis au service de faits systématiques croisés [> § 2.3.1].

5.4 Un modèle qui va de pair avec une théorie du sujet

La théorie du sujet que Toussaint a esquissée repose sur l'idée de cycle – dont la comparabilité avec le fonctionnement synaptique a été envisagée en 1987 – qui se retrouve dans les deux variations sinusoïdale ou orbitale ²¹² d'un modèle neuro-sémantique porteur des empreintes du sujet et de l'objet épistémiques (1989 : 47).

D'emblée, précise Toussaint, il s'agit là de deux termes issus des métadiscours de la philosophie et de la grammaire, mais ici le premier ne renvoie pas au sujet empirique énonciateur. Car, avec son pendant l'objet, il le définit au sein de ce qu'il appelle le conflit épistémique, à savoir un rapport de force qui dans tout acte concerne soit, au premier chef, une chose et un actant, soit deux énonciateurs où le dominé peut devenir le dominant. Par différence avec ce que l'énonciationnisme ambiant a fini par imposer comme tel, à savoir le cogito cartésien, le sujet de Toussaint [→ § 4.1.1] n'est donc pas un point de départ donné d'avance mais le résultat d'une construction qui, on l'a vu, le fait passer par deux états successifs : l'état de protosujet dérivé d'un protoobjet (o - s), puis l'état de sujet (plein) entraînant l'objet (plein) (S - O). Cette interaction épistémique étant exactement ce qui partout dans le langage in-forme la matière verbale, tout élément linguistique fondamental est en première approximation à tenir pour un avatar de l'objet ou du sujet dans l'un ou l'autre de ces deux états ²¹³. Si bien qu'en parlant chacun rejouerait à travers les signifiés qu'il utilise les principales étapes de sa propre construction (1989: 47; 2009: 184-185).

Même si cela ne répond pas entièrement à l'ensemble des questions que Toussaint se posait sur son modèle en 1971 [→ § 2.3.1], il y a au moins là l'amorce d'une des voies d'accès à l'énoncé. Si, en concurrence avec les approches dualistes ou audelà, elle permet d'espérer aller plus loin, ce n'est pas forcément sans douleur. Parce que, pour leur propre compte, les linguistes, eux aussi, sont toujours et partout en quête d'« un irréductible, [d']une dichotomie » qui, à l'instar des théories à deux niveaux et du credo arbitriste, garantisse l'altérité de l'esprit humain (1973 : 230 ; 1981b : 49 ; 1983b : 126).

5.5 Un modèle qui laisse ouvertes un certain nombre de portes

Quand Toussaint présente son modèle ou y revient, on aura remarqué qu'à diverses reprises il recourt à l'expression « en première approximation », encore rencontrée en 2005 (344). Tout au long de ses recherches, même s'il a souligné la puissance de son modèle, il n'en a jamais fait « un modèle définitif et sans faille » (1973 : 230), mais l'a plutôt présenté comme « provisoire et transformable » (1983b : 124). En avançant dans sa réflexion, en abordant de nouveaux problèmes, en élargissant son questionnement, il s'est convaincu de quatre choses : qu'il ne fallait pas en altérer la nature par des présentations éclairantes mais suspectes ; qu'il fallait au contraire le complexifier en tant que tel ²¹⁴ ; qu'il convenait de prendre complémentairement en charge d'autres phénomènes que ceux qui l'ont fait naître ; qu'il y avait encore à envisager son application à d'autres réalités que les systèmes linguistiques.

5.5.1 L'identification des signifiants

Telle qu'elle nous est parvenue, avec le flou qu'elle entretient sur la biunivocité du signe (Tollis 2005), la théorie guillaumienne a fini par voir un certain nombre de psychomécaniciens se séparer sur la question. On peut au moins faire état de deux options.

Les uns estiment qu'il ne saurait y avoir qu'un seul signifié par signifiant. Ils se refusent donc à faire entrer dans le premier quelque parcelle que ce soit du contenu effectif libéré lors de l'émergence discursive du second. Ils considérent également qu'un signe conserve son signifié propre dans toutes et chacune de ses utilisations particulières, et récusent le principe d'un parcours variable et adapté du processus de sa construction (Toussaint 2005 : 339-340). Ils n'acceptent donc pas de lier les fluctuations de son impact langagier aux modalités diversifiées de saisie de son contenu (génétiquement plus ou moins précoces ou tardives). Tout comme la compréhension de ses utilisations pra(gma)tiques, l'identification de ce capital original unique requiert alors une démarche méthodologiquement exigeante, car elle impose de la maintenir à distance de toute contamination circonstancielle. Cela demande d'abord de bien le séparer de

l'entour énoncif, ce qui n'est ni aisé ni même habituel, vu que l'acceptation de la double articulation du langage ne dissuade pas toujours les analystes de s'en tenir au mot, bien qu'à lui seul il ait très souvent le statut d'une fédération ²¹⁵. Mais en plus, cette même identification exige aussi d'écarter le capital sémantique recherché des immanquables apports du milieu référentiel et énonciatif. Seule cette double précaution permet d'éviter une délimitation de l'unité biaisée et gauchie ou carrément décalée et décentrée.

Pour rendre raison de l'apparente fluctuation sémanticopragmatique d'un même signifié, d'autres, au contraire, ne serait-ce que pour des préoccupations pédagogiques et pragmatiques (Toussaint 2005 : 340), acceptent, dans certaines limites, le principe de son adaptation au besoin expressif du moment. Ils distinguent alors des saisies extrêmes avec, dans l'intervalle qu'elles dessinent, des saisies intermédiaires ou médianes complémentaires.

Ces deux partis pris, observe Toussaint, ne sont pas sans conséquence sur la théorie guillaumienne elle-même : le second menace la dichotomie langue / discours, le premier au contraire l'« affermit ». Sa neurosémantique, pour ce qui la concerne, n'a pas à se prononcer face à cette alternative. Certes, explique-t-il, à son niveau le mot est déjà « un lieu de convergence, de cristallisation qui arrête les diverses oscillations épistémiques ». Mais en fait, dans sa théorie, c'est au niveau textuel que, en se construisant et en se donnant à connaître, « le sens court d'homologie en homologie, d'écho en écho d'*iso*topies » (2005 : 340 et 343).

Une question, cependant, se pose à elle : celle de savoir si les éléments d'un système en position d'inverses relèvent on non d'un seul et même signifiant. Du côté du lexique, où beaucoup d'unités présentent à l'usage une signification à géométrie d'apparence variable, Toussaint est porté à répondre par l'affirmative – par facilité, avoue-t-il. Ainsi, dans la RECONNAISSANCE envers quelqu'un (avec un protoobjet dominant), qui nous situe dans la phase génétique initiale, et dans la RECONNAISSANCE d'un objet (avec un sujet dominant), qui nous propulse dans la phase ultérieure, celle de l'hétérogénéité maximale, il est porté à dire que le substantif a même signifiant. Cependant, face à une INTERMINABLE cour et la course INTERMINABLE de la bielle, qui nous maintiennent dans le vocabulaire

mais correspondent à un tout autre cas de figure (la place de l'adjectif, avec un cadre intonatif nettement différencié), il se prend à douter. Il songe bien à une possible variation de tension en fonction de l'état épistémique, mais il ne tranche pas vraiment (2005 : 344-346).

Pour ce qui est de la grammaire, en revanche, selon Toussaint, la question se ramène à savoir comment une seule et même oscillation peut produire plusieurs signifiants. La réponse, risque-t-il, serait à rechercher du côté d'un phénomène de seuil marquant la limite entre non-discrimination et discrimination des signes; mais la jugeant « assurément un peu courte », il suggérait de l'enrichir par un examen comparatif des propositions théoriques de François Nemo et André Eskénazi, bien qu'elles aient été développées dans le cadre de la non-iconicité du signe (2005 : 345).

5.5.2 La prise en charge complémentaire d'autres variables

Lorsque Toussaint a présenté et explicité sa théorie neurolinguistique de la chronogenèse et est revenu sur une question abordée dès 1972 (1983b), il a montré comment il envisageait d'expliquer les différences qui s'observent dans l'usage, la distribution, l'exploitation du subjonctif en français, en anglais et en espagnol, et notamment sa rarissime mobilisation discursive – voire son absence – en anglais. Cela lui a fourni une raison de plus de ne pas dissocier la représentation de l'expression – encore moins de les opposer –, comme le fait généralement la psychomécanique. Cela lui a offert une nouvelle preuve que c'est à la fois l'une et l'autre qu'il convient de définir et du même coup de prédire. À défaut, on court le risque de proposer des (pseudo)modèles de l'une, qui, ne générant pas l'autre, ne l'expliquent pas.

Pour rendre compte du phénomène dans le cadre et à partir de son schéma génératif sinusoïdal, Toussaint suggère que de telles divergences pourraient être liées aux paramètres des opérations génératrices, vu que par hypothèse, on est fondé à penser qu'ils changent d'une langue à l'autre et fluctuent même à l'intérieur de chacune. Car il n'exclut pas de voir dans leurs variations la « cause des modalités diverses (et non capricieuses) d'une traduction sémiologique fondamentale donnée » (1983a : 41 ; 1983b : 124 ; 2007b : 128 et n. 7).

« En seconde approximation » cette fois, avance-t-il, il y aurait à considérer au moins les variations de l'amplitude et/ou de la période des mouvements vibratoires neurolinguistiques, et tout spécialement celles de la vitesse atteinte en leurs différents moments, dans la mesure où leur fluctuation pourrait venir contrarier ou perturber le rapport entre le temps et l'énergie dépensée. Ainsi, proche de la nullité en Sth I et Sth III, la vitesse atteint son maximum en Sth II, ce qui rend difficile la saisie d'un signifié dans cette zone. Mais ce maximum pouvant apparemment différer à son tour d'une langue à l'autre, c'est par sa variation que s'expliquerait le degré de fréquence ou au contraire le quasi-abandon de la saisie subjonctive dans ces trois idiomes (1972 : 78; 1983a : 44; 1983b : 124-125) :

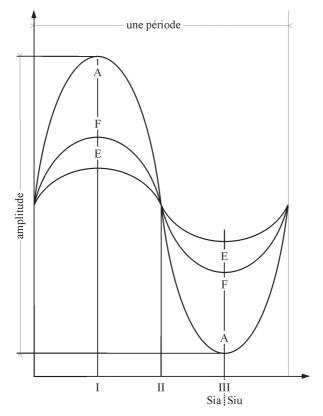


Figure 12 (1983b: 125).

La mise en place d'une théorie cohérente de ces variations, concède Toussaint, fait encore difficulté. Il envisage tout de même de faire varier le profil de son modèle en explorant complémentairement l'amortissement ou l'alimentation de cette opération vibratoire. *Nous* et *vous* et les instrumentaux, comme les subjonctifs, sont souvent des formes augmentées. « Si la consommation est proportionnelle au temps et si les formes sont proportionnelles à la consommation », au niveau S II qu'ils occupent on s'attendrait à trouver des formes plus petites que celles qu'on a en S III. Devant ce constat, il fait l'hypothèse que cet allongement morphologique inattendu, découle ici, non de l'augmentation d'énergie due à la construction, mais de l'accroissement de vitesse qui caractérise S II, « l'énergie "de saisie" devant être proportionnelle à l'énergie cinétique de l'élément à saisir » (1983a : 12, 41 et 44).

Si à période constante l'amplitude varie, on obtient des profils de courbe différents, dans ce sens que, plus la courbe se redresse vers la verticale, plus la vitesse est grande. Très creusée dans le cas de l'anglais, elle entraînerait une grande vitesse du mouvement en Sth II, ce qui expliquerait la difficulté de saisie de son subjonctif en ce point. Très plate au contraire dans le cas de l'espagnol et responsable d'une vitesse moindre, elle ferait comprendre comment le même mode y est un concurrent fréquent de l'indicatif. Intermédiaire enfin dans le cas du français, elle entraînerait sa situation apparemment moyenne sur la question.

Bien d'autres faits sémantico-syntaxiques, intra-idiomatiques ou inter-idiomatiques, de toute façon, resteraient à expliquer. Ils pourraient inciter à faire également varier non plus seulement l'amplitude, mais également la période (1983b : 125). Hélas, s'inquiète Toussaint, des problèmes théoriques physico-sémantiques surgiraient sur « la valeur de l'origine, de la période et de l'axe de référence d'une sinusoïde », ainsi que la question de savoir si « les divers systèmes d'une langue donnée ont [...] tendance à se constituer sur le modèle d'une même sinusoïde » (1973 : 230).

Partiellement illustrées, voilà donc quelques-unes des possibilités explicatives que Toussaint a attribuées à la nature physico-mathématique de son modèle neurolinguistique. Il n'y voyait pas seulement « une image du *plan d'organisation* des langues et des systèmes hiérarchiques et parallèles qui les constituent ». Compte tenu de l'hypothétique isomorphisme linguistico-cognitif qu'il a privilégié, il y voyait encore « une image des opérations de cognition structurant les divers courants artistiques, philosophiques et scientifiques » (1995c: 150).

Chapitre 6

Bilan: une théorie linguistique novatrice 216

6.1 Une linguistique cognitive, génétique et antisubjectiviste ²¹⁷

La linguistique de Toussaint est à la recherche de la forme matricielle du sens qui, sans que le sujet en ait conscience, émerge de processus dynamiques complexes de caractère neuronique, une fois stabilisés. Elle se veut donc cognitive. Ce dernier adjectif, cependant, est soigneusement évité et remplacé par épistémique. Pour deux raisons : c'est d'abord pour rendre hommage à Piaget, mais c'est surtout par crainte de le voir confondre avec cognitiviste. Car Toussaint entend bien faire entendre que, loin d'être cognitiviste (chomskyenne), précisément, son approche est énactionniste au sens de Varela \rightarrow § 3.2] ²¹⁸. Il ne s'agit donc pas exactement pour elle de (s')orienter ni d'orienter vers une « naturalisation » 219 de la phénoménologie, qui présuppose de différencier et de séparer la nature et la culture, ni de faire des idiomes des créations strictement culturelles. En effet, même si le cerveau – le cortex – est un organe très social, très culturel, cette opposition est sans pertinence dès que, derrière la culture matérielle (monuments textuels ou autres), on cherche à dégager des constructions (matérielles) cérébrales responsables de leur production. D'un autre côté, les langues ont beau demeurer des constructions symboliques, des ouvrages culturels, elles n'en sont pas moins naturelles: fruits décantés d'un cerveau et d'un corps collectifs lancés dans une activité de dialogue, elles possèdent bien une « réalité cérébrale, neurale, neuronale » (2007a : 412, § 1). Et le compartimentage des disciplines universitaires en sciences vs lettres et sciences humaines (ou sociales) tel qu'il apparaît en France ou ailleurs, aussi aprioristique qu'ancienne, n'y change rien ²²⁰.

À une telle linguistique, cet objectif n'impose pas « d'importer des concepts neurologiques », mais seulement de postuler « le soubassement cérébral du sens » (2004b : trad. 106, § 1.1 et 125). Il lui demande encore d'être moniste, générative, continuiste et phénoménologique (2004b : 113, § 2.1) [→ § 6.3]. De fait, avant renforcé la dimension opérative de la psychomécanique, Toussaint a clairement opté pour une théorie génétique, qui, à tous les niveaux, fait dériver les phénomènes linguistiques d'opérations de différenciation à deux pôles - le premier d'hétérogénéité faible, le second d'hétérogénéité forte. Pour autant, il n'a pas cru devoir rester fidèle à la conception guillaumienne du sujet. En effet, au lieu d'en faire l'organisateur majeur de la structure de la langue qu'il maîtrise, il préfère le tenir pour dominé plutôt que pour dominant [→ § 5.4]. La recherche transcendantale de Guillaume en direction d'un amont de la parole - réellement antipsychologique malgré les apparences -, aboutit, explique-t-il, à une linguistique « pure », strictement qualitative, qui tourne le dos à toute expérimentation et à toute évaluation quantitative (1997b : 186-187; 2007a: 412; 2007b: 125).

L'« hypostase dualiste du couple linguistique sujet / objet » propre au dualisme spiritualiste présent dans la psychomécanique engendre soit l'objectivisme, soit, par réaction, le subjectivisme. La laissant à Guillaume, Toussaint a choisi d'adopter l'idée énactionniste d'un monde, dont nous sommes, évoluant dans la circularité des interactions (1997b : 188). C'est pourquoi il refuse également d'accorder la position solipsiste à un sujet transcendantal qui, indépendamment du discursif, trouverait son en-deçà dans la langue et non dans l'Autre. En aucun cas au rapport homme / univers il n'accordera donc une plus grande portée qu'au rapport homme / homme (1997b : 191; 2010 : 39a).

6.2 Une linguistique matérialiste mais aussi sociale

Dans le passage intitulé « Nature et culture » (1983a : chapitre X), Toussaint s'élève avec force contre l'idée, explicite ou implicite chez les arbitristes, rationalistes et matérialistes

compris, que le signe linguistique est non-rationnel, exclusivement culturel ou social ²²¹. De même, en tant que matérialiste, il refuse d'écarter de son champ la nature, la matière, comme le fait l'ensemble des structuralistes, même les plus matérialistes d'entre eux – Tullio De Mauro par exemple (dans Saussure 1972). Car ceux-ci demeurent convaincus que la « naturematière du langage » est niée par son caractère social et par le poids qu'y exerce l'histoire ; comme si, à l'instar de la matière et de l'esprit, la nature et l'histoire s'excluaient l'une l'autre. Pourtant, loin d'écarter le caractère social du signifié, le caractère naturel du signe est au contraire ce qui le fonde (1983a : 95-97) ²²².

Toussaint se refuse encore à confondre l'immatérialisation avec l'abstraction et la généralisation. Dans le langage, sous prétexte qu'une distinction physique n'entraîne pas forcément une distinction linguistique, la plupart des structuralistes séparent également le physique du non-physique, et repoussent vigoureusement « le physique sous sa spécification biologique » (ibid.: 100). Pour ce qui le concerne, rendant « le biologique au social », Toussaint préfère tenir la langue pour un fait sociobiologique, « entre du biologique qui est peu social et du social qui est peu biologique » (ibid.: 101). C'est sans doute en cela que son modèle neurolinguistique porte à regarder du côté de l'anthropologie et des théories de l'apprentissage (1983a: 96, 98; 1987: 109).

Cela dit, une question d'importance s'est posée à lui : celle de la nature de la matrice morphogénétique qu'il a mise en avant. Biologique répond le moniste qu'il est. L'affaire, poursuit-il cependant, est à soumettre aux neurologues – pourvu encore qu'ils sachent manier les outils de la thermodynamique. Mais en attendant, il estime loisible de suivre Piaget (Toussaint 1967) et au moins de s'essayer à dégager un isomorphisme entre autorégulations biologiques et processus cognitifs (2007b : 129).

Par ailleurs, Toussaint se place dans le droit fil de l'axiomatique newtonienne, ce fondement de la science moderne qui propose des lois couvrant l'ensemble de la nature (Valette 2006 : 242). Ainsi, il entend rapprocher la linguistique des sciences de la nature avec l'espoir que ce déplacement sera facilité par le passage amorcé depuis les années soixante, du logico- au physico-mathématique ²²³. Car une modélisation du premier type n'est surtout pas plus légitime que celle du deuxième type.

Du reste, il a parfois trouvé des encouragements dans des travaux scientifiques, notamment de thermodynamique. Censés valoir dans de nombreux champs régulièrement mis en parallèle, son credo et son modèle l'ont conduit à repérer des analogies. Tout naturellement, il s'est donc penché de près, on l'a vu, sur les recherches en biologie ou en physique, et en a adopté les méthodes d'étude, avant d'en conclure que les modèles linguistiques sont à interpréter aussi en termes de neurophysiologie. Ces aller-retour disciplinaires sont cependant effectués avec prudence et modestie. D'un côté, Toussaint est persuadé que les philologues ne pourront réellement progresser sans suivre en parallèle les avancées de la science. Mais d'un autre côté, il reconnaît emprunter souvent des outils à d'autres spécialités ²²⁴ sans en maîtriser totalement le mode d'emploi ²²⁵.

Par ces rapprochements avec les sciences dites exactes, sans doute avant la lettre il a tenté de donner naissance « en quelque sorte, et avant Petitot, [à] une *physique du sens* » ²²⁶ (Valette 2006 : 239, après Toussaint 1994 : 433). Car, ayant misé très tôt, probablement trop tôt, sur le neurologique, il avait fait le pari de préférer ce dernier terme à celui de mental et même de cérébral. Pour autant, estime-t-il, même si les structures neurologiques « sont plus conservatrices que les sociétés » (1989 : 41), cela ne fait aucunement perdre à la linguistique sa dimension sociale ²²⁷. Certes, « l'individu porte le langage plus qu'il ne le fait » [Jacob ?], mais sans le langage le sujet parlant ne serait pas à proprement parler un sujet (1973 : 223).

Bref, par rapport à 1962, début de ses efforts dans ce sens, Toussaint a de mieux en mieux perçu la valeur sociale de son modèle, qu'il a placé dans le prolongement des travaux de Jacob et de ses réflexions sur le sujet :

Il fait voir que le sens est l'image morphosémantique de notre inscription dialectique dans le monde, et de nos liens intersubjectifs. Il cherche à saisir les lieux et les moments de l'articulation du biologique et du social. ²²⁸ (Toussaint 1990 : 13)

6.3 Une linguistique générative, continuiste et moniste ²²⁹

Selon Toussaint, les structuralistes – linguistes et sémioticiens – font de la langue « quelque chose d'abstrait, de statique et d'achronique » [→ § 2.1.1], parce qu'ils ont adopté le dualisme fondateur des sciences humaines reçu en héritage – parfois pour

ne pas s'engager dans un débat métaphysique. En conséquence, estime-t-il, ils ont radicalisé la traditionnelle dichotomie postsaussurienne parole / langue, et rendu la dernière des deux immatérielle, incorporelle, étrangère au mouvement (1983b : 108).

C'est pourquoi, à ses yeux, la psychomécanique ne devrait pas s'accommoder d'une telle fracture. Puisque chez Guillaume la structure est construction et le système procès, elle devrait au contraire rester radicalement énonciative 230. Car à partir du moment où une théorie installe le mouvement dès le paradigmatique, cette dichotomie n'a plus de raison d'être: le paradigmatique devrait y être placé sur le même pied que le syntagmatique. La syntaxe, répète Toussaint, n'est pas à situer entre des termes non définis, mais dans leur définition même. Et seul un morphogénétisme est en mesure de résoudre le redoutable (mais crucial) problème que pose au structuralisme le passage du sémantique au syntaxique [> § 6.3]. De même, les actes de représentation et d'expression devraient rester indistincts [→ § 5.5.2]; les premiers ne devraient pas être chronologiquement positionnés en avant des seconds, car ils ne sauraient s'ébranler qu'à la faveur des seconds. Bien loin de dire que les uns précèdent les autres - ce qui est une thèse structuraliste -, il convient de considérer que, dans un acte de discours, chaque acte de représentation postulé par la psychomécanique est le premier instant d'un acte d'expression (1981b: 46; 1983b: 108 et 109; 1989: 40) ²³¹.

Sur ces bases, la « re-présentation » est à entendre définitivement comme un « nom d'action » et finalement comme un acte d'énonciation requérant un temps opératif. Le signifié que libère alors la saisie est donc de l'ordre de l'énoncé, de l'exprimé, et peut être conçu dialectiquement dans son rapport au discours énonciatif : il « est un dis-cours qui règle le cours des concaténations (appelé généralement "discours") »; « La solution des discours est dans le dis-cursif » (1983b : 110 et 123) ²³². Bref, aussi loin qu'on saura remonter la chaîne causale vers l'amont, on ne trouvera jamais autre chose que du mouvement, et il n'y a pas plus de rupture entre représentation et expression qu'entre sémantique et syntaxe : la première, elle aussi, résulte, ni plus ni moins, d'une pulsion discursive. Pour ce qui est du temps opératif, il ne s'insère pas entre la représentation et l'expression : il les précède les deux, en indivision 233. Guillaume avait déjà fait remarquer qu'en français le mode n'a pas de signifiant dédié. Il n'y a donc pas à s'étonner si la psychomécanique, souligne Toussaint, a du mal ²³⁴ à définir la représentation appelée « mode subjonctif », par exemple, sans spécifier son « moment » (1983b : 109-111, 114-115 et 123).

Finalement, la psychomécanique s'est imposée à Toussaint comme une théorie énonciative, comme la plus radicale des théories génératives ²³⁵: elle détecte du mouvement très tôt, dès le niveau paradigmatique, et pour elle chaque signifié grammatical procède d'une morphogenèse qui se réitère à chaque acte de langage. Si le terme d'énonciation n'est pas familier à la psychomécanique (voir Tollis 2011a: 48), c'est tout simplement qu'« il était superfétatoire, fait remarquer Toussaint, dans une théorie qui fait état d'opérations mentales, de constructions, de temps opératif, de chronogenèse [...] » (1983b: 111 et 122).

Dans cette perspective, il est naturel que la neurosémantique épistémique ne puisse se résoudre à traiter tout ce qui relève du dialogique, du pragmatique, de l'énonciatif comme des composantes plus ou moins annexes. La dichotomie structuraliste – le dualisme du corps et de l'esprit –, Toussaint proteste qu'il ne l'a rencontrée nulle part : elle est incompatible avec la conviction ou le postulat que les paradigmes sont issus d'opérations mentales. Et malgré les apparences, loin de l'avaliser, l'opposition du signifié de puissance au signifié d'effet, la récuserait plutôt : en effet, faute d'une réelle différence sémantico-syntaxique entre représentation et expression, elle confirme au contraire l'identité des « deux plans » (1983b : 112 ; 1997a : 424) ²³⁶.

Pour Toussaint, il n'y a donc d'autre alternative que de tenir les opérations mentales pour immatérielles, ou de les considérer « comme relevant de la biochimie du cerveau » (1983b : 113) ²³⁷. La première option est celle des dualistes, même si elle n'est pas toujours explicitée, même si elle « s'affiche rarement à l'état pur ». La mouvance psychomécanique, pour ce qui la concerne, conserve d'ordinaire la notion de temps opératif, mais souvent sous une espèce *dématérialisée*. Guillaume lui-même, il est vrai, outre qu'il a été le premier à ne pas respecter le principe de ce temps responsable de l'engendrement des formes verbales, a parfois changé d'avis sur sa nature. Comme s'il avait été tiraillé entre ses convictions philosophiques ²³⁸ ou religieuses ²³⁹ et son sens du concret. Il lui est tout de même arrivé d'en privilégier la réalité concrète et de le présenter comme mesurable ²⁴⁰:

pour être [...] extrêmement brève, la formation de l'imagetemps dans l'esprit n'en demande pas moins un temps, très court sans doute, mais non pas infiniment court, et par conséquent réel. (Guillaume 1968: [1929] 8; voir aussi 1964: [1939] 109)

Mais ces hésitations ont laissé la porte ouverte à ses successeurs ²⁴¹. À quelques exceptions près, ils ont souvent flotté, à la fois collectivement et individuellement. En effet, ils en ont privilégié une interprétation tantôt purement épistémologique relevant exclusivement de l'ordre, tantôt réaliste relevant de la mesure (Jacob 1980: 515, § B1 242). Conciliant les deux perspectives idéaliste et matérialiste, certains ont même réussi soit à conjoindre en alternance ces deux orientations, soit à n'en choisir finalement aucune. Mais globalement, lorsqu'ils n'en rejettent pas le principe, ils le rapportent à des opérations immatérielles étrangères au monde de la quantité. Par là, estime Toussaint, ils procèdent à une véritable déconstruction de principe du concept, et renouent « avec l'achronisme de la structure structuraliste » (1983b : 113 et 114). On peut certes n'y voir qu'un « épiphénomène », mais à ses yeux cela aboutit à masquer complètement l'essentiel des acquis de la psychomécanique 243.

Posant les problèmes linguistiques en termes de génération ²⁴⁴, la neurosémantique épistémique se comporte comme une grammaire générative, mais radicalement générative, car elle se préoccupe de savoir comment sont produits les signifiés fondamentaux. Pour son créateur, cependant, c'est ailleurs que se situe son originalité, qui lui semble double. D'une part [→ § 4.1.2 et § 4.2.2], l'analyse sémantique opérative qu'elle propose est *quantitative*. D'autre part, elle a partie liée avec la *neurologie* − « la grammaire générative a à voir avec la mathématique −; en ce sens, elle peut apparaître comme un pendant théorique de la neurolinguistique expérimentale, fixée sur la pathologie du langage, que Jean Dubois a ouverte en France (Toussaint 1970 : 145 ; 1987 : 109).

La position philosophique sur laquelle elle est assise, celle qui fait « penser la réalité linguistique comme une suite d'opérations matérielles », concède Toussaint, pourrait sembler relever d'un matérialisme en apparence « naïf ». Et l'affirmation, par exemple, que

neurolinguistiquement, participe passé et passé de l'indicatif sont générés par un déplacement de matière dans un certain

sens, infinitif et futur par un autre déplacement de sens opposé (1972 : 75)

aurait de quoi faire sourire les plus sceptiques. Pour sa défense, Toussaint soutient que notre faculté de concevoir des contraires ou des inverses ne peut guère s'expliquer que par la présence en nous d'« un générateur-analyseur de langage (que les singes ne possèdent pas) » opérant par inversions de mouvement ²⁴⁵ (*ibid.* : 76). Sa théorie ne saisit plus les structures linguistiques au niveau tardif du discours effectif, mais à celui du discours sur le point et en train de se constituer, juste au moment de l'acte de langage qui précède probablement la prise de conscience (1970 : 135).

Par là, il a la conviction se s'être engagé « sur la bonne voie », celle que suit la recherche biologique ou mathématique, d'autant qu'il trouve à appuyer ses hypothèses sur quelques avis autorisés. Pour ce qui est de la « naturalisation » des sciences humaines ²⁴⁶ en général et de son radicalisme personnel, il y a d'abord ceux de Jakobson et de Claude Lévi-Strauss, qui ne voient pas d'inconvénient à faire se rencontrer linguistique et sciences de la nature, mais également, aussi bien après coup, ceux des hommes de science eux-mêmes. Pour ce qui est de son modèle propre, il peut compter sur l'avis de Michel Serres, qui a déjà prévu la promotion (la réhabilitation) du concret, et, avec elle, la substitution probable (mais malaisée) des modèles mathématiques, de plus en plus fréquents dans les sciences humaines, par des modèles physiques ²⁴⁷. Et pour ce qui est de sa théorie du signe linguistique: à nouveau sur l'« incursion hardie » de Jakobson (1983a: 116-117; 1981a: 273; 1987: 106).

En toute lucidité, Toussaint s'est ainsi totalement et résolument engagé dans le labyrinthe de la *tour de Babil*, persuadé de « s'en sortir en allant jusqu'au cerveau ». Il n'a donc nullement cherché – comme le font, peut-être sans le savoir, beaucoup d'arbitristes – à refouler le désir, réputé incestueux, du contact avec les mots et avec le corps, « le corps du signe » (1983a :120). Car pour lui [\rightarrow § 3.2], relevant du monde des corps ²⁴⁸, en psychomécanique la structure s'inscrit bel et bien dans le temps (1983b : 112).

De fortes aspirations holistiques l'ont toujours habité. Certes, estimait-il, il aura d'abord fallu « passer, à coups d'abstractions, par des images simplistes bien que rehaussées des apparats de la formalisation » (1983a : 22). Mais en débor-

dement des théories linguistiques ou sémiotiques, toutes très parcellaires, il pensait indispensable de travailler à forger une image plus complète, donc plus complexe du langage. Même si le temps des synthèses et des traductions risque d'être douloureux, il était d'avis qu'il fallait tenter d'aller plus loin.

Il demeurait totalement convaincu de la vanité relative des désaccords sur l'interprétation des faits, dans la mesure où, même universel, un phénomène se donne souvent à voir sous de multiples visages. Il a donc constamment fait prévaloir les questions de modélisation et la capacité prédictive d'une théorie ²⁴⁹ sur les analyses de cas. Ainsi, à la faveur de la cyclicité de son modèle théorique, il a régulièrement replacé les problèmes soulevés par le langage et la cognition au sein de la « mécanique » : parmi ceux que nous pose le monde dans son entier, « du cosmos à l'atome », avec sa dynamique orbitale, sa gravitation modulée, ses variations de masse, de distance et de vitesse, les interactions qui s'y jouent et perturbent la perfection géométrique (1972 : 78 ; 1989 : 41 ; 1992 : 93 et 111).

6.4 Une linguistique demeurée fondamentalement endomécanique ?

Valette a cru observer qu'avec le temps, et tout spécialement depuis 1995, Toussaint a plus ou moins abandonné la problématique neuronale de ses débuts. Dès cette année, remarquet-il, le réalisme mentaliste dont il se réclame tient le terme *mentaliste* pour synonyme de *cérébral* (1995 : 517). Selon lui, il y aurait là comme un revirement d'importance, une sorte d'assagissement théorique, un alignement de fait sur le programme de recherche. Du reste, fait-il observer, on lui voit fréquemment employer l'adjectif *(neuro)linguistique* – ou *neurosémantique* ²⁵⁰.

C'est en partie vrai, mais *neuronique* se maintient parallèlement, ainsi que, ultérieurement, *neuronal*, spécialement lorsque les opérations de construction du sens se voient encore assimilées à des « processus neuronaux » ²⁵¹. Par ailleurs, outre que *neurosémantique* figure déjà dans l'intitulé de son article de 1989, Toussaint l'emploie également pour qualifier la théorisation de ses débuts, dans les années soixante ²⁵².

Quoi qu'il en soit au juste, on a vu qu'au même moment, s'expliquant sur la portée du préfixe *neuro*- devant *linguistique* ou *sémantique*, il a souligné qu'il ne signifiait pas « l'importation

vers la linguistique de concepts neurologiques » 253 , qu'il manifestait seulement le refus de tout dualisme spiritualiste et attestait une « position moniste » (2004b : trad. 106, § 1.1 et 113, § $2.2 \rightarrow$ § 4.2.2).

En 2005, en tout cas, pour connaître, par exemple, les capteurs ici et là sélectionnés susceptibles de faire distinguer deux signifiants pour le phonème i, trois pour le n, il en appelait encore à la neurologie; de même, face à une expression telle que servir des compliments à la louche, il évoquait la possibilité de « déjouer les routines des circuits neuroniques » (2005 : 349-350). Enfin, plus tard encore, il affirmait la nature culturoneuronale des langues $[\rightarrow \S 6.1]$; il soutenait que tout objet, y compris sémantique, résulte d'une construction mentale partiellement qualifiée de « neuronale » [→ § 5.2.1]; que l'approche de la métaphore se prête à la suggestion, sous forme d'hypothèse, de ce qui pourrait servir à construire, « au niveau neurologique », des protocoles de recherche expérimentale ; qu'il est loisible de voir dans la capacité « métaphorique », aussi indispensable au discours scientifique qu'à la vie quotidienne, un processus oscillatoire conforme à « ce que nous savons des neurones » (2007a : trad. 413-414 et 416, § 3.1 et n. 12).

De toute façon, jusqu'au bout Toussaint a assis la dimension cognitive de sa linguistique sur une postulation « neurologique ». Certes, a-t-il précisément prévenu, il n'est pas question de réduire les systèmes linguistiques « au neurone, fût-il un oscillateur ». Mais l'avantage d'un modèle physico-mathématique est qu'il laisse entrevoir la possibilité de vérifications expérimentales. Par ailleurs, s'interrogeant sur la nature de cette matrice morphologique – biologique ou pas ? – dont il a fait le socle même de sa théorie linguistique [\rightarrow § 6.2], il a cru possible de se situer finalement entre ces deux réponses. En optant pour l'isomorphisme linguistico-cognitif, il a en tout cas le sentiment d'avoir formulé « une hypothèse intermédiaire » (2007b : 125 et 129).

La vérité de Toussaint pourrait donc se situer quelque part entre cette extériorité hypothétique dont il dotait le langage et l'intériorité même du modèle qu'il proposait pour rendre compte de sa structuration et de son fonctionnement dynamiques. En effet, si par rapport à celle de Guillaume, Toussaint accordait à sa théorie propre une supériorité explicative, il l'imputait à sa « plus grande neuro-compatibilité » (externe ?), et

l'expliquait par « la plus grande applicabilité du modèle cyclique » (interne ?) ²⁵⁴.

Le choix précoce du préfixe neuro-, estime Valette, n'a pas forcément été bénéfique à sa théorie. Certes, dans les années soixante il s'agissait avant tout pour Toussaint de réagir contre l'usage guillaumien de psycho-, suspect de psychologisme à l'extérieur de l'École 255, et de souligner alors la double réalité matérielle et cérébrale du langage. Mais finalement, l'un comme l'autre de ces préfixes renvoient à un « en-dedans », mental donc plutôt immatériel dans la psychomécanique de Guillaume, cérébral donc matériel chez Toussaint. De sorte que, si tous les deux partageaient apparemment la même ambition programmatique de s'attaquer à l'intériorité (ou l'une des intériorités) du langage, le second entendait celle-ci comme « un mentalisme matérialiste » à énoncer « dans un langage susceptible d'être compris des neurologues » (Valette 2006 : 244 et 245). Du reste, lorsqu'il a lui-même opéré le rapprochement des deux postures, Toussaint a tout spécialement mis en avant leur commune orientation vers une « modélisation topologique ». Car la psychomécanique et la neurosémantique épistémique lui semblaient constituer les « deux premières propositions topologico-dynamiques, nécessairement rudimentaires, du morphological turn dont les travaux de René Thom et de Jean Petitot (1992) » fournissaient encore alors l'« illustration capitale » (2004b: trad. 110).

Cela dit, poursuit Valette, chez Toussaint « les mouvements vibratoires, cycliques, périodiques ou sinusoïdaux sont [...] strictement fondés sur une analyse linguistique (sémantique la plupart du temps) ». Ainsi, conclut-il, comme dans le cas de Guillaume, la validité du modèle serait à chercher en lui-même « et dans sa puissance explicative propre, et non dans son hypothétique isomorphisme avec des structures neuronales ou même neurales » (2006 : 245).

6.5 Une linguistique puissante, économique et en prise sur certaines recherches contemporaines

Toussaint y a insisté, sa théorie présente une grande économie de moyens, puisque l'appareil théorique et la terminologie dont elle s'accompagne sont extrêmement réduits. En effet, son modèle se ramène finalement à « un phénomène périodique et

deux fois deux termes fondamentaux (protoobjet - protosujet, sujet [/] objet) » (1989 : 49). Toutefois, parce qu'il détecte les images linguistiques de l'affrontement épistémique de l'objet et du sujet, il croise une pratique du monde intuitivement partagée et s'ouvre à des prolongements dans le domaine pédagogique et didactique ²⁵⁶. La grammaire qui l'adopte, en conséquence, est susceptible de fournir un outil conceptuel adapté aux recherches expérimentales dans le domaine de l'acquisition du langage et des langues.

Pour préciser la position qu'occupe sa théorie au regard de certaines recherches philosophiques contemporaines, Toussaint a pris le risque de qualifier sa neurosémantique de « physicaliste » ²⁵⁷. Par là, il entendait affirmer qu'elle n'ignore pas le sujet, pas plus qu'elle n'y voit un absolu – comme le fait le physicalisme cognitiviste –, et qu'elle donne à la matière du sens la forme de l'interaction :

[...] les langues, portant en elles une *theoria* de la cognition, sont construites sur l'*entier* du mouvement de révolution, cyclicité qui déconstruit le subjectivisme de la phénoménologie transcendantale. (1997a : 431)

Aux yeux de Toussaint, la théorie des catastrophes représente peut-être la théorie de l'énonciation la plus radicale. En 1997, la (double) fronce, cette catastrophe élémentaire, lui est apparue comme plus adéquate que son modèle sinusoïdal. C'est pourquoi, en lieu et place d'un continuum oscillatoire, même discrétisé par des « positions » constitutives du sens, il a proposé la structure du cycle d'hystérésis 258, en comptant que la théorie des catastrophes aiderait à découvrir des caractéristiques linguistiques difficiles à déceler et finirait par proposer des tests très élaborés. Préalablement, en 1983, il avait également insisté sur les points communs entre cette théorie et la sienne. Néanmoins, à peine deux ans plus tôt, tout en reconnaissant ce qu'il devait à Thom, Toussaint avait souligné aussi leurs divergences ²⁵⁹: vu son ignorance en mathématique et en topologie, avait-il dit alors, sa neurosémantique « ne peut être catastrophique que par mégarde » ²⁶⁰.

D'un autre côté, sa fréquentation des études sur la genèse des formes sémantiques l'a persuadé qu'elles annoncent déjà l'avenir de la linguistique d'inspiration guillaumienne. En tout cas, ses propres recherches rejoignent tout à fait celles de Jean Lassègue,

de Franck Lebas, de Cadiot et de Visetti ²⁶¹, en prise directe sur l'antiobjectivisme de la phénoménologie. Certes, ces recherches et la théorie des formes symboliques se présentent comme relevant de la science de la culture. Néanmoins, à son estime elles ne s'écartent pas des impératifs des sciences cognitives, parce que, s'inscrivant – même de manière critique – dans le champ des investigations gestaltistes, elles partagent leur monisme ou du moins leur adhésion à l'idée d'un isomorphisme entre faits culturels et faits naturels. On comprend donc qu'il y voie le meilleur dépassement de la linguistique guillaumienne. Quoi qu'il en soit, dans ces rencontres, Toussaint a vu la preuve que les définitions neurologisantes ne tournent pas forcément le dos aux « sciences de la culture » – Rastier et Bouquet 2002 – (2004b: trad. 125, 126 et 128; 2007c; 2009: 176, § 1).

Il pensait que sa neurosémantique épistémique pourrait se trouver « fécondée » par ses affinités avec ces théories récentes, plus aisées à véritablement inscrire dans une théorie des systèmes dynamiques complexes (2004a). Pour autant, il ne prétendait pas au phénomène inverse. De fait, les aspirations et les espérances épistémologiques qu'elle révèle correspondent bien au programme que son créateur s'était initialement fixé, voici quelque vingt ans :

Sortir de la circularité de la connaissance, verbalisée ou non, est impossible, mais on peut échapper à celle des mots *appliqués* aux mots. Le formalisme topologique ou les implications physico-mathématiques d'un modèle sinusoïdal sont des pistes possibles, et j'espère qu'elles seront un jour empruntées. (1992 : trad. 116)

Quoi qu'il en soit des progrès réalisés dans ce sens, en 2003 il trouvait au moins stimulant que

des recherches convergent et se diversifient qui consolident les méthodes, déplacent les problèmes, creusent des concepts et mettent au jour des pans entiers où les langues se sont construites sur des signes motivés. (2003 : 338, § 2.1)

Conclusion

Les trajectoires scientifiques de Maurice Toussaint et de Gustave Guillaume, le linguiste qui l'a le plus marqué, se rejoignent sur plusieurs points. Comme Guillaume, Toussaint a poursuivi sa recherche – « patiente » (Arrivé 1983 : 8) – sur plus de cinq décennies. Comme lui, il s'est constamment intéressé aux disciplines dites scientifiques, et les a régulièrement sollicitées. Comme lui, mais de manière beaucoup plus condensée, il n'a cessé de remettre sur le métier et de peaufiner ses propositions, rebondissant sur chacun des apports extérieurs qui pouvaient les confirmer ou l'amener à les infléchir 262. Enfin, il ne serait pas exagéré de lui appliquer les termes mêmes que, pour « sa formation, sa condition professionnelle et l'époque à laquelle il construit sa théorie », il a lui-même appliqués à Guillaume – ne serait-ce qu'une fois et tardivement – en le présentant comme « un marginal à contre-courant » (2009 : 185).

Dans l'esprit de Toussaint, la théorie linguistique qu'il nous lègue est le fruit explicite

du double malaise d'une discipline à l'étroit dans ses murs et mal préparée pour marcher ingambe sur les nouveaux chemins qui s'ouvrent aujourd'hui. (1994 : 434)

Elle a été élaborée avec passion, mais aussi avec un très grand scepticisme : « Mes doutes ont toujours eu raison de mes instants d'exaltation » (1987 : 107). Il ne pensait pas vraiment avoir réussi à exposer ses propositions sans erreurs, ni produit un argumentaire sans faille ²⁶³ : « Je sais qu'au mieux je n'ai fait que présenter un ensemble cohérent d'hypothèses ²⁶⁴ et d'indices » (1983a : 116). Il aura avancé avec autant d'opiniâtreté que de prudence, autant de fidélité à Guillaume que de subversion innovante, autant d'inquiétude et de modestie que de conviction et d'espoir ²⁶⁵.

Enfin, la lucidité dont il a fait preuve le portait à la critique, de soi comme des autres ²⁶⁶. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait ponctuellement qualifié sa théorie de « programmatique » (1989 : 49), ni qu'il ait régulièrement pris soin de la (re)définir, notamment par référence à celle de son inspirateur :

La théorie présentée est une linguistique d'amont, comme disait Gustave Guillaume. Tournée vers les conditions de concevabilité, sans se départir de présupposés monistes elle a partie liée avec la démarche transcendantale. Sa cohérence est d'avoir proposé une thèse de l'ana-logie du signe dans une sorte d'anamnèse de la part la plus enfouie des systèmes : celle qui est en deçà de la dichotomie du sujet et de l'objet. (2003 : 349)

« Toute rupture épistémologique constitue l'occasion d'un "remue-ménage", d'une redistribution spécifique des rapports entre matérialisme et idéalisme [...] », écrivait Michel Pêcheux voici quarante ans (1975 : 176-177). En invitant à revenir comme elle le fait sur la répartition dualiste du langage de type postsaussurien, la théorie de Toussaint apporte une contribution originale à une nouvelle révision épistémologique. Sortant largement des sentiers battus, elle n'est pas d'un accès aisé. Elle mériterait néanmoins plus d'attention qu'elle n'en a reçu jusqu'ici.

Tout d'abord les linguistes les plus marqués par les positions de Guillaume pourraient s'aviser que ce dernier avait fini par ouvrir la porte à de possibles prolongements matérialistes de sa théorie. En effet, le 21 mai 1959 267, il avait d'abord regretté d'avoir finalement buté, dans son analyse remontante, sur le rapport à établir entre le physique, le corporel et le reste 268. « Dans la nuit noire comme la poix » où cette incapacité le plongeait, tout en appelant à l'aide des dieux pour l'en instruire, Guillaume entrevoyait cependant, presque à la fin de sa vie, « une petite lumière secourable ». Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette lumière salvatrice espérée – « qui est peu mais qui n'est pas rien » – lui semblait venir d'une certaine isologie physico-mentale. En effet, précisait-il alors,

ces mouvements en pensée que nous savons visibiliser dans le champ du langage ont leurs isologues physiques dans l'organe physique (le cerveau) duquel ils émanent. De là, le problème qui consiste à découvrir ce qu'il en est réellement de cette isologie. (1995 : 221/18-19)

CONCLUSION 97

À ce moment tardif de sa réflexion, il en était ainsi venu à postuler « l'existence des isologues physiques causateurs, à la recherche desquels, persuadés de leur existence, nous sommes ». Tout en reconnaissant que la « commutation du physique en mental » gardait tout son « mystère », il affichait son « credo » en un « mouvement du cortex ». « La science attend des médecins-grammairiens, concluait-il, et nous avons à faire la conquête des neuro-physiologues et des neuro-chirurgiens », pour une « poignée de main » salutaire, bien que leur domaine soit « autre chose que le langage lui-même » ²⁶⁹.

Bien au-delà de cette considération en quelque sorte domestique, la théorie de Toussaint [→ § 6.4] a trouvé en Europe à s'intégrer partiellement dans des recherches de pointe. Par ailleurs, les exigences intellectuelles et épistémologiques de son créateur, sa capacité à percevoir et retenir ce qu'ont de commun les différents champs du savoir qu'il a approchés, son ouverture aux autres disciplines, sa curiosité des constructions théoriques extérieures l'ont engagé sur la voie d'un modèle neurosémantique global d'explication et de compréhension du monde. En deçà et au-delà du domaine strictement verbal, la haute abstraction et la forme physico-mathématique de ce modèle lui donnent une remarquable vocation à la généralisation. Il ne permet pas seulement la déduction, la corroboration, l'infirmation, en bref l'exercice de la raison et de l'esprit critique. Il confère en outre aux moments grammaticaux une valeur éducative dans une voie transdisciplinaire 270. D'autant que, conjugués à sa grande ouverture d'esprit 271, les présupposés philosophiques de son créateur (1972 : 89 ; 1989 : 49) le dotent d'une grande puissance heuristique.

Maurice Toussaint a eu beaucoup de difficulté à faire entendre sa pensée linguistique – dans la double acception du verbe –, et à la faire admettre comme une possibilité théorique tout autant qu'une autre digne d'examen. En débattant avec d'autres linguistes, à de multiples reprises il a eu l'occasion de mesurer le poids des idées reçues dans la construction du savoir : « Ainsi, que l'information trop nouvelle ne passe pas ou qu'elle soit dévitalisée, c'est toujours à un réseau d'habitudes qu'elle se heurte » (1972 : 86).

Il reste encore à espérer qu'il ne s'est pas montré trop optimiste en (s')expliquant de cette manière le silence dont il a

pâti. En tout cas, cela ne l'a jamais dissuadé de penser que

Si un point de départ neurologisant est capable de révéler les isomorphies entre la micromorphogenèse des systèmes sémantiques d'une langue donnée et la forme des diverses avancées culturelles, il n'y a pas de raison de le condamner et de dresser un mur entre une science philologique et une neuroscience cognitive des langues et du langage. (2004b : trad. 130)

Notes et compléments

Chapitre 1 Première approche

1. Un grand merci à Jean-Claude Chevalier pour sa relecture de ce travail et pour ses précieuses remarques.

La plupart des figures qui illustrent l'ouvrage sont dues à l'amabilité de Concepción Hermosilla Álvarez, de l'université d'Estrémadure, responsable de la préparation en cours du receuil des principaux écrits de Toussaint.

- 2. C'est à cette année, en effet, qu'il fait lui-même remonter l'établissement personnel d'« "un nouveau système guillaumien" [psychomécanique], celui de la personne que j'avais transformé la même année en modèle sinusoïdal généralisé » (1983a : 13).
- 3. « J'ai peu publié », disait-il à Ilya Prigogine (1987 : 107). Il semble cependant que, dans ses archives personnelles, plusieurs inédits aient été retrouvés.
- 4. Selon Toussaint lui-même (1983a : 12-13, puis 20), son contenu correspond à la partie terminale d'un travail qu'il situe entre les années 1957 et 1972.
- 5. Sauf lorsque le cotexte suffit à indiquer clairement le contraire, les références sans précision d'auteur renvoient aux écrits de Toussaint.
- 6. « Je forme le souhait que votre beau livre rencontre les lecteurs qu'il mérite. Est-il même insensé d'espérer qu'il en trouvera quelquesuns au-delà de ce qu'on appelle le "milieu linguistique" ? » (1983 : 8).
- 7. En 1978, Pottier pouvait déjà écrire : « sa situation actuelle n'est pas favorable à une diffusion suffisante de sa pensée » (1980 : 61).
- 8. Valette a bien souligné qu'il avait « continuellement confronté aux sciences de la nature son *modèle sinusoïdal* [...] dans une perspective

interdisciplinaire qui préfigurait l'avènement des sciences cognitives » (2006 : 242).

- 9. L'« interdisciplinarité [...] relève souvent du vœu pieux ou se borne à quelques gestes symboliques » (1994 : 434).
- 10. C'est pourquoi on peut trouver exagéré de réduire sa publication de 1983 (1983a), comme l'a fait Wilmet, à « un petit livre incisif, impertinent et drôle », même si ce jugement quelque peu expéditif est immédiatement corrigé : « on en sort ébranlé, plus enclin à qualifier désormais l'arbitraire et l'analogie également invérifiables, également infalsifiables de dogmes que d'axiomes » (1988 : 836).
- 11. Toussaint l'a reconnu lui-même (1992 : 108).
- 12. *Ibid.*; voir aussi p. 213.
- 13. « Par quelque bout qu'on prenne la pensée arbitriste, on la voit tourner en rond autour d'un fantasme » (1979 : 330).
- 14. On peut voir par exemple les réflexions qu'il leur a consacrées dans 1967 : 94 et 1978 : 8.
- 15. Justement, c'était là le premier objectif de ce retour : « Souligner [...] que la psychomécanique, suffisamment précise, donne prise aux objections touchant la modélisation, et qu'à l'heure de la rencontre avec les faits, elle est falsifiable » (1983b : 121).
- 16. D'après le projet dont nous avons eu connaissance, des trente-cinq références de Toussaint recensées dans le présent ouvrage seules manqueraient les suivantes : deux inédits (1964 et 1977), 2004a et 2007c, qui se trouvent en ligne, l'ouvrage déjà publié (1983a), ainsi que 1970, 1990, 2009 et 2010.
- 17. En 2006, Valette pouvait encore annoncer: « Aujourd'hui, on attend un ouvrage de synthèse en préparation » (*ibid.* : 241).
- 18. Arrivé l'a évoquée en ces termes : « Oui, vous écrivez, au sens plein du terme. Et je vais moi-même m'attirer quelques haines en disant que je ne serais guère capable d'énumérer plus de quelques noms de linguistes qui écrivent (je ne les citerai pas). Une écriture dense, pleine, d'une sobre élégance. J'oserai le défi : une écriture très virile. J'oserai aussi la métaphore : rien du petit filet d'eau limpide que laisse parcimonieusement couler une invisible source, mais un vaste fleuve impétueux, qui charrie généreusement analyse et invective. Une écriture, enfin, qui ne refuse ni le désir ni le plaisir » (1983 : 7).

Chapitre 2 L'engagement de Toussaint contre l'arbitraire du signe

- 19. « Il est beaucoup plus scientifique de se dire que chaque signifiant doit avoir une raison d'être que d'affirmer, après Saussure, qu'il n'en a pas. Car le comble de la thèse "raisonnable" est de conduire à cette affirmation qui ne trouble pas ses auteurs : il n'y a pas de raison pour que tel signifiant soit lié à tel signifié » (1979 : 330) ; « [La théorie] de l'arbitrarité du signe [...] est un dogme, cette arbitrarité n'ayant jamais été "sérieusement" démontrée » (1983a : 21) ; « Dire le signe arbitraire, c'est placer l'homme hors du monde » (1987 : 107).
- 20. « [...] la linguistique saussurienne est avant tout une théorie de l'arbitraire du signe [...] » (1983a : 81).
- 21. Wilmet semble de ceux à qui cet engagement a pu (et pourra) paraître démesuré, lui aux yeux de qui le problème de l'arbitraire ou de l'analogie du signe « dépasse le linguiste ordinaire », et qui se contenterait d'un accord minimal, par exemple articulé en quatre propositions explicitement centrées sur les paramètres de la contingence, de la congruence, de la conventionnalité et de la contrainte même si leur universalité n'est pas garantie (1988 : 836-837).
- 22. « Pig comme cochon comporte une gutturale; porc, non cité, une bilabiale comme pig et un c (qu'on voit et qu'on écrit) comme cochon (et qu'on entend dans porc-épic); cochon une chuintante comme dans Schwein; Schwein, cochon, maiale, une nasale, qui, dans maiale, est une bilabiale comme dans porc, pig » (Toussaint 1983a: 34).
- 23. « Mais non-arbitrarité fondamentale ne signifie pas non-arbitrarité totale. Le phénomène aura des lieux et des moments d'intensité maximale, des zones de moindre intensité, des zones d'interférence complexes aussi, où non moins présent il sera plus difficilement observable » (1975 : 746).
- 24. « Dans ces conditions que peuvent bien infirmer pot et peau, soc et socque et /sok/ (cok, russe = 'jus de fruit') ? [...] Pot et peau ne sont, là encore, pas aussi différents qu'il le faudrait pour bien défendre la thèse de l'arbitrarité. Le potier pétrit, palpe sa pâte argileuse ; la travaille de la paume, de la pulpe des doigts ; le /o/ qui se trouve actuellement, en français, dans peau venant renforcer cette promiscuité qui demeure encore, l'œuvre achevée, sous la forme d'un contenant, que la bouche imite, enveloppe aux formes pleines. Peu de ressemblance dira-t-on entre le soc d'une charrue, une chaussure et un jus de fruit ? Le soc pénètre dans la terre, on enfile le socque, le suc (cok [en russe]) sort, sourd du fruit. Dans les trois cas, trois mouvements, trois passages

- dont la direction dominante est verticale (sub / super). S est une continue (ouverture), une sifflante, c'est-à-dire une "dépression en gouttière du sillon médian de la langue", un "passage dans" [selon la description phonologique de Martinet]. Si dans les deux premiers cas (soc et socque) le /k/ peut être le signe de résistance, d'une fermeture, dans cok, il peut être en plus, la gorge du dégustateur » (1983a : 36).
- 25. De façon générale, Toussaint demeure convaincu « qu'un concept abstrait, qu'une abstraction d'abord opérante peut en venir à freiner l'activité scientifique » (1978 : 8).
- 26. « Chez un structuraliste, l'espace du concept de structure est fixé par un des membres de la dichotomie corps / esprit : la "langue" ou la "structure" ne peut avoir aucune des qualités du corps. La linguistique n'est pas une science des corps, mais une science humaine! » (1983b : 112).
- 27. En effet, en dépit des flottements observables dans la rédaction du cours, Wilmet (1988: 834) pouvait écrire que « la conviction de Saussure ne fait aucun doute. Les éditeurs de 1916 l'avaient plutôt édulcorée, et René Amacker entend substituer aujourd'hui un "arbitraire radical" à l'arbitraire tout court »: « L'originalité de Saussure est d'avoir vu que les deux faces du signe sont "psychiques", "internes", que ce sont des entités non substantielles, bref que ce sont des classes ou des principes de classement de réalisations substantielles, et qu'elles sont arbitraires, c'est-à-dire historiques et sociales, sur leurs deux faces et radicalement » [Linguistique saussurienne, Genève, Droz, « Langues et cultures », 1975, p. 75] ».
- 28. « Ce qui m'intéresse n'est pas le texte saussurien, mais ce qu'on en a fait, ce qu'on en dit ; parfois m'intéresse le silence de tel commentateur » (1983a : 24).
- 29. Bien évidemment, pour Toussaint, refuser la traditionnelle et double *dématérialisation* postsaussurienne, cette « épuration substantialiste du signe linguistique », n'est en aucune manière refuser une opération de « construction d'un modèle abstrait de la réalité phonoarticulatoire » (1980 : 256). Ce rejet appliqué de la matière dans la linguistique s'explique, selon lui, par le « dualisme spiritualiste qui fonde le concept même de sciences humaines (la dénomination "sciences sociales" ne change rien à l'affaire) ». Parce qu'il « n'a de sens que métaphysique », Toussaint le récuse en s'appuyant, sans difficulté d'ailleurs, sur le cas des sciences de la matière (1979 : 324-325).
- 30. « Le langage comme l'activité scientifique qu'il permet est une construction de vases communicants, selon laquelle il y a de l'objet dans le sujet et du sujet dans l'objet; soit dans la convergence de deux matérialités : le monde et un moi inconscient et conscient; cela

provoque un monde de signes, matériels par leurs signifiants et par leurs signifiés. Le monde des choses est ce monde des signes » (1979 : 326).

- 31. « Le cordon ombilical est tranché qui donne naissance et autonomie à l'enfant du siècle : la Linguistique » (1978 : 4).
- 32. « De façon paradoxale, a souligné Arrivé, vous ne le maltraitez pas [Saussure]. Parce que vous le lisez bien. Vous avez très judicieusement repéré que l'anagramme, loin de conforter l'arbitraire, le met en cause. Dans le texte anagrammatique, le discours de surface et le nom caché sont consubstantiels, constitués qu'ils sont des mêmes sons (ou des mêmes lettres). C'est dire que leur relation est fondamentalement différente de celle qui s'institue entre signifiant et signifié – dont il est dit répétitivement qu'ils n'ont rien de matériel. Oui, vous avez lu de façon très pertinente les recherches sur les Anagrammes, et leur relation - je ne me hasarderai pas à la qualifier - avec le Cours » (1983 : 8); « [Dans les années 1960,] un point de doctrine continuait de faire l'originalité de la pensée guillaumienne : alors que plus personne parmi les structuralistes – c'est-à-dire l'écrasante majorité des linguistes – ne songeait à remettre en cause le principe de l'arbitrarité du signe, G. Guillaume faisait voir une relation d'analogie entre le signifiant et le signifié » (1983a : 12) ; « Saussure [...] n'était pas tout à fait saussuriste [...] » (1978 : 4).
- 33. « Nous avons soutenu par ailleurs que le signe était le siège d'une non-arbitrarité massive : signifié sur signifiant égale constante. Il est arbitraire de penser que signifié et signifiant sont inséparables mais sans liens. Signifié et signifiant sont directement proportionnels. Aussi les signifiants tendent-ils à reproduire les ressemblances et les différences qui sont établies par la définition (neurolinguistique) des signifiés » (1983a : 70).
- 34. Sous le titre de « Discussion », dans 1983a on trouve chez Toussaint une critique des propositions arbitristes de Tzvetan Todorov, et en particulier de son usage restrictif du concept de *proportion*. On en retiendra uniquement ici cet argument de portée générale : « [...] il y a dans l'argument de Todorov deux points faibles. Premièrement, fonder l'inexistence d'un fait sur le fait qu'on ne parvient pas à le penser est un fondement sans valeur. Mais qui se rattache à l'argument type de l'arbitriste : je ne vois pas donc il n'y a rien » (1983a : 69-70).
- 35. 1975:746; 1983a:67,77 et $79 \rightarrow \S 2.3.2$].
- 36. Sur sa conception de la poésie « plaisir musculaire [...] mais avant tout [...] cérébral », et du pouvoir du poète qui, loin de défier « les lois du langage comme ne cessent de le répéter à quelques variantes près les structuralistes », « recharge le réseau analogique des signes de la langue qu'il utilise », et ainsi « vivifie nos rapports au monde », voir 1983a : 77-78.

- 37. Dans cette démarche, Toussaint a reçu l'adhésion de Pottier pour qui, quoique impossible à établir par des preuves, l'hypothèse de la « langue originelle » et d'une « dialectalisation généralisée » susceptible de rendre compte de la diversité des idiomes actuels, « n'a rien de choquant ». « Ce qui serait invraisemblable, ajoute-t-il, ce serait que le signe fût arbitraire. Ce serait donner le Hasard comme explication de tout ce dont on ne saurait rendre compte. Maurice Toussaint a raison de rechercher les traces de la non-arbitrarité du signe, en allant au-delà des travaux de Pierre Guiraud. L'hypothèse la plus cohérente serait que, à l'origine, les signes avaient leur propre motivation (même si en 1978 nous sommes bien mal armés pour en rendre compte), et que peu à peu, comme c'est le cas pour des milliers de témoignages historiques qui remplissent les manuels, cette motivation s'est perdue » (1980 : 58).
- 38. 1980: 258; 1981a: 265 et sv.; 1983a: 48 et sv., 79, 81 et 84.
- 39. « [...] un phonème ou une articulation n'est pas un monolithe. Un carré rouge et un rond rouge se ressemblent. Un carré rouge et un carré noir aussi » (1983a: 41); « Les traits qui constituent les phonèmes sont des signes. Un mot est constitué de signes. Les uns modifiant les autres. J'entends par signe un signifié et un signifiant analogiques » (*ibid.*: 76); « En tant que petit il pourra signifier le petit et, par association, le faible par exemple [: *little*]. En tant que fort (tension élongatoire maximale) il pourra signifier le fort et, par association, entre autres choses, le grand : *big.* Cette grandeur par procuration se manifestera moins souvent que la petitesse strictement dimensionnelle du *i*; celle-ci peut être appelée "dimension dominante", celle-là "dimension dominée" » (1981a: 266).
- 40. « C'est parce que le phonème est constitué de plusieurs traits phono-articulatoires significatifs (entre dix et vingt, semble-t-il), excluant le n'importe quoi mais non la contradiction, qu'il passe pour un signifiant ne signifiant rien des présupposés dualistes aidant, cela va sans dire. Or, c'est la polysémie du phonème qui fonde la possibilité d'un signe analogique ouvert aux changements de sens » (1981a : 271).
- 41. En tant qu'il est une *fricative*, lors de sa réalisation, « les dents *font* obstacle au *flux* d'air qui doit se *frayer* (avec *force*, entre parenthèses, car se *frayer* implique toujours un certain *effort*), se frayer un chemin dans une passe de très *faibles* dimensions, presque *fermée* ». C'est en ces termes que Toussaint évoque les significations du /f/, qui se retrouve en français dans des termes comme *foi*, *ferme*, *force*, *conformité*, *fidèle*, *confiance*, etc. : « le flux d'air expiré la fricative est une continue traduira l'idée de mouvement et donnera des signifiants aux signifiés suivants : *fleuve*, *vol*, *vite*, *fusée*, *flèche*, *fuite*, etc. C'est vraisemblablement de ce côté, avec l'idée de force toujours plus ou moins présente,

qu'il faut rechercher la raison d'être des signifiants des verbes fondamentaux comme : il fut, faire, avoir, pouvoir, devoir, vouloir, falloir, voir, vivre, il vient, il va, etc. Dans fort, ferme, foi, vigueur, vaincre, vérité etc., c'est la force du mouvement prospectif qui est mise en relief. Mais par exemple dans vérité, adéquation, exactitude, c'est peut-être l'idée d'un rapport étroit qui domine – les dictionnaires parlent de conformité, de fidélité. En ce sens et en cette conformation vérité doit être rapproché de fin, fil... qui sont la très faible ouverture de cette continue. À l'article fin on lit : "qui a un très faible volume, une très faible épaisseur". Quant à frotter, froid, frein, fraction, etc., ils sont, entre autres choses, la friction, le frisson que produit le f et que le r renforce » (1983a : 73).

- 42. « Quand les fréquences du formant 2 (F2) croissent, le point d'articulation passe de [u] à [i] par élongation de la langue. Suivant le sens de l'acte de phonation, ce geste fait de [u] une antérieure de [i], ultime voyelle du chenal » (2003 : 340) ; « Si on porte en abscisse le formant aigu et en ordonnée le formant grave, on retrouve, à peu de chose près, mais en miroir, le trapèze articulatoire classique. Pour l'obtenir "dans le bon sens" on orientera les coordonnées comme dans le schéma ci-après [...]. Où l'on voit que tout se passe comme si le formant aigu donnait le lieu d'articulation, le formant grave l'aperture » (1983a : 48).
- 43. Sur la nécessité de ne pas « confondre l'articulation avec l'une de ses composantes », voir aussi 1983a : 114.
- 44. Sur l'élargissement du problème aux consonnes, et sur leur opposition aux voyelles dans la manifestation du singulier / pluriel notamment, et sur le cas particulier des palatales, voir 1983a : 51-54.
- 45. Toussaint donne comme exemple la capacité du o à fournir la marque de l'article défini masculin en portugais, ET celle de l'article indéfini féminin en roumain. Loin de corroborer la thèse arbitriste, ce pouvoir lui vient de ce que, alternativement engagé dans les réseaux um / uma // o / a pour le premier, et un / o // -l/-a pour le second, il « est ainsi fait (la bouche est ainsi faite) qu'il est, suivant l'axe vertical, l'ultérieur d'un u en même temps qu'il est l'antérieur d'un a ». De la sorte, sans reniement aucun, en portugais il sert à déclarer l'ultériorité de l'article défini au regard de l'indéfini, et en roumain celle du féminin au regard du masculin. De leur comparaison on tire encore que, des deux côtés, le même u marque conjointement une antériorité dans le système de l'article et dans celui du genre, et également, que le a y affiche une double ultériorité pareillement acquise (1983a : 50). « On peut prévoir que l'opposition antérieure / ultérieure pourra jouer, à l'intérieur de chaque série. Ainsi o, qui est plus ouvert que u, est son ultérieur ; a, moins avancé que \dot{e} ou \dot{e} , est leur antérieur » (1983a : 49).

- 46. « Le contexte articulatoire tend à éliminer les ambiguïtés d'un phonème donné, aiguille, met sur la bonne voix [sic] » (1983a: 74). On trouvera dans cette même page une réflexion sur les couples faible / fort, lourd / léger, long / large, gras / maigre, grave / aigu, etc. On retiendra au moins ici cette remarque générale : « Les contraires tendent à traduire à l'aide d'un élément unique l'identité sur laquelle ils se fondent »; « [...] toujours, il y a dans un signifiant une métonymiesynecdoque inhérente à la métaphore qu'est l'articulation mimétique. Le signifiant n'imite pas la chose signifiée, mais certains de ses traits [...] [:] celui-ci est toujours, que cela saute aux yeux ou qu'il faille s'aider de l'étymologie, un ou quelques-uns des constituants du signifié » (1979 : 331-332). Par exemple, si, à destination de sa mère, on observe le recours spontané (universel?) du jeune enfant à la structure /m/Voyelle/m/Voyelle, c'est aussi bien que, de la mère on passe au sein, et que, pour l'« imiter », on va le construire « à partir des expériences-perceptions qu'on peut en avoir à un moment donné » (1979:332).
- 47. 1983a: 92; voir p. 96 l'examen du cas de Tulio De Mauro.
- 48. « Du linguiste, il [Gérard Genette] arbore le structuralisme, ce "modèle construit" qui, privant le phonème de sa face sonore et articulatoire, en fait une pure abstraction, une "idéalité" sans ressemblance avec le signifié qu'il recouvre » (1979 : 323).
- 49. « On aura beau faire fonctionner la pompe à abstraction, on ne parviendra jamais à faire le vide », et la sublimation la plus poussée ne délivre rien qui ne soit de même nature que ce qui en est l'objet, pas plus qu'une transcendance ne s'obtient par induction (Toussaint 1978 : 6). En conséquence, on peut penser qu'il se défierait du concept d'intraction de Jacob. Mis en avant au moment de montrer comment l'homme consolide « la distance prise » par rapport à l'univers avant « d'en tirer un parti tant intellectuel que pratique » (1967 : 246) en sorte que « moins l'homme appartient à lui-même, plus l'univers lui appartient » (*ibid.* : 247) –, il avait été défini en ces termes : « Contrepartie (noétique) dans le sujet, du procès (noématique) d'abstraction vis-à-vis du monde sensible » (*ibid.* : 373). Bien que tenue pour « révolutionnaire », chez Jacob, il est vrai, cette abstraction présente des degrés variables.
- 50. « La statistique, parente pauvre du structuralisme, n'a pas encore donné le meilleur d'elle-même, à savoir, contribuer, dans un cadre probabiliste, à l'établissement mathématique des systèmes dynamiques des processus neurosémantiques » (1989 : 44). Bref, dans la perspective adoptée, « Une définition rigoureuse de tous les traits physiologiques de la prononciation est un matériau dont ne peut se passer le linguiste. Il se pourrait toutefois que seule une sémiologie inscrite dans

le cadre du principe de l'analogie du signe puisse donner, dans telle langue ou dans tel système, une définition pertinente des éléments articulatoires qui servent à la transmission du sens. Privé de sa fonction significative le phonème articulé risque d'être défini arbitrairement » (1983a: 54).

- 51. Aux yeux de Toussaint, il y aurait un « immatérialisme d'avant », qui, fidèle à la séparation du monde de l'esprit et du monde de la matière, du signifié ferait de l'immatériel, mais l'analyserait en termes matérialistes : le guillaumien ; et un « immatérialisme d'après », qui du signifiant ferait aussi de l'immatériel : celui des postsaussuriens (1983a : 94).
- 52. « Chez le fondateur de la psychomécanique du langage, les opérations, dans le cadre explicite d'un mentalisme immatérialiste, sont introduites comme objets et outils scientifiques dans un champ métaphysique intrusion capitale » (1981b : 40).
- 53. 1983a: 93 et 110, d'après Guillaume 1964: [1953] 242, 243, [1955] 256 et [1958] 33.
- 54. De même, pour Valin l'image qu'elle renvoie est déclarée très variablement fiable ; Guillaume 1964 : [1953] 242, n. 3 et 263, n. 43 ; voir Tollis 2005.
- 55. « Les deux espèces de convenance : a) matérielle, b) formelle. La convenance matérielle serait que le signifiant par lui-même par sa matérialité emportât un signifié. Pas besoin de convention linguistique. Ce n'est pas dans cette direction que s'est opérée la construction des langues » (Guillaume 1973 : [22-II-52] 127).
- 56. C'est en cela que cette linguistique mérite d'être qualifiée de « linguistique morphogénétique », ou de « linguistique de position » (2002 : 439).
- 57. En 1967, d'une opération mentale il disait qu'elle « est décomposable en une suite de moments plus ou moins *distants* les uns des autres, auxquels correspondent des unités minimales de sens autant de quantifications de la généralité-particularité qui doivent leur valeur à la nature du mouvement opératif et à l'espace de temps qui les sépare du début de l'opération » (1967 : 98, § 4.3).
- 58. 1983a : 26 et 107 ; 1983b : 111, n. 1 et 125 ; 1997a : 425.
- 59. Pour un résumé rapide, voir 1983a : 110.
- 60. 1970: 40; 1975: 746; 1983a: 40-44.
- 61. Chez Toussaint, la conviction n'exclut ni le scepticisme ni la lucidité (voir par exemple 1983a : 645 et 116). « Nous serions également excessif dans cet échange d'épithètes pour le moins condescendantes si nous taxions d'obscurantisme les tenants de l'arbitrarité du

- signe. Disons plus modérément qu'il se pourrait (il arrive, j'espère, au plus convaincu des arbitristes d'avoir des doutes) que le principe qu'il défend laissât dans l'obscurité toute une région du langage que le principe de l'analogie du signe nous invite à explorer » (1983a : 65).
- 62. « On appellera *saisie* le moment et la position correspondante où, dans l'opération génératrice, l'élément dont on veut faire usage est saisi, généré » (1970 : 136 ; voir aussi 1987 : 110). Ailleurs (par exemple, 1972 : 77), il la qualifiera conjointement de sémantique et de physique [→ § 4.1.2].
- 63. « L'analogie, c'est aussi ce que Genette a tout intérêt à oublier un des principes essentiels de la connaissance : toute construction passe par elle jusqu'à la compréhension des différences. [...] Cela pour qu'on n'aille pas penser que l'analogie est un procédé archaïque dont on ne trouve des manifestations que chez les "fous" ou les "primitifs" » (1979 : 330 et 331).
- 64. « Je suis "analogiste" et je connais la force de mon désir » (1987 : 113).
- 65. « Définir les signifiés et les signifiants en termes de moments d'opérations, nous conduit à dégager tout un réseau d'analogies structurant le signe linguistique, lequel prend place dans une étude des systèmes centraux qui participent à l'activité de langage. Dans le cadre d'un dépassement du structuralisme [...], c'est-à-dire dans une neurolinguistique où l'analyse structurale s'effectue sur des éléments "positifs" définis par leurs coordonnées spatio-temporelles, le signifiant ne saurait être sans relation avec le signifié » (1983a : 115).
- 66. Genette et avec lui une partie au moins des autres structuralistes arbitristes soutient, en un « geste protecteur et salutaire de l'esprit », que « l'arbitraire du signe est le parti pris fondateur de la linguistique, et donc inévitablement quelque chose comme l'idéologie professionnelle du linguiste ». Mais c'est là tenir « un langage totalitaire », rétorque Toussaint, vouloir faire « passer une partie (provisoire) pour un tout (définitif) », circonscrire un domaine entre d'infranchissables « murailles positivistes ». C'est clore d'emblée un champ et le débat, et faire silence sur l'existence avérée d'une autre linguistique (1978 : 5).
- 67. En fait, il « masque les éléments du signifié qui analysent la chose et en donnent une définition, et a fortiori ceux qui sont traduits analogiquement par le signifiant et dont nous n'avons généralement pas conscience ce qui nous pousse à croire que le signe est arbitraire » (1979 : 325). Pulsionnellement, Toussaint pense que le rejet du signifiant mimétique pourrait s'expliquer par le fait que, « avant qu'on en puisse donner une raison et le dominer, il se présente d'abord sous le jour d'un élément qui, de l'intérieur, domine le dominateur »

- (d'où : « le signifiant est pulsion, le principe d'arbitrarité, ré-pulsion ») (1979 : 330 et 339-340).
- 68. « J'espère avoir fait entrevoir [...] que l'arbitrarité du signe résulte d'une affirmation métaphysique : ni les faits, ni l'argumentation ne la fondent. Si les arbitristes persistent à croire qu'ils parlent le langage de la raison, il leur faut trouver d'autres raisons de croire » (1981a : 270) ; « Exemplaires dans le cadre d'un substantialisme du signifié et du signifiant, les objections avancées par les arbitristes ont bien triste figure dans le champ rationaliste au milieu duquel elles voudraient avoir place » (1981a : 271).
- 69. Toussaint, cependant, lui trouve des circonstances tout à fait atténuantes : « Il était de bonne méthode de s'occuper d'abord de la structure du signifiant (la phonologie), puis de délaisser le signifiant pour se tourner vers le signifié (la sémantique structurale) ; l'intérêt simultané pour l'une et l'autre ne pouvant venir péniblement que beaucoup plus tard » (1983a : 118).
- 70. Immatérialisme dont Toussaint explique le maintien et le respect par la crainte que « tout mouvement de redescente, c'est-à-dire de rematérialisation, ôte aux sciences humaines et à l'esprit leur nature spécifique » (1983a : 91).
- 71. « [...] je rappelle que je situe la recherche des engrammations linguistiques dans le (bio-chimico-) physique, ne connaissant rien en deçà de ce monde [...] » (1983a : 109).
- 72. « Toute activité scientifique expulse la métaphysique sous certaines de ses formes et la maintient, voire la réintroduit, sous d'autres formes » (1981b : 40).

Chapitre 3 Une exploitation sélective de la psychomécanique du langage

- 73. « [...] le fait que d'autres, venant d'ailleurs, apportent par et dans leur théorie des éléments semblables ou identiques à ceux qui constituent la psychosystématique et ses prolongements, est un témoignage de la validité des vues guillaumiennes, un témoignage à tout le moins de leur inscription dans le courant de pensée au sein duquel se construisent actuellement les sciences humaines » (1983a : 23).
- 74. Toussaint 1970: 145 et 1981a: 272.
- 75. Sa vie durant, il n'a eu de cesse de montrer « combien était fausse l'opinion alors très courante [dans les années 1960] selon laquelle le guillaumisme était un langage ésotérique à l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13).
- 76. 1970: 145; 1972: 82; 1983a: 17.
- 77. C'est sans doute à elle que les psychomécaniciens doivent de se subdiviser en « néo-, post- et anti-guillaumiens » (1994 : 436).
- 78. Voir Tollis 2013a.
- 79. 1967: 93, § 1.2 et 95, § 3.1; 1983a: 15, 17,18 et 23; 1970: 145; 1972: 82; 2010: 39b; 1973: 221. « Cela n'est pas vrai uniquement parce que la psychosystématique est une sémantique structurale, mais aussi parce qu'elle est une grammaire générative et qu'elle porte en elle des analyses propres à alimenter les études quantitatives et la recherche psycholinguistique, quatre branches de la linguistique contemporaine qui révèlent l'essentiel de la psychomécanique du langage et disent combien elle est actuelle. Mais la psychosystématique étend sa portée au-delà de ces quatre domaines » (Toussaint 1967: 99, § 7.1).
- 80. 1972 : 76 et sv. ; 1973 : 227-229 ; 1995c : 151-152 ; 1997a : 430 ; 1997b : 189 et sv. ; 2007b : 125.
- 81. 1983b : 113 ; 1994 : 433 ; 2009 : 179.
- 82. C'est ce qui nous avait incité à le faire figurer dans notre travail de 1991.
- 83. Avec le recul, il a justifié cette façon de faire par la conviction « qu'un langage neutre et calme et digne [ne garantit pas] le caractère scientifique d'un écrit (ce serait plutôt un indice de positivisme) » : « J'opposerais plutôt la polémique, vivifiante, au dogmatisme, écrasant, et qui peut être serein quand il est au pouvoir » (1983a : 19).

- 84. 1967 : 95, § 2.2 ; 1983a : 18-19 ; voir Tollis 1991. « [...] il faut s'empresser de dire qu'en affinant le modèle [du tenseur binaire radical] qu'il [Guillaume] a laissé, mais en maintenant pour base sémantique l'opposition généralité / particularité, entrant bien entendu dans un jeu d'intégrations et d'interférences, on peut renforcer l'unicité de la formulation et accroître son domaine d'application » (1967 : 97).
- 85. « Peut-être l'héritière de Humboldt la plus évidente en Europe a-t-elle été la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume » (2007a : trad. 412, § 1).
- 86. 1983a: 14; 1992: 111; 2004b: 109-111; 2007a: 412, § 1.
- 87. Sur le parallélisme des constructivismes piagétien (« dialectique » ; Toussaint 1989 : 49) et guillaumien, après Jacob 1970 et Geneste 1987, voir Toussaint 2004b : 106.
- 88. Voir Mantchev 1976 : 115-116, n. 14 et Tollis 1991 : chap. III, 95-124.
- 89. Voir Gardès-Madray et Lafont 1976 : 72, Gardès-Madray 1986 : 3-4 et Tollis 1991 : chap. IV, 125-124.
- 90. 2004b : 110 ; voir aussi Toussaint 1967 : 98, notamment, et Tollis 1991 : § II.2d, 87-94.
- 91. 1967 : 97, § 4.2 et 98, § 5.1, notamment ; voir encore 1972 : 71-72 et 1983b : 116 et sv.
- 92. Dans une acception psychologique, le *Petit Robert* 2008 définit ainsi un engramme : « Trace organique laissée dans le cerveau par un événement du passé individuel, et qui est support matériel du souvenir ».
- 93. Par exemple : 1972 : 72, 1983b : 112 et 123 ; 2004b : 128, 2005 : 341 ; 2010 : 38a.
- 94. « Prendre le concept ici, le rejeter là, est ce qui constitue le dualisme spiritualiste. La science est la récusation de ce rejet métaphysique » (1979 : 325) ; « Cette dichotomie de l'esprit et du corps qui puise sa force dans son ancienneté et dans son "évidence", perdure tout au long de l'œuvre » (2010 : 38a) ; « Quand comprendra-t-on que l'évidence n'est pas ce qui explique, mais ce qui, entre autres choses doit être expliqué! » (1980 : 260) ; « Jamais il [Guillaume] ne se départira de la dichotomie physisme du signe vs mentalisme de la langue, réel physifié vs réel non physifié [...] » (2010 : 41b).
- 95. « Considérant les signes linguistiques (signifiants et signifiés) comme des choses et toute chose comme un ensemble d'opérations ou phénomènes pouvant être décrits comme des tendances grâce aux lois, présentes et à venir de la physique, [...] [je] chercherai [...] à récu-

- ser [...] cette dichotomie métaphysique qui, après avoir permis l'essor de la linguistique (sous le nom de structuralisme), l'entrave, s'opposant à son entrée dans les sciences de la nature, plus exactement dans les neurosciences » (1981b : 40).
- 96. « Enfermé dans sa bulle égologique, il [Guillaume] ignore ce qu'il doit aux destructions et constructions d'aval. Dans un modèle cyclique, cette source du temps où le sujet n'est pas, est un départ mais aussi une arrivée et par conséquent un lieu d'inversion. La loi de non-récurrence est un effet du pouvoir subjectiviste du pseudo-pôle d'indicatif » (1997b : 196).
- 97. « Le premier qui osa "s'aventurer" sur la voie qui mène à la découverte progressive des réalités linguistiques d'ordre corticocérébral fut un idéaliste convaincu, tant il est vrai que les matérialistes ont souvent cette position inconséquente qui les fait se détourner, par crainte, de tout ce qui est phénomène mental au lieu d'y voir un objet matériel » (1972 : 74).
- 98. « La métaphysique des structuralistes est souterraine, insidieuse », alors que celle de Guillaume « s'affiche par endroits, souvent affleure » (1983a : 19).
- 99. Dans sa recension de la thèse secondaire de Jacob (1970), Toussaint a reproché à ce dernier, par ailleurs très scrupuleux et pourtant explicitement opposé à toute conception immatérielle du langage, de n'avoir pas rendu « compte de ce dualisme manifestement guillaumien », que la psychomécanique aurait selon lui tout à gagner à abandonner au prix de « quelques exérèses » salutaires (1973 : 224; voir aussi 1983a : 117).
- 100. Toussaint en a recensé un certain nombre dans 1972 : 72 et sv.
- 101. 1983a : 23 ; 1983b : 117 ; 2010 : 37-38.
- 102. 1972: 74. Cette analyse n'a pas l'accord de tout le monde, et pas seulement en raison de son caractère hétérodoxe. En effet, Le Flem, par exemple, que personne ne soupçonnera a priori de suivisme dévot au regard de la l'école guillaumienne, estime qu'il n'y a aucune contradiction à admettre l'existence conjointe d'un temps opératif immatériel « nécessairement logique abstrait, fictif, imaginaire dans le puissanciel de langue où la durée est absente », et d'un temps opératif matériel, « infinitésimalement court, mais réel, et donc théoriquement mesurable, dans les opérations d'effection ». Il ne s'agit en rien d'une hésitation de Guillaume ou de ses successeurs, ni d'une « divergence d'interprétation quant à la nature du temps opératif ». Il faut simplement y voir, estime-t-il, l'effet d'une « qualification différente selon que la langue est envisagée comme système de représentation puissanciel, préexistant à l'acte de langage lieu du temps opératif

abstrait –, ou, activée, comme composante de cet acte – lieu du temps opératif concret ». Et de conclure : « M. Toussaint (1983b : 108-114) ne peut donc soutenir que les représentations ne sauraient avoir d'existence indépendante antérieure à l'expression, et que le postulat "à vocation moniste" du temps opératif abolit la dichotomie dualiste langue / discours » (1988 : 109 et n. 2).

- 103. 1983a: 16; 1983b: 112-113.
- 104. 1967: 99, § 6.2; 1972: 69, 72 et 74; 1983b: 113.
- 105. Mais, contradictoirement, ajoutait-il, ce dernier, étant « plus antimétaphysique qu'antipsychologique, et [...] en ce sens une position matérialiste, certes mal assurée, se convertit en un idéalisme dans la mesure où il nie la possibilité d'une approche de la réalité mentale » (1972 : 70).
- 106. « En utilisant des schémas qui ne prétendent pas décrire la réalité mentale, les guillaumiens [= psychomécaniciens] rejoignent les antimentalistes » (1972 : 70).
- 107. À ses yeux, chez Guillaume ce « schème des opérations mentales » découle d'une « volonté de fonder le langage sur du géométrique, du topologique, c'est-à-dire du visible, sur une "mécanique intuitionnelle" *intueri* » (1997a : 431, § 5). Du reste, il « se référait déjà à Poincaré pour caractériser sa méthode comme *analysis situs*, nom que la topologie portait à cette époque (1900) » (2004b : trad. 110).
- 108. 1972: 75; 1983a: 25; 2010: 41b.
- 109. « [...] de grandes résistances encore se font chez des chercheurs qui ne veulent pas entendre qu'un "système de systèmes", comme disait Guillaume, a beau être culturel symbolique, historique et social –, il n'en est pas moins inscrit dans des phénomènes cérébraux et corporels dont les modalités sont encore à trouver et [...] dans un parallèle s'inscrivant dans une perspective évolutionniste » (2009 : 181); « Au contraire, en psychomécanique, [...] la structure, qui a gardé son sens latin de "construction" est du monde des corps : elle s'inscrit dans le temps » (1983b : 112); « le langage se présent[e] comme un vaste emboîtement de structures hiérarchiques construites sur le même modèle » (1995a : 18a) ce qui souligne son allure fractale (Toussaint 2002 : 438 et Tollis 2008b : 133, § 2.1).
- 110. 1997a: 425; 1997b: 186; 2004b: 105-106; 2007a: 415, n. 6.
- 111. « Démarche derridienne s'il en est, de fidélité infidèle, et qui considère que la meilleure manière de respecter un héritage, c'est d'y faire le tri pour le sauver, de le déplacer pour mieux le relancer » (Jean Birnbaum dans « Une philosophie qui dit oui » [celle de Derrida], *Le Monde*, 18 octobre 2014, « Culture & idées », p. 7, 4° colonne.

- 112. 1975: 741; 1983a: 87; 1983b: 122 et 125; 1997c: 194, 195 et 198; 2007c. « Si les relectures s'imposent c'est sûrement plus parce que nos horizons de lecteurs se déplacent avec les cadres conceptuels dans lesquels nos lectures s'inscrivent que parce que, par eux-mêmes, les textes fondateurs bougeraient, fussent-ils amplifiés par des publications posthumes au demeurant non dépourvues d'intérêt » (1997b: 185).
- 113. Au contraire même, à ses yeux « ces contradictions, par leur netteté même, offrent un terrain propice à la réflexion des jeunes chercheurs [...] », et « peuvent être facilement résolues dans une optique post-guillaumienne » (1967 : 95, § 2.2 ; voir encore 98, § 5.1).
- 114. « J'ai toujours vu dans ces "mouvements de pensée" dont il parlait un phénomène matériel d'ordre corticocérébral; point de vue que n'excluaient pas certaines de ses phrases, mais que certaines autres récusaient qu'heureusement je n'avais pas lues » (1983a : 24).

Chapitre 4 Un modèle personnel neuronique et épistémique

115. « Penser la réalité linguistique comme une suite d'opérations matérielles, telle est la position philosophique inscrite au départ d'une neurolinguistique analytique » (1972 : 74-75).

116. « [Mon] regard rétrospectif sur le système verbo-temporel guil-laumien [...] vise davantage à éclairer ma propre modélisation qu'il ne prétend apporter quelque chose à l'intelligence de la psychomécanique du langage [...] » (1997b: 185); « [...] dès les années soixante, je disais que c'est parce que nous vibrons que nous connaissons le monde fait de vibrations. Je ne savais pas à cette époque à quel point le vibratoire caractérise la perception visuelle. Là résiderait l'isomorphisme fondateur: le langage sort et parle du vibratoire (sensoriel) par un mode vibratoire (phono-articulatoire) issu de vibrations (cérébrales) et perçu, bien entendu, vibratoirement » (1995c: 160).

Toussaint aurait sans doute aimé entendre le physicien Étienne Klein souligner en ces termes la nature vibratoire de la matière : « Reste que la physique quantique est en connivence avec les notions d'harmonie et d'harmoniques. C'est par elle qu'on a appris qu'il y a des vibrations dans la matière [...]. Gaston Bachelard [...] avait comparé la matière à une anarchie de vibrations [...]. La théorie des supercordes [...] pousse encore plus loin le lien entre physique et musique. [...] L'unique passe-temps de la matière consisterait en somme à faire des vocalises, à produire une sorte de musique de chambre [...]. Cette théorie n'est encore qu'une conjecture, mais, si elle était exacte, alors on pourrait associer l'univers matériel à une métaphore parfaitement musicale. La matière serait une sorte d'infinie dispersion rythmique, elle serait intégralement "vibrée" [...]. Cette théorie dit aussi que nous serions nous autres, les humains, confinés dans notre espace-temps habituel à quatre dimensions. Si nos particules demeurent enfermées dans cet espace réduit, c'est parce qu'elles correspondent à des cordes ouvertes, non refermées sur elles-mêmes, qui ne peuvent se propager que dans la tranche d'espace-temps que nous connaissons. Par contre, il existerait d'autres cordes refermées sur elles-mêmes qui seraient donc comme des boucles : elles auraient, elles, le droit d'aller dans des dimensions supplémentaires de l'espace-temps; on pense qu'il en existe six [...]. Bref, tout ce petit monde vibrionnant serait animé de vibrations furieuses qui ne cesseraient jamais. [...] » (chronique « Physique et musique » sur France-Culture, 19 décembre 2013 : http://www.franceculture.fr/emission-le-monde-selon-etienne-klein- physique-et-musique-2013-12-19>).

- 117. « Une seule [attitude] retiendra mon attention. Elle consiste à poser des signifiés transcendantaux, dits profonds, conceptuels, noématiques, etc., indépendants, dissociés des signifiants et antérieurs à ceux-ci. Cette postulation présaussurienne, mais que la phénoménologie husserlienne accrédite, est le propre des linguistiques cognitivistes universalistes » (1997a: 426); « [...] si nous parvenons à concevoir, sans réversibilité possible, qu'un signifié A est l'antérieur notionnel d'un signifié B, nous en infèrerons qu'au sein d'une opération inconsciente, constructrice de la notion subsumant A et B, A se définit comme une saisie antérieure (Sa) et B comme une saisie ultérieure (Su) » (1983a: 25-26).
- 118. « Le coup de force et de génie de Guillaume est d'avoir osé faire, paradoxalement, œuvre de science en prenant pour objet la *res cogitans* » (2010 : 38a) ; « [...] une théorie de la connaissance idéaliste aura donné des assises philosophiques sur lesquelles Guillaume comprenant qu'il lui fallait *remonter* du discours à la langue va entreprendre la construction d'une œuvre scientifique » (*ibid.* : 38b).
- 119. 1967: 99, § 6.2; 1972: 71; 1983b: 123; 1994: 433. « De ma pratique du guillaumisme et, par contraste, de l'étude des structuralistes, je crois avoir tiré qu'il n'y a pas de science humaine qui ne soit tributaire d'une métaphysique. Penser que science et métaphysique, puis raison, passion (folie), nature et culture, sciences de la nature et sciences humaines occupent des espaces clos, étanches et immobiles (la pratique naïve des sciences "sociales" implique cette pensée implication généralement non perçue –) est l'attitude métaphysique la plus courante » (1983a: 19).
- 120. Le choix de ce préfixe n'a à voir ni avec la protolinguistique, « comme en grammaire comparée ou en topologie », ni avec une quelconque théorie de la prototypicalité : pour Toussaint, il caractérise « un état dynamique au sein d'opérations réalisées en quelques millisecondes et dans le présent même d'un locuteur en activité de langage » (2004b : trad. 110).
- 121. 1987: 108; 1990: 10; 1995a: 19a et b; 1997a: 425.
- 122. 1987: 108; 1995c: 151; 2004b: 114 et 119; 2007a: 415 et 416, § 2; 2007b: 125.
- 123. Les questions qu'il soulevait en 2002 semblaient à Toussaint donner « une idée de l'extraordinaire avancée de la recherche en matière de morphogenèse linguistique ». En tout cas, il comptait alors sur elle et sa « langue commune (avec des dialectes, certes) » pour venir « compenser la babélisation inhérente au premier essor de la linguistique » (2002 : 438 et 439). Pour ce qui est de l'inversion d'inverses sémantiques, « Il est possible qu'il ne s'agisse ni d'une fiction ni de

l'effet d'une schématisation excessivement simplificatrice » (2004b : trad. 128). À des fins pédagogiques et malgré la différence d'échelle temporelle, Toussaint a éclairé cette structuration avec inversion des termes et de leur chronologie par l'exemple géologique de l'anticlinal et du synclinal. Ainsi, comme on le voit dans la figure ci-dessous, du fait de l'érosion qui en a gommé la tête initiale, un ensemble de plis superposés peut se retrouver résultativement distribué dans un ordre horizontal lui-même inversé : si 1 désigne le pli de dessous et 4 celui de dessus, l'interception de l'ancien soulèvement fait qu'on les trouve agencés en 4, 3, 2, 1 (partie gauche du pli), puis en 1, 2, 3, 4 (partie droite du même pli), cette distribution pouvant se reproduire si l'on a affaire à une ondulation se prolongeant en une succession de plis (2004b : 111) :

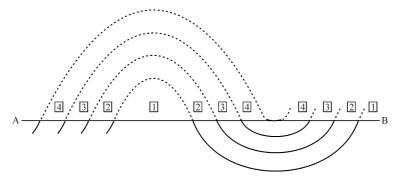


Figure 2 (2004b : 111).

- 124. « Les signes signifiants et signifiés doivent leur sens au sens de l'opération "neurolinguistique" qui les engendre et à la position qu'ils occupent dans celle-ci » (1995c : 150).
- 125. « Quant à mon modèle sinusoïdal, il provient du concept guillaumien de "tension", non défini physiquement, dont la critique aboutit à un graphique qui avait l'allure de deux sinusoïdes en opposition » (1987 : 110).
- 126. Cela dit, a précisé Toussaint, « le modèle sinusoïdal n'est pas une itération de tenseurs car en PML [psychomécanique du langage] l'éventuelle consécution $U[\text{nivers}]_2 \mid U_1$ n'est qu'une remise du compteur à zéro. Elle n'a pas de sens parce qu'elle n'est pas un moment du système. U_1 demeure partout *terminus a quo*, partout U_2 est *terminus ad quem*. Avec le modèle oscillatoire, " U_2 " est le premier membre du pôle des protoformes, " U_1 " le second. C'est dire aussi que le modèle oscillatoire n'est pas davantage le va-et-vient du bitenseur,

- car $U_2 \mid U_1$ ne forme pas une boucle. On écarte ces méprises en recourant à une schématisation orbitale » (2007b : 127, n. 3).
- 127. Il va de soi que le terme *morphogenèse*, a prévenu Toussaint, ne désigne pas du tout ici la même chose que pour Guillaume, chez qui il sert à étiqueter, au-delà de l'idéogenèse, la partie terminale de la lexigenèse (ou genèse du mot).
- 128. Pour une présentation simplifiée, on peut voir 2007a : 415-416 et n. 11.
- 129. 1987: 110; 2003: 332 et n. 4, 333; 2004b: 114; 2009: 179.
- 130. Dans un chiasme, estime Toussaint on peut voir « la cristal-lisation d'un processus cyclique » (1992 : 96) ou « la linéarisation d'un processus oscillatoire » (2007a : trad. 416, n. 12).
- 131. Comment expliquer cette parenté, se demande Toussaint ? Peutêtre par « le phénomène d'auto-régulation, si caractéristique de la vie » : à force, ce serait le cerveau qui aurait en quelque sorte calqué sa conformation dynamique sur celle des langues (1995a : 20b). La même année, il a néanmoins fait « l'hypothèse d'une absence de relation causale directe entre le sensori-moteur et le langagier », et plutôt penché pour celle de leur « parallélisme », chacun des deux systèmes jouant comme catalyseur de l'autre (1995c : 159).
- 132. « Aujourd'hui, quand je dis que les langues ont la forme de la connaissance, je dis aussi que les systèmes linguistiques ont la forme du système nerveux; comme si pour ne s'en tenir qu'aux macrostructures les circuits efférents et afférents déterminaient des processus hétérogénéisants et homogénéisants capables d'engendrer des couples d'inverses inverses » (1995c: 160). Du reste, si l'hémisphère droit se révèle « inapte ou peu apte, il est en revanche d'une habileté nettement supérieure à celle de l'hémisphère gauche dans les tâches visuo-spatiales ». Bref, « en conformité avec le modèle sinusoïdal, disons que le cerveau gauche a un savoir qui domine le voir et le droit un voir dominant le savoir » (1995a: 16b et 17a).
- 133. Voir aussi 1997b : 189 et sv. et 2007a : 417, n. 12.
- 134. 1987: 111; 1994: 436; 1997a: 425; 1997b: 189 et sv.; 2007a: 417, n. 12.
- 135. Le premier état épistémique, « qui ne différencie pas "encore" *au plan de la constitution des systèmes*, un monde objectivé d'avec un sujet, est celui du corps, du corps de l'expérience perceptuelle, avant tout kinesthésique, alors que la perception visuelle est propice à l'objectivisme » (2005 : 347 ; voir aussi 2009 : 184).
- 136. Ne pas oublier son postulat de départ : un « élément d'une structure sémantique ne peut pas être autre chose qu'un moment d'une

opération neuronique, et les *outils opératoires* [que] les coordonnées *spatio-temporelles* d'un mouvement neurolinguistique appréhendé en première approximation à l'aide d'un modèle mathématique » (1970 : 135). On trouvera dans 1987 le détail des lumières que ce modèle peut apporter sur l'évolution historique observable, peut-être parce que la structure dévoilée – qui « est "synchronique", comme on disait naguère, dans la mesure où elle explique le fonctionnement sémantique d'un secteur de la langue à un moment donné » – « offre en raccourci l'image de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires » (1987 : 108).

- 137. « On lui a interdit, par là, enchaîne-t-il, de s'engager, avec ses chances propres et qui ne sont pas minimes, dans la voie qu'avaient suivie avec tant de succès les sciences aujourd'hui les plus évoluées, la physique et la mécanique, devenues, par la possession d'une technique intellectuelle leur permettant d'allier en toute proportion l'observation et l'abstraction, les reines de la bataille scientifique » (Guillaume 2005 : [7-V-42] 367/4).
- 138. « Les noms des saisies n'ont pas été adoptés exclusivement pour l'analyse du temps. Ils sont issus de considérations plus générales valant pour l'analyse de tout point physique » (1970 : 138 et figure 3) :

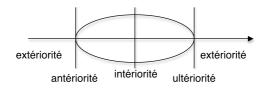


Figure 3.

- 139. En termes mathématiques, cette position correspond en fait « au moment $3\pi/2$ de la fonction y = sin x » (1972 : 88).
- 140. Il a été présenté en plusieurs endroits : 1970 : 139-142, 1973 : 227 et sv., 1972 : 5-84, 1983a : 26-28, 1983b : 121-126.
- 141. Sa présentation est complétée par quelques-unes des ressemblances et des dissemblances entre le schème guillaumien et le modèle neurolinguistique (voir encore 1972 : 80 et sv.).
- 142. 1970: 144; 1972: 85; 1973: 229; 1983a: 13, 27, 28, 44-48, 58 et 117; 1987: 110; 1989: 40 et sv. et 46; 1997a: 426, § 2.
- 143. De cette relation, Toussaint a fait une loi de cette génération (1973 : 227).
- 144. « Dans la phrase Je désire que tu comprennes, le subjonctif n'exprime pas le désir, il dit fort adéquatement sur le plan temporel

que l'objet de mon désir n'est pas atteint, car en tant qu'antérieur, ce mode est à l'indicatif ce que le désir est à l'objet désiré » (1983b : 110).

- 145. 1972 : 77 ; 1983a : 26-27 ; 1983b : 109 ; 2004b : 119.
- 146. Cette théorie, précise Toussaint, « donne à l'analogie » « des fondements mathématiques » (2002 : 334).
- 147. « La *psychomécanique* du langage propose des "schémas" de type kantien » (2004b : trad. 113, § 2.2).
- 148. 1967: 97, § 4.2; 1972: 80; 1997b: 194; 2004b: 123; 2007b: 126 et 127; 2010: 39b et 40a.
- 149. Voir Tollis 1996: § II, 93-100 ou 2008a: § 2.3, 54-60.
- 150. 1972: 87 et 88; 1997b: 194; 2005: 341; 2010: 40a.
- 151. « [Le conflit, la] volte-face épistémique que le modèle cyclique fait voir me semble la figure archétypale de la cognition. C'est dire que dans cette optique les fondements du langage ne sauraient être que perceptuels, sensori-moteurs, physiologiques » (1995c: 159; voir aussi 2004b: 118, § 2.3.1); « [...] la langue a la forme de la connaissance. [...] la langue, complexe opératif, a la forme de la cognition, la forme de l'adaptation. S'adapter, c'est-à-dire, être dans l'interaction entre soi et un milieu, c'est osciller » (1992: 113).
- 152. Entre les systèmes du genre et de la détermination adjectivale, « l'isomorphie est totale ». Tout de même que dans le cas de la détermination, « avant que ne soit construit le couple masculin féminin [« pris généralement pour premier »], se forme le couple protoféminin protomasculin définissant le protogenre. Chaque langue stabilisant un état plutôt qu'un autre ». Par ailleurs, pour Toussaint, l'adjectif c'est ce « qui lui confère le pouvoir de s'appliquer à un nombre variable d'objets différents » et le féminin ont en commun d'être des mouvements allant du particulier au général à l'inverse du masculin et du substantif, respectivement (1989 : 42 et 43).
- 153. Voir aussi 98, 109 et 113-114. Sur les rapports que Guillaume avait entrevus entre le cerveau et la langue, voir *ibid*. : 108 et sv.
- 154. « Le langage est là, tout proche, à portée de la main. La boucle sensori-motrice peut être bouclée. La pensée est prête à prendre son envol : psyché = papillon » (1989 : 46).
- 155. En l'occurrence, Toussaint en fait ici la démonstration en prenant complémentairement en charge la spécificité sémantique des adjectifs (notamment leur contenu négatif ou non) et leur poids sur leur position au regard du substantif. « Le théoricien qui aura défini les signifiés comme des moments d'un continuum énonciatif verra bien souvent, dans les contradictions mêmes, des faits corroborant ses analyses » (1983a : 28).

- 156. « Le scientifique XX^e siècle propose de se représenter l'atome comme le système planétaire. Que tout soit cyclique ne signifie pas qu'on n'avance pas. Le cyclique, fatalement dans le temps des interactions, se manifeste sous une forme hélicoïdale. Et voici que notre XX^e siècle, ayant découvert la forme fondamentale du vivant (l'ADN), y voit une double hélice à l'image des deux serpents du caducée d'Hermès. Depuis le savoir ésotérique jusqu'au savoir scientifique une boucle est bouclée » (1992 : trad. 93).
- 157. « Une théorie de la grammaire [...] contient une théorie de la connaissance, dans la mesure où le langage porte les marques structurelles de sa propre acquisition [...] » (1990 : 12). « Le modèle cyclique nous invite à voir dans la structuration du langage les empreintes du sujet et de l'objet épistémiques » (1989 : 47).
- 158. 1973: 223; 1992: 113; 1995c: 159; 1997a: 424; 1997b: 185.
- 159. « Il est également connu que ces fabuleux handicapés que sont les hommes ont tendance, par nature et par éducation, à occuper un pôle seulement des cycles qui régulent leurs activités cognitives. [...] Plus positivement, il nous est impossible d'occuper à la fois et dans le même temps une milliseconde, une décennie ou un siècle les deux pôles d'un même cycle » (1992 : trad. 94) ; « Il n'est pas caricatural de dire, ajoute-t-il, que le linguiste théoricien, en tant que sujet, ne comprend bien que la polarité dont il émerge, et tend à rabattre la structure et le fonctionnement du langage et des langues sur le pôle qu'il occupe » (1997a : 424 ; voir aussi 2002 : 435).
- 160. 1992: 111; 1995c: 151-152 et 159; 1997a: 424 et 425; 1997b: 185; 2003: 335-337; 2004b: 115, n. 18, 119 et 123; 2009: 181, § 2.2.3.2.
- 161. « "Analytique" a été délaissé, qui mettait l'accent sur le procès de remontée transcendantale » (2006 : 129).
- 162. « Cette interprétation épistémologique de deux caractéristiques du modèle oscillatoire, l'inversion polaire et la différence de statut de ses pôles fait de la NLA [neurolinguistique analytique] une neurosémantique du rapport de force épistémique. Le sens, enraciné dans l'action et la perception, prend la forme cyclique du retournement cognitif » (1997a: 430).
- 163. 1997a : 423, 424 et § 3 ; 2004b : 105 et 106, § 1.1 ; 2007b : 129 ; 2010 : 40b et 41a.
- 164. « Tout être qui pense véritablement, quelle que soit l'exiguïté du domaine qu'il embrasse, sait qu'il opère un renversement, un retournement de la question » (1997a : 424).
- 165. 1970: 135 et 145; 1989: 46; 1995b: 512; 1997a: 424.

- 166. « Par la forme circulaire, bipolaire du modèle » qu'elle établit, sa théorie, par contraste, « se situe aux antipodes d'une métaphysique de la subjectivité repérable dans l'idéalisme transcendantal de la psychomécanique du langage ou dans le caractère universaliste et représentationniste du cognitivisme » (1997a : 423).
- 167. « C'est ce rapport sujet / objet que nous désignons comme conflit épistémique, vu que le conflit n'est pas exclusif du moment où s'acquiert la permanence de l'objet (Piaget 1937) » (2004b : trad. 118, § 2.3.1).
- 168. Sa lecture de Guillaume a été précédée par une « écoute [qui,] avant d'être directe, s'est [d'abord] faite à travers Maurice Molho à qui je dois d'avoir connu la psychomécanique du langage » (1983a : 13 ; voir encore 2004b : 108).
- 169. « Les faits sémantico-syntaxiques sont des conséquences, contradictoires ou non, de la dynamique des systèmes » (1997a : 426).
- 170. Cette métaphore a au moins le mérite de faire dépendre la valeur de la traduction de la qualité et de la réussite d'une lecture préalable de ce qui est à traduire : « [...] on ne peut déceler un phénomène de traduction morphologique qu'à condition de s'armer d'une théorie de la signification ». Oublier cette impérative nécessité équivaudrait à poser « que les signifiants d'une langue ne sont pas un texte puisqu'ils sont "non-significatifs" » (1983a : 39 et 40).
- 171. Précisons toutefois que Wilmet fait remonter « le véritable coup d'envoi de l'opposition à Saussure » à 1937 (avec E. Pichon), poursuivi en 1939 (avec Benveniste), avant d'ajouter : « En près d'un demisiècle, la campagne ne désarmera plus, comme le montrent les copieuses bibliographies annotées d'Engler (1962) et de Koerner (1972) » (1988 : 834).
- 172. Voir Tollis 2005.
- 173. 1975 : 741 ; 1983a : 79, 88, 93, 94, 106 et 110 ; 1997a : 433.
- 174. On a vu § 4.1 que ce rapport trouve souvent à s'expliciter en termes d'ordre entre des positions antérieure ou ultérieure anticipation ou dépassement (1975 : 742-743 ; voir aussi 1981b).
- 175. De toute façon, il resterait à bien « circonscrire, en vue d'une meilleure compréhension du signifiant, la double question du rapport "aperture" "point d'articulation", muscles contracteurs vs élongateurs, abaisseurs vs élévateurs, entrevue ailleurs, et du jeu que ce rapport jouerait, non seulement dans l'inversion sémiologique au sein d'un même pôle, mais aussi vraisemblablement dans le processus de différenciation d'un pôle à l'autre » (2005 : 350).
- 176. « On retrouverait ainsi, me semble-t-il, au niveau de la structure du signifiant le modèle sinusoïdal que j'ai proposé dès 1962 pour la

- saisie des signifiés grammaticaux [...]. Cette isomorphie serait alors le cadre le plus prégnant et le plus intégrant de la définition du signe » (1981a : 272) ; voir également par ex. 1983a : 107 et 1983b : 125.
- 177. Toute « unité » linguistique est à considérer comme le « fruit d'une discrétisation dans le cadre d'un modèle continuiste » (2007a : trad. 413, § 1).
- 178. 1983a: 40, 76 et 108; 2003: 343; 2005: 348; 2007a: 420.
- 179. « Qu'est-ce qui me prouve que je tiens là l'élément pertinent pour une recherche de la non-arbitrarité puisque je me situe d'emblée au sein d'une "deuxième articulation" qu'on a d'abord posée comme non significative? » (1983a: 35); « Tout ce qui tombe sous le sens, argumente-t-il, je veux dire tout ce qui vient à l'esprit en premier lieu, a de forte[s] chance[s] [...] d'être un état de constitution final : verbes dudit 1er groupe en -er, mots, mode indicatif, sens dénotatif, sans oublier le phonème [qui] ne peut être le signifiant d'une sémantique des remontées épistémique » (2005 : 348).
- 180. 1983a: 22. « Très superficiellement peut-être, je me raccroche aux images de la réaction de Zhabotinski et me dis que c'est quelque chose comme cela qu'il me faut [...] » (1987: 111).
- 181. « Je ne suis ni biologiste ni physicien » (Toussaint 1987 : 113).
- 182. On peut voir à ce sujet ce qu'il suggérait comme hypothèse au physicien Ilya Prigogine (1987 : 114).

Chapitre 5 Nature, implications et applications

- 183. « [...] le culturel, le symbolique ici le sens construit par les langues est passible, comme les processus naturels, d'une modélisation physico-mathématique » (2003 : 331) ; « La cognition est un phénomène biologique, social, culturel » (2004b : trad. 106, § 1.2).
- 184. Voir aussi: 1967: 97, § 4.3 et 99, § 6.2; 1970: 135-136; 1983a: 16 et 24, notamment; 1983b: 113; 2010: 37b.
- 185. Ces couples seront donc définis dans le stade III : le singulier, le nominatif, le masculin, *je*, le passé sont des Sa III ; le pluriel, l'accusatif, le féminin, *tu*, le futur, des Su III (1983a : 26).
- 186. « L'équivalence homogénéisant = généralisant, hétérogénéisant = particularisant amorce une tentative de définition thermodynamique » (1989 : 43 ; voir encore 1987).
- 187. On en trouvera la critique résumée dans 2007b : 126-127.
- 188. Notamment 1994: 439; 1995b: 518-520; 1997a: 427-429; 1995c: 153-154 et 157-158; 2004b: 115-116 et 120. À son propos, Toussaint a affirmé son opposition à toute séparation d'un niveau conceptuel (en quelque sorte panidiomatique) et d'un niveau linguistique (strictement et spécifiquement idiomatique) v. supra n. 94. En l'occurrence, précise-t-il, la recherche d'universaux doit être menée et l'explication trouvée, à son sens, « dans le général contenu dans les cas particuliers », et non « "dans un schème conceptuel, hors cas" », comme l'a suggéré Pottier en 1976 (137) (1981b: 46).
- 189. « Protoobjets les noms de solides, liquides ou gaz, c'est-à-dire, au plan perceptif, de "choses" n'ayant pas de contour propre ; mais aussi, entre autres, ceux qui sont dits abstraits et les emplois dits génériques des objets » (2003 : 338, n. 18).
- 190. L'original écrit « le pôle le / un », mais il ne peut s'agir que d'un lapsus. 1992 : 110 et 112, 2002 : 433-434 et 435, 2003 : 337-338, 2004b : 115-116 et 122, 2005 : 342-343, 2007b : 127, 2010 : 39b-40a et 2012 : 253-254 le confirment.
- 191. « D'un monde d'*objets déjà-là* on passe à un monde d'objets à constituer et en train de se constituer » (2004b : trad. 129).
- 192. Pottier part des travaux de Toussaint de 1972, de sa thèse de 1977, en partie reprise dans 1983a : 11, mais aussi de son inédit de 1964 (Pottier 1980 : 59, n. 45). Voici son tableau rappelé ci-dessous en faisant l'économie de la localisation des exemples retenus, d'autant qu'elle est identique pour chacun des types de saisie caractéristiques du

modèle – on pourrait encore y ajouter l'opposition générique masculin / féminin, et l'opposition aspectuelle verbale (voir par exemple 1981b : 41 et sv.) :

```
· S I Sea
      Sia
                  infinitif génitif
                                                            de il_0
      Sth
                  part. présent
      Siu
                  part. passé
                                                                on
      Seu
· S II Sea
                  subj. passé
      Sia
                  ablatif
                                                            nous
      Sth
                  subj. prés.
                                    instrumental
      Siu
                  locatif
                                                            vous
      Seu
                  prétérit datif

    S III Sea

                                                            il
      Sia
                  imparfait
                                    nominatif
                                                            un je
                                                  sing.
                                                                     actif
      Sth
                  présent
      Siu
                  conditionnel
                                    accus.
                                                  plur.
                                                                   passif
      Seu
             futur
```

Ainsi donc, là comme ailleurs, parce que chacun correspond à une particularité maximale, le singulier, le nominatif, le masculin, la première personne, le passé sont des Sa III; le pluriel, l'accusatif, le féminin, la « deuxième personne », le futur sont des Su III (1983a : 26).

Cette figuration et ce recensement rendent bien compte, dans le domaine grammatical, des ordres produits par le passage de la généralité maximale à la particularité maximale, de la zone I à la zone III : mode verbo-nominal → subjonctif → indicatif, ou impersonnel \rightarrow ensembles \rightarrow il, je, tu; ainsi que des ordres internes à chacune des trois zones : passé \rightarrow présent $\stackrel{-}{\rightarrow}$ futur ou $de \rightarrow a$ pour la première, nominatif → accusatif pour la troisième. Cela aide aussi à comprendre pourquoi ce sont surtout les éléments de la zone II qui, diachroniquement, ont tendu à disparaître (Pottier 1980: 61). Cela éclaire également sur les rapprochements opérés par Toussaint, sur les homologies et les relations qu'il a mises en lumière entre systèmes sans lien sémantique apparent. Elles sont sans doute inhabituelles, mais tiennent à ce qu'ils présentent une forme identique et des pôles extrêmes dans lesquels on peut voir, « dans un processus assimilable à un phénomène thermodynamique, les balises d'une construction oscillatoire du plus au moins homogène, du plus au moins dichotomique » (2005:342).

193. Pour le système de la personne, certaines ont été signalées : notamment entre les formes temporelles, leur sémiologie variable par

thème personnel, les cas, et les désinences de la conjugaison, dans un certain nombre d'idiomes, familiers ou exotiques (1983a : 44-48).

- 194. 1972 : 76, 83 ; 1973 : 227 ; 1983a : 27, 1987 : 110 ; 1994 : 438.
- 195. « Le cratylisme classique, si décrié, portant sur le lexique [...], ne manque pas de fondements. Nous ne sommes pas là devant une forme de mysticisme [...] mais bien en face d'une recherche des enracinements perceptuels du langage, dans une mise en question du couple dualiste sensible / intelligible [...]. En plus [du] mimologisme traditionnel qui agace certains et fait les délices de bien d'autres, le lexique n'ignore pas du tout la structure oscillatoire » (1997a: 434).
- 196. En effet, l'observation des confusions observables au sein des cas de déclinaison dans les langues indo-européennes devrait faire voir qu'elles « ne [se ?] sont pas opérées n'importe comment : que des lignes de force se dégagent et qu'il y a donc là un phénomène à mettre au jour ». Toussaint s'en saisit pour enfoncer le clou de ses convictions et soumettre ce problème à la réflexion des arbitristes (1983a : 63-64). « S'ils ne peuvent décemment croire à l'analogie du signe, rien que "pour voir", pourquoi n'essaieraient-ils pas d'observer les confusions morphologiques que présentent par exemple les cas de déclinaisons [sic] dans les langues indo-européennes ? » ; « Rien que pour voir. C'est une méthode humble que nos aînés les physiciens ne dédaignent pas. Il est vrai qu'on ne met pas un dogme à l'épreuve d'une vérification » (1983a : 63-64).
- 197. 1975 : 745-746 ; 2004b : 126-127 et 129 ; 2005 : 345 ; 2007a : 411 ; 2007b : 130.
- 198. 1981b: 42; 1987: 107; 1995: 150; 1997a: 426.
- 199. 1994: 439; voir aussi 1997a: 426; 2003: 333-334.
- 200. « [Toute synergie] trouve son explication dans le sens des opérations de structuration, autrement dit, dans l'ordre de saisie neurolinguistique des éléments d'un système. Elle relève de la loi d'inertie et constitue une syntaxe inhérente à la définition neurosémantique des signifiés » (1981b : 42).
- 201. Sur les conclusions que Toussaint croit possible d'en tirer sur le plan de l'ordre neurolinguistique des éléments du couple dans l'un et l'autre idiome, et de la collusion entre leur signifié (leur sens₂) et leur orientation à l'échelle microscopique (qui est aussi leur sens₁), on peut se reporter à 1987 (107-108) et à 1989 (38 et sv.). Pour un premier essai de neurolinguistique comparative (franco-lituanienne), sur ses promesses et ses problèmes, voir 1973 (225 et sv.).
- 202. Sur son commentaire de la morphologie de *ils*, après Guillaume (1964 [1955] : 258), voir Toussaint (1983a : 32).

203. Le -a, présent à la troisième personne simple dans pens-A et pens-er-A, marque leur identité commune de saisies extérieures (Sea III pour le premier, Seu III pour le second). -Er, de son côté, résulte d'un augment sur la base de Sth: « Par rapport au moment critique Sth, lieu d'inversion [, en effet,] il déclare l'augmentation de consommation d'énergie de Sth à Seu. Il déclare également que Su III est un mouvement de même sens que Sa I : ils sont tous les deux généralisants, l'un, Su, est le futur, l'autre Sa, l'infinitif [...] » (1970: 143). La présence de -er, d'autre part, affiche la situation symétrique de pens-er-A au regard de pens-A par rapport à Sth, « tout en marquant l'identité qui existe entre l'infinitif et les deux futurs de l'indicatif, tous les trois saisis en mouvements généralisants » (futur et conditionnel en Seu III et Siu III, infinitif en Sia I, respectivement). Ailleurs que dans pensèrent, le -r- n'apparaît, sans restriction de personne, « que dans les saisies généralisantes Sia I (l'infinitif) et Su III (les deux futurs de l'indicatif) ». C'est que ils est en quelque sorte « la personne exceptionnelle »: seule à inclure un authentique pluriel (externe), elle est issue d'un « dépassement de Sth : soit un mouvement généralisant Siu III qui est l'homologue du futur appelé conditionnel. C'est cette homologie que marque le r de passé simple, r qu'on peut dire "futurisant" en ce sens que le pluriel est le futur du singulier et qu'ici temps et nombre de la personne sont connexes » (1983a : 32).

En conclusion, « par synergie encore, ici progressive, l'ultérieur Siu, qu'est le pluriel, fait tendre le passé simple vers son symétrique ultérieur qui est le futur Seu III ». « Si ce phénomène ne touche que le passé simple c'est qu'il est des deux passés le plus général (le moins particularisé : Sea précède Sia) ». « Dans le cas de *ils pens-èRENT*, ultériorisé (Sea III), l'ultériorisant est le pluriel, Siu III, l'ultérieur : *ils pens-er-ONT*, Seu III » (*ibid.*).

- 204. Toussaint ponctue: « Opinion belle, louable, mais idéaliste [...] » (1981b: 44).
- 205. « [...] le génitif est un accusatif général qui peut valoir un nominatif général, comme l'infinitif est un futur général pouvant valoir un passé général. [...] Comme signifié antérieur, il peut, par synergie, être déplacé et prendre alors la valeur de son ultérieur » (1981b : 48).
- 206. « Guillaume, en plein essor phonologique, privilégiait l'écrit (on ne l'a pas *entendu*), "plus près", disait-il joliment, de la "pensée" par son caractère "silencieux". Sur ce point Derrida de nos jours retrouverait Guillaume » (1983a: 49; voir Tollis 2008a: chapitre X, 245-253 et à paraître b). Dans sa propre optique, Toussaint a estimé que « le phénomène scriptural peut être conçu comme l'un des nombreux systèmes de traces que déposent les fluctuations de l'épistémé » (1995a: 10a).

207. D'une consonne, explique Toussaint, on peut dire que, au regard d'une voyelle, qui est une ultérieure [« Plus l'énergie articulatoire croît plus la consonne se ferme, plus la voyelle s'ouvre » (1975 : 743) ; il en va de même pour la palatale, du fait que la palatalisation « est une déconsonantisation partielle » (*ibid.*; voir aussi 1983a : 51); pour une discussion sur la remise en question de ce principe, voir 1983a : 52 et sv.], elle est une antérieure ; du reste, la composition de la syllabe de base l'atteste : CV. La deuxième personne verbale, elle, correspond à un signifié ultérieur, face à la première, attachée à un signifié antérieur ; comme le singulier elle sera donc traduite par un signifiant ultérieur, -*i*. Au total, on voit ici deux ultériorités notionnelles, deuxième personne et pluriel, signifiées au moyen d'une ultériorité phono-articulatoire (*i*), alors que par ailleurs deux antériorités notionnelles, première personne et singulier du masculin, sont servies par une antériorité phono-articulatoire (*știu*) (1975 : 742-743 ; 1983a : 51).

De même pour le genre : en roumain le rapport avant → après est marqué par l'adjonction au féminin d'une voyelle, c'est-à-dire d'une ultériorité. Le masculin singulier, doublement homogène (étant une antériorité à la fois au titre du genre et au titre du nombre), rejoint par là la première personne. Il est marqué soit par « un signifiant doublement antérieur » (ci-dessus § 2.1.2), le u, qui, antérieur vertical du ă, signifie l'antériorité du masculin, et, antérieur horizontal du i, l'antériorité du singulier, soit par une consonne non palatalisée. Au pluriel, qui détruit cette homogénéité, la corrélation précédemment dégagée ne peut être signifiée. Avec le féminin singulier, qui est sémantiquement hétérogène puisque l'ultériorité acquise en raison du genre contredit l'antériorité due au nombre, l'hétérogénéité se manifeste au sein du seul phonème ă, par ses constituants mêmes. En effet, étant un ultérieur par rapport au u selon l'axe apertural, ă est en mesure de déclarer l'ultériorité du féminin au regard du masculin (marqué d'une antérieure, consonne ou phonème u). Mais dans le même temps, antérieur suivant l'axe horizontal au e qui marque le pluriel féminin, il peut traduire aussi l'antériorité du singulier. Quant au a de la forme articulaire du féminin, lui aussi est un ultérieur vertical et un antérieur horizontal et a donc un contenu identique à celui de ă; mais en plus, par rapport à ce dernier, il est également un ultérieur vertical. Ajoutée à sa postposition, cette dernière ultériorité le met en mesure de signifier l'article défini de la forme avec article en -a, qui est un après de l'article indéfini de la forme sans article en -ă (1975 : 743-744).

208. Toussaint s'est plutôt abstenu d'aller voir « du côté des langues non indo-européennes », et s'en est expliqué (1983a : 61).

- 209. Sous réserve qu'on veuille bien y voir d'authentiques faits linguistiques : « L'histoire des sciences nous apprend qu'un fait avant d'être reconnu comme tel, avant d'être observé et expliqué doit d'abord être conçu comme possible » (1980 : 259 ; voir aussi 1983a : 11). « [...] les faits, à quelque niveau qu'on se situe, sont toujours des constructions [...] » (1989 : 45). Cela dit, aux yeux de Toussaint le va-et-vient vers la théorie, puis à partir d'elle, présente à son tour la même allure que le modèle lui-même : « L'orientation faits-théorie définit l'empirisme, théorie-faits le rationalisme » (*ibid.* : 39).
- 210. Avant d'examiner et de commenter les résultats obtenus et proposés par le phonéticien, dans sa perspective sémiologique Toussaint remarque : « il n'est pas juste de penser que l'avis du phonéticien est plus neutre, plus objectif que celui du "psycho-sémiologue" ». Car, « à l'heure des hypothèses et des interprétations [il] n'est pas plus innocent que le sémiologue » : comme n'importe quel chercheur, il est conduit à *privilégier* plutôt certains aspects de ses mesures que d'autres (1983a : 51).
- 211. On pourrait se limiter, commente Toussaint, à croire que « le signifiant est peut-être proportionnel au signifié », au motif qu'une information surajoutée, le pluriel par exemple, amènerait assez naturellement un *allongement* du signifiant. Mais, conduisant à le marquer par rapport au singulier, cela aurait déjà des airs de repli arbitriste. Ici, c'est dans la nature phono-articulatoire de l'augment lui-même qu'est cherchée la raison de sa présence à ce poste et pour cette mission de traduction (1975 : 742-743).
- 212. Elle a été présentée et exploitée en 1989 : 38 et 45, et également en 2003 : 333, 2004b : 117 et 2007b : 27, n. 3. Le schéma suivant :

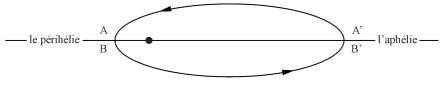


Figure 11 (1989: 38).

bénéficie de ces commentaires : « Caractérisant les vitesses, nous pouvons définir le couple du périhélie par la relation d'ordre A - B : accélération maximale - décélération minimale ; le couple en aphélie présentant l'ordre inverse B' - A' : décélération maximale - accélération minimale ».

213. La convergence est évidente avec les recherches de Mantchev, au reste mentionnées aussi bien dans 1983a : 13, que dans 1983b : 125-

126, pourtant parties d'ailleurs – voir Tollis 1991 : chap. III, 95-124, 2004 et 2007. La terminologie paraît cependant plus explicite et la position plus radicale chez Toussaint, pour qui, au sein de la structure générale qui mène de o - s à S - O, « l'interprétation logique coïncide avec le biologique » (1987 : 113). « La théorie suggère que lorsque je parle, poursuit Toussaint, je ne suis pas *également* sujet. Je fluctuerais, plusieurs fois par seconde, pour tel emploi de l'article, du temps de la détermination adjectivale, etc., d'un minimum d'hétérogénéité (où je suis le point d'aboutissement du couple d'inverses o - s) à un maximum d'hétérogénéité : moi, en tant que sujet cartésien qui se prend pour premier dans l'ignorance de la trajectoire ontologique et historique qui le dépose là, au point de départ du couple d'inverses S - O » (1989 : 47).

- 214. « Ce qui est certain, c'est que le modèle sinusoïdal, que j'ai toujours présenté comme une première approximation, demande à être complexifié » (2005 : 345).
- 215. Par exemple, notre article indo-européen, qui pourtant s'intègre dans un système relativement peu complexe, est toujours hébergé par et dans le déterminant dont il sert de radical. Il est donc constamment amené à cohabiter avec les marques du nombre et du genre et à s'accommoder de leurs apports respectifs propres (Tollis 1991 : 368-370). Notre propre approche du un-(s) de l'espagnol a bien pris en charge la coprésence du nombre ; mais, par souci de simplification, le rôle du genre a été volontairement neutralisé (1996 : 277). Le phénomène a encore été rappelé par Toussaint quelque dix ans plus tard : « Que cet article [...] ne puisse être produit ni pensé sans qu'il soit lié à un genre et un nombre est une autre question » (2005 : 340).

Chapitre 6 Bilan : une théorie linguistique novatrice

- 216. « La NSÉ [neurosémantique épistémique] est une épistémologie génétique des microsystèmes linguistiques » (2007b : 130) ; « Version matérialiste de la PSM [psychomécanique du langage], la neurolinguistique épistémique [...] qui fait droit à une ordination empiriste de la langue [...] est ipso facto une théorie qui fait de la langue une manifestation linguistique de la cognition » (2010 : 40b).
- 217. « La cognition n'est pas seulement avant ou autour du linguistique, elle se trouve dans le noyau des systèmes linguistiques » (2004b : trad. 119).
- 218. On doit à Bottineau l'évaluation de l'engagement énactif de Toussaint. Personnellement partisan, en la matière, d'une option radicale qui s'est concrétisée dans ses théories des cognèmes et « des actes corporimentaux langagiers », développées depuis 1999 environ, le premier a jugé celle du second plutôt « réformiste », dans la mesure où elle ancre « le générateur corporel de la cognition dans la motricité neuronale intracorticale en restant internaliste », et non « dans la motricité articulatoire en basculant dans une cognition incarnée mais "semi-désinternalisée", à défaut d'être externalisée ou distribuée » (2013 : 90).
- 219. Comme si, pour des raisons historiques, commente-t-il, le mot *matérialiste* était devenu obscène. De cette naturalisation de la phénoménologie ou de l'intentionnalité (2007a: 412) à laquelle il travaille pour édifier une linguistique réellement cognitive, Toussaint croit par ailleurs avoir trouvé les prémices dans les tensions auxquelles a recouru Guillaume (1997a: 432).
- 220. 1995c: 159; 2004b: 107, § 1.2 et 118, § 2.3.1; 2007b: 129 et 131, § 3; 2007c.
- 221. Chez De Mauro, cet aspect social devient alors la « caution matérialiste » de l'arbitrarité (Toussaint 1983a : 100). « À chacun son idéalisme, à chacun son matérialisme. L'essentiel, pour le chercheur, est d'arriver un jour à savoir avec quelles sortes d'allumettes il joue. Tendre vers un minimum d'incohérence et un maximum d'adéquation » (1983a : 96).
- 222. « Cette exclusion est forte : elle est de l'ordre du mythe. Comme il le fait du monde, l'homme doit tenir la bête à distance. Le physique sous sa spécification biologique doit être vigoureusement repoussé » (1983a : 100) ; « Le biologique est impensable *dans* le linguistique : c'est le mal qu'il faut extirper » (*ibid.* : 101) ; « Il est à souligner que le seul structuraliste, ajoute Toussaint, qui ait jusqu'à présent combattu le

- "dogme de l'arbitraire" est aussi celui qui, de 1968 à 1974, a milité en faveur d'un rapprochement de la linguistique et de la biologie [:] Jakobson [...] » (*ibid.* : 115) ; « Or, le langage est bien une conjonction du mental et du social [...], à l'abri du subjectivisme du fait même de la décentration du sujet, dès l'apprentissage du langage, du fait de l'intersubjectivité qu'implique tout acte de communication » (1973 : 221).
- 223. « Voilà plus de vingt ans que je pense que la linguistique relève essentiellement des sciences de la nature. Le passage du logico- au physico-mathématique est en train de s'opérer. [...] Une linguistique nouvelle sera demain une des branches des neuro-sciences. C'est là que sera observé le rapport étroit mais labile qui lie le signifiant au signifié » (1981a : 273 ; voir aussi 1990 : 13) ; « Il est clair [...] que les linguistes doivent passer la main aux physiciens » (1989 : 44).
- 224. « Le présent travail, repris d'une question mal sortie des limbes métaphysiques est le travail d'un artisan à la recherche de ses outils » (1983a : 22).
- 225. 1983a: 24; 1983b: 116; 1987: 106; 1994: 434 et 435; 1995a: 21a.
- 226. En 1987, Toussaint se présentait comme « un "littéraire" qui avait voulu rendre compte de la signification en termes de physique ! » (106).
- 227. « Le mot *mental* [...] emporte avec lui un halo métaphysique présent dans la pensée de ceux-là mêmes qui se jugent matérialistes » (1972 : 70); « [...] la neurolinguistique analytique [...] adopte un réalisme mentaliste, où *mentaliste* est synonyme de *cérébral* [...] » (1995b : 517); « La langue, phénomène d'involution subsociale, mais au service d'un groupe humain homophone, entretient vraisemblablement des liens plus étroits avec les opérations sociogénétiques qu'avec les opérations psychogénétiques. Entre une "glossogenèse" qui opère sur plusieurs siècles et une "logogenèse" sur des fractions de secondes, une "psychogenèse" fait, en quelques années, un sujet parlant » (1973 : 223).
- 228. Cette imbrication du social et du naturel a encore été rappelée dans 1997a (430, § 4).
- 229. 2004b : 113. « Chez G. Guillaume et la plupart des guillaumiens [des psychomécaniciens], un présupposé dualiste [...] vient contrarier un postulat à vocation moniste, celui du temps opératif » (1983b : 112).
- 230. « Son objet est un continuum opératif complexe » (1983b : 108).
- 231. « Je suis en activité de discours. Il me faut exprimer le temps (grammatical). Se déclenche alors une opération (inconsciente) de

- représentation de celui-ci qui n'aurait pas eu lieu si je n'avais pas été en activité d'expression » (1983b : 109).
- 232. Toussaint ajoute: « Comment saurait-il en être autrement puisque le dis-cours moins bien chez le linguiste que chez le tout jeune enfant qui acquiert sa langue maternelle procède d'une analyse du discours ? » (1983b : 110).
- 233. « Opérateur radical de la dissolution de la dichotomie, il est l'introduction du cursif, de l'énonciation, dans ce qui, de la langue, demeure aujourd'hui obstinément structuraliste » (1983b : 114-115).
- 234. « Fort heureusement », commente Toussaint (1983b : 114).
- 235. Elle « étudie, à l'aide de modèles, comment la génération des dis-cours (procès inconscient) génère le discours » (1983b : 110). Du reste, cette dimension a été depuis longtemps reconnue à la psychomécanique (Joly et Roulland 1980 pour un résumé de leur argumentation, voir Valette 2006 : 69-75 –).
- 236. « Le modèle cyclique, de même qu'il m'a conduit à faire l'économie de la dichotomie sémantique / syntaxe, m'amène à récuser l'opposition sémantique / syntaxe. En l'occurrence, on voit que la syntaxe est réglée par l'ordre systémique des "rôles" sémantiques » (1995c: 154); « Les faits sémantico-syntaxiques sont des conséquences, contradictoires ou non, de la dynamique des systèmes » (1997a: 426); « L'esprit n'est pas dans le corps, c'est le corps qui est dans l'esprit; ce n'est pas le signifiant qui *imite* le signifié, c'est Sé qui imite? Sa » (2003: 346; voir aussi 2007a: 419-420).
- 237. « Bien superficiel qui y verrait des éléments innés!, a prévenu Toussaint contre toute dérive innéiste. Les opérations qui mènent à un résultat sont elles-mêmes des résultats d'opérations. L'enfant ne naît pas en parlant. Toute fonction se met en place progressivement » ; « Ce que peut nous laisser entrevoir une théorie neurolinguistique, c'est que les hommes possèdent (entre autres) une même faculté, c'est-à-dire un même ensemble d'opérateurs biochimiques (ayant pour modèle une sinusoïde) grâce auxquels ils construisent identiquement un nombre variable de systèmes sémantiques divers » (1981b : 48-49).
- 238. Toussaint aussi s'est interrogé sur ce qui a poussé Guillaume à donner la priorité au rapport univers / homme : « Est-ce le linguiste ou l'homme Gustave Guillaume qui parle ? Des traits de son histoire personnelle ont-ils pu, à son insu, orienter son choix théorique ? » (2010 : 39a).
- 239. « Ajoutons la chose a son importance que Guillaume était chrétien, et plus précisément protestant, la religion du Verbe. Bien évidemment, cela n'apparaît ni dans ses écrits ni dans son enseignement (sinon de manière relativement incidente), mais

l'examen de ses manuscrits et brouillons, ponctués de réflexions d'ordre spirituel et de prières, révèle une pensée profondément empreinte de spiritualité. [...] Dans les manuscrits de Guillaume, de nombreuses réflexions attestent de sa sensibilité déiste » (Valette 2006 : 58).

- 240. 1967: 94, § 2.2;1972: 71; 1983b: 112; 1964: [1951] 185, n. 3. Sur cette question, voir Mailhac 1988, Tollis 1991: 68, 142-146, 381-386, 401-406 et, plus récemment, Barbéris 2011: 91; pour une approche comparative récente, voir De Mulder 2011. Toussaint a beaucoup insisté sur l'importance que revêt la manière dont le concept est entendu: « L'histoire de la linguistique guillaumienne sera l'histoire de ce conflit » (1983b: 112; voir aussi 1967: 99, § 6.2). On comprend donc que Valette ait intitulé son chapitre 5 « Enquête sur l'orientation matérialiste » (2006: 97-114).
- 241. Pour plus d'informations à ce sujet, notamment le rappel des positions de Valin et des autres psychomécaniciens, on peut se reporter à Tollis 1991 (§ X.2e : 380-390).
- 242. Voir aussi Jacob 1990 : 58, 90, 104 § 1.3.1 et 126 ; 1994 : 433 ; 1997 : 170.
- 243. 1973 : 221 ; 1983a : 16 ; 1983b : 115 ; 2004b : 106.
- 244. Sur les premiers contacts de Toussaint avec la grammaire générative et la perception spontanée qu'il en a eue, voir 1983a: 14. Derrière une opérativité commune qui constitue indubitablement un point de rencontre ou de convergence, ce qui, à ses yeux et en première analyse, sépare Guillaume de Chomsky, c'est que chez le premier les opérations sont des opérations mentales effectuées par le locuteur, tandis que, en gros, chez le second, il s'agit d'opérations logicomathématiques de description (1983a: 14-15).
- 245. « Avec l'opposition généralisation / particularisation, on se trouve en présence d'un irréductible sémantique qui, ipso facto, se traduit en une réalité physique : les deux opposés d'un mouvement vibratoire à quoi doit être ramené tout élément sémantique. [...] Comprise comme la variation périodique de ses constituants, elle [cette opposition] permet une analyse relativement aisée ; en premier lieu, des éléments grammaticaux, lesquels s'avèrent simples, contrairement à ce que croient les sémanticiens ; en second lieu, des éléments lexicaux où des phénomènes d'intégration et d'interférences, masquant ces "particules élémentaires" de la signification, rendent l'analyse plus difficile » (1972 : 83-84); « N'oublions pas [...] qu'au processus cyclique que j'essaie de mettre au jour dans la réalité linguistique s'en ajoutent vraisemblablement d'autres qui rendent plus complexe l'analyse des interférences. Pensons que la Terre ne fait pas que tourner autour du

- soleil. En plus de cet autre mouvement qui pendant près de deux millénaires masqua ses révolutions orbitales, elle est le siège de nombreux déplacements. La dynamique neurosémantique ne saurait être plus simple que la mécanique céleste » (1989 : 41).
- 246. « La naturalisation de la culture où nous sommes présentement engagés répond, brutalement diront certains, à une incommensurablement lente culturalisation de la nature : il faut que des sens, des orientations, aient investi l'espace cérébral dans les lenteurs de l'évolution pour qu'advienne le sens, sémantiquement parlant » (2003 : 348).
- 247. On voit ici ce qui le sépare d'un Jacob affirmant, lui, en 1967, que le plan linguistique avait « plus de rapport avec celui des formes mathématiques qu'avec celui de la physique, inséparable de la réalité sensible » (1983b : 229). À moins qu'il ne s'agisse d'une différence de niveau : de quelque nature que soit ce qu'il tente de modéliser, tout modèle n'emprunte-t-il pas toujours à la mathématique ?
- 248. « Ce refoulé, c'est le corps ; ce corps qui parle, cette langue masse musculaire qui donne généralement son nom aux langues ce corps que l'homme tolère à côté de son esprit, mais qu'il ne peut souffrir *au sein* de son esprit » (1979 : 329).
- 249. « On demande souvent à une théorie d'expliquer tous les faits. C'est un désir naïf. Ce qu'on devrait plutôt exiger d'elle c'est qu'elle soit capable de prévoir l'existence de faits. Car sans cette prévision, pas d'explication stricto sensu. On peut mettre ensuite un certain temps à trouver lesdits faits, peu importe. L'essentiel est de saisir qu'il n'y a de véritable compréhension que si, étant allé des faits vers la confection d'une théorie, on va ensuite de celle-ci vers la découverte d'autres faits » (1989 : 39).
- 250. Avec parenthèses dès 1994 : 436-437 ; sans parenthèses dans 1995b : 507, 517, 518, 519, 1995c : 149, 152, 154, 1997a : 425, 427, 430, 434 et 2012 : 259, § 2.2, 260.
- 251. Dans sa version révisée pour la publication de ses écrits (à paraître), Toussaint a préféré *neuronal* à *neuronique*.
- 252. 1995b: 520; 1995c: 149, 150 et 159; 2003: 344; 2004b: 106, § 1.2, 108 et 114.
- 253. « Quoi qu'il en soit, je n'aurai pas commis l'erreur qui consisterait pour un linguiste à vouloir appliquer au langage des modèles empruntés à la biochimie. J'ai produit un schème à partir de considérations uniquement sémantiques et cherché à voir s'il ressemble à des structures neurologiques, ce qui est une curiosité légitime. Si mes analyses linguistiques sont bonnes, au biologiste de leur trouver un site cérébral, synapse ou autre structure » (1987 : 113).

- 254. 2007b: 128; voir aussi la citation de 2009: 181 donnée § 3.3.2.
- 255. Nous savons depuis longtemps que le soupçon n'était pas justifié.
- 256. « Une théorie de la grammaire qui contient une théorie de la connaissance, dans la mesure où le langage porte les marques de sa propre acquisition, concerne non seulement l'enseignement mais aussi l'apprentissage d'une langue seconde » (1990 : 12) ; « Si ce que j'avance est fondé, alors se dessine une théorie linguistique qui, non seulement est utilisable dans l'enseignement des langues, réflexive et interactive (ce qui n'est pas sans intérêt), mais aussi devrait permettre d'avoir prise sur le processus d'acquisition d'une langue seconde, et d'affiner ainsi une pédagogie de la faute au sens où l'entend André Lamy » (1989 : 37).
- 257. Cette attitude a été vivement critiquée par Rastier, qui fait remarquer que « les physiciens ne sont plus physicalistes depuis longtemps » (cité par Toussaint 2007c).
- 258. Ainsi défini : « un parcours en came sur la catastrophe de la fronce » (2007b : 126). Voir encore : « il me semble [...] que le modèle cyclique pourrait renvoyer à un phénomène d'hystérésis que formaliserait la catastrophe de la fronce » (1997a : 423-424).
- 259. Elles sont notamment palpables dans leurs analyses sémantiques respectives et dans la présentation non critique par Thom de la formulation saussurienne. Pour d'autres allusions et commentaires, voir entre autres 1995c: 159-160.
- 260. 1981a : 272 ; 1983a : 28 ; 1983b : 123-124 ; 1997a : 432-433.
- 261. Chez ces derniers, le recours au trio *motif / profil / thème* (2001) n'est pas sans lui rappeler la progression *in posse / in fieri / in esse* de Guillaume.

Conclusion

- 262. Comme il l'a dit lui même de Cadiot et Visetti à propos du processus de métaphorisation : « Ils m'aident à mieux comprendre ce que je fais » (2007a : 413, § 2).
- 263. « Les analyses qu'on vient de lire, pour convaincu que je sois du bien-fondé de leur principe, je ne puis penser un seul instant qu'elles soient sans erreurs et je suis certain qu'on me présentera des objections auxquelles je ne saurai répondre et qui me seront des plus salutaires » (1983a: 61).
- 264. [À propos de son approche de la métaphore] « Uniquement une précision, sous forme d'hypothèse, qui pourrait être utile à l'élaboration, au niveau neurologique, de protocoles de recherche expérimentale » (2007a : trad. 413, § 2).
- 265. « Si, comme je crois l'avoir observé, le langage intègre, d'un bout à l'autre, des cycles de cycles, nous avons le droit d'imaginer qu'un jour viendra où l'on construira des outils qui seront pour les neurosciences ce que la mécanique céleste est pour l'astronomie et la théorie des quantas pour la physique. [...] L'autre grand présupposé métaphysique qu'est le monisme [...] peut être interprété comme un pas en direction d'un avenir où les sciences n'occuperont plus une position dominante. [...] Nous pouvons espérer qu'il y aura la réconciliation de l'homme et du monde, de la science et de la spiritualité, le jour où les sciences apporteront la preuve formelle que les langues et la pensée sont des cycles situés entre l'atome et les systèmes planétaires, et des cycles qui permettent de penser d'autres cycles » (1992 : trad. 116).
- 266. « Et si comme disait quelqu'un dernièrement, le délire était la théorie d'un seul et la théorie le délire de plusieurs ? » (1983a : 120).
- 267. Toussaint l'a tardivement rappelé (2010 : 40b).
- 268. Cet obstacle redoutable, c'est « le fleuve séparateur qui développe sa largeur et quelle largeur! entre le vu en pensée [...] et l'organe physique je dis physique qui a construit ce vu en pensée. Qu'a-t-il fait en lui-même, cet organe physique pour construire du vu en pensée? » (Guillaume 1995 : 221/17-18).
- 269. 1995: [21-V-1959] 221/1, 222/20-23 et 223/25; [28-I-60] 305/1.
- 270. Malheureusement, à en croire Rastier, on n'en a toujours pas fini avec le cloisonnement. Car la permanence de certaines dichotomies héritées telles que « l'inconséquente division entre syntaxe, sémantique et pragmatique, la séparation entre linguistique interne et linguistique externe », ajoutée à « la divergence irrémédiable des problématiques de la cognition et de la communication, tout cela conduit d'ores et déjà

dans les structures académiques au démembrement de la linguistique entre la "cognition" (liée au *language* et dépendant des sciences de la vie) et la "communication" (peu soucieuse des différences linguistiques et dépendant pour l'essentiel des "sciences de l'information") » (in Toussaint 2007c).

271. L'abondance et la variété de la bibliothèque de Toussaint, dont la bibliographie donnera une idée, souligne la hauteur de ses préoccupations et la largeur de son horizon.

Glossaire

Énactionnisme

Dans les années 1970, Francisco Varela (1941-2001), chercheur en neurobiologie et sciences cognitives d'origine chilienne intéressé par la phénoménologie et la méditation bouddhique, a élaboré – avec le neurobiologiste Humberto Maturana – le concept d'« autopoièse » qui, à tout organisme vivant, attribue une autonomie organisationnelle, la propriété d'« auto-conservation individuelle », plus déterminante pour son évolution que sa phylogenèse (darwinienne) ou ses mécanismes de reproduction.

Dans cette optique, développant avec Evan Thompson et Eleanor Rosch une approche de la conscience qui prône un retour (non réductionniste) à ses origines biologiques, il a proposé la notion d'« énaction », liée à l'idée que l'esprit humain lui aussi s'organise en interaction avec l'environnement, idée donnée comme alternative au cognitivisme, au computationnalisme et au dualisme de Descartes. S'inscrivant dans le courant constructiviste, elle prouve expérimentalement que, même si la réalité semble dotée d'une existence « objective », elle est en fait une construction variablement consensuelle. Dans cette perspective, la cognition apparaît comme insérée dans une situation particulière et dotée d'une configuration particulière: en somme, comme écologiquement située ou incarnée. Avant sa perception et son appréhension par le cerveau, elle ne saurait donc passer pour issue d'un monde pré-déterminé qui lui préexisterait. Pour autant, l'énactionnisme n'adhère pas non plus complètement à la conception opposée, purement constructiviste (voire solipsiste), selon laquelle le système cognitif crée son propre monde en même temps qu'il se construit lui-même.

Il propose en fait une voie moyenne, qui repose sur la conviction que le monde n'est ni un ensemble donné de repré-

sentations totalement objectives, ni un ensemble de représentations totalement subjectives et de pure création. Finalement « neurophénoménologique », il veut à la fois rendre compte du côté phénoménal, vécu, de l'expérience, et de ce que l'on peut dire du fonctionnement cérébral correspondant, ses « corrélats neuronaux ».

Énonciationnisme

L'approche énonciative du discours consiste à rechercher les différents moyens linguistiques par lesquels un locuteur y imprime sa marque, s'y inscrit implicitement ou explicitement et se situe par rapport à lui.

Gestalttheorie (ou gestaltisme, ou théorie de la forme)

Présent comme sous-entrée dans le *Trésor de la langue française informatisé*, le terme désigne la doctrine affirmant que, en psychologie, les perceptions sont subordonnées à des structures formelles ou gestalt.

Glossogenèse (~ glossogénie)

En psychomécanique du langage, le terme *glossogenèse* désigne « le mouvement constructeur du langage dans le temps » (Boone et Joly 2006 : 215a) en tant qu'ensemble stabilisable de moyens provisionnels *au repos*.

Grammème

Nom souvent donné à l'unité linguistique minimale (le morphème) lorsque sa vocation est exclusivement ou prioritairement grammaticale.

Humboldt

Lors de son séjour au Pays basque avant la fin de 1799, le philosophe prussien Guillaume de Humboldt (1767-1835) met en place, avec cent cinquante ans d'avance, les principes de la description linguistique moderne : étude synchronique, descrip-

GLOSSAIRE 141

tive et non prescriptive, importance du corpus et des informateurs, rejet des catégories grammaticales héritées (notamment latines) lorsqu'elles se révèlent inadaptées. Plus tard, entre 1827 et 1829, même convaincu, comme Sapir et Whorf, que notre conceptualisation du monde est dépendante des catégories linguistiques qui nous permettent d'en parler, il s'intéressera à la grammaire universelle.

Lexème

Nom souvent donné à l'unité linguistique minimale (le morphème) lorsque sa vocation est exclusivement ou prioritairement lexicale.

Praxéogenèse (~ praxéogénie)

En psychomécanique du langage le terme renvoie aux « conditions d'utilité auxquelles [le langage] doit satisfaire pour remplir le service qu'on attend de lui » (Boone et Joly 2006 : 332b), autrement dit à sa mise en service individuelle, intéressée, ciblée et indissociable de tous les ingrédients de l'énonciation, bref au langage *en service*.

Psychomécanique du langage

C'est ainsi que Gustave Guillaume (1883-1960) a tardivement (1945) désigné la méthode d'analyse du langage (la « discipline particulière », selon ses propres termes) qu'il a progressivement mise au point à partir de 1916. Elle a porté sur « l'étude des opérations de pensée ressortissant au mécanisme de l'esprit et créatrices des systèmes de langue » (Boone et Joly 2006 : 349a) dont l'édification et la configuration interne ordonnée sont tributaires d'un certain temps opératif (voir ci-dessous), ouvert à des interceptions résultant de visées variables (voir ci-dessous) qui en permettent des exploitations diversifiées.

Temps opératif

Parce que chaque exploitation d'un système linguistique implique une activité mentale nécessitant une certaine durée, la psychomécanique a pris le parti d'en asseoir l'analyse ordonnée sur son *temps* de développement *opératif*, que Gustave Guillaume, ainsi que ses successeurs – individuellement ou collectivement –, ont alternativement tenu pour réel ou imaginaire (Tollis 1991 : X.4, 400-406).

Visée

Déjà en germe dès 1916, cette notion, dont Gustave Guillaume fait état en 1929, est censée poser « la question du rapport, central dans le langage, entre la puissance et l'effet ». Il en distingue fondamentalement deux sortes, en apparence hétérogènes mais accordées entre elles : celle qui aboutit à l'édification de la langue, parfois réputée apragmatique, et celle qui aboutit à la construction d'un énoncé, réputée pragmatique (Boone et Joly 2006 : 457b et 458a). En fait, dans ses écrits cette distinction de principe s'estompe souvent, dans la mesure où, d'un bout à l'autre de son existence (virtuelle / effective), le langage apparaît comme partiellement téléologique (Tollis 2008a: chap. 9, 235-244). La notion de « visée » peut au moins être rapportée à l'actualisation dont s'accompagne chacune des exploitations des items de la langue: «L'intention [...] est figurée, selon la métaphore optocentrique, comme une visée (Guillaume, Pottier) ou un scanning (Langacker) » (Rastier 1993a: 173).

Table des figures

Figure 1 (1983a: 49) § 2.1.1	22
Figure 2 (2004b: 111) § 4.1.1 (note 123)	117
Figure 3 (1970: 138) § 4.1.3 (note 138)	119
Figure 4 (1972: 79) § 4.1.3	46
Figure 5 (1983b : 122) § 4.1.3	48
Figure 6 (2003 : 347) § 4.2.1	51
Figure 7 (2003 : 333) § 5.2.1	63
Figure 8 (1981a: 41) § 5.3.2	66
Figure 9 (1981a: 42) § 5.3.2	67
Figure 10 (2004b : 117) § 5.3.2	69
Figure 11 (1989 : 38) § 5.4 (note 212)	129
Figure 12 (1983b : 125) § 5.5.2	77

Bibliographie

A.- Écrits publiés de Maurice Toussaint

- 1964 « Esquisse d'une théorie linguistique des mouvements corticocérébraux issus de la psychomécanique de Gustave Guillaume », Mémoire d'étude, sous la direction de B. Pottier, 131 p., inédit.
- 1967 « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », Langages, 7 (Linguistique française : Théories grammaticales, Michel Arrivé et Jean-Claude Chevalier éds), p. 93-100.
 - <http://www.youscribe.com/catalogue/presse-et-revues/savoirs/autres/gustave-guillaume-et-l-actualite-linguistique-article-n-7-vol-2-980418>.
- 1970 « Analyse neurolinguistique des cinq temps de l'indicatif français : passé simple, imparfait, présent, conditionnel, futur » (1969), *Kalbotyra* [Vilnius], 22/3, p. 135-145.
- 1972 « Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique », *Revue romane*, 7/1, p. 68-89.
- 1973 « Linguistique et épistémologie » (1971) [Présentation et critique de Jacob 1970], *Kalbotyra* [Vilnius], 24/3, p. 220-230.
- 1975 « Étude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe », Revue roumaine de linguistique, 20/6 = Cahiers de linguistique théorique et appliquée, 12/1-2, p. 741-746.
- 1977 « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique. Du signe », thèse de 3° cycle sous la direction de B. Pottier, 265 p., inédit.
- 1978 « Arbitraire et transcendentalement [sic] substantiel », Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 1, p. 3-12.
- 1979 « Arbitraire et substantiellement pulsionnel », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 2, p. 323-341.

 http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=58434.

- 1980 « Exemplaires » (I), Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 3, p. 255-263.
- 1981a « Exemplaires » (II), Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 4, p. 265-273.
- 1981b « Pièce d'identité. À la mémoire de Gustave Guillaume » (1980), Le Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 19 (Les Universaux du langage, 2° partie), p. 38-49.
- 1983a Contre l'arbitraire du signe, préface de Michel Arrivé, Paris, Didier-Érudition (« Linguistique » 13), 141 p.
- 1983b « Du temps et de l'énonciation », Langages, 70 (La Mise en discours, Herman Parret éd. [Contributions au colloque « Langage et signification », Albi, juillet 1982]), p. 107-126.

 http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge0458-726x 1983 num 18 70 1156>.
- 1987 « Lettre au professeur Ilya Prigogine », *Romaneske* [Louvain], 2, p. 106-114.
- 1989 « Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire », Études de linguistique appliquée, 74, p. 37-50.
- 1990 « Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage », Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage, 10, p. 10-13.
- 1992 « Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico », *Glosa* [Cordoue], 3, p. 93-120.
- 1994 « Théorie linguistique et opérativité » [Réponse à Mailhac 1988], *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 17, p. 433-442. (dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/58831.pdf>.
- 1995a « De quelques lieux de l'écriture », Correspondance [Revista hispano-belga, Cáceres Bruxelles], 4 [Actes du Colloque international sur « La escritura y su espacio. Dossier Michaux », Cáceres, 3-5 mai 1990, Ana González Salvador (éd.)], p. 9-22.
- 1995b « Universalisme et universalité : pour une physique des cas », Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 18, p. 507-522.
- 1995c « Vers une théorie critique du sujet : une neurolinguistique cognitive anticognitiviste », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 1995-1996, 9 (*Lingüística francesa*), p. 149-161. [Sous un titre précédé de « Lettre à René Thom », la version espagnole est parue dans une traduction de Colette Charbonnier *in* Calero Vaquera et Hermosilla Álvarez 2013 : 45-59.]

- 1996 « From psychomechanics of language to analytical neurolinguistics », in Psychomechanics (The) of language and guillaumism: 103-119. [La présence de passages raturés permet de penser que ce n'est pas la toute dernière version de ce travail qui a été publiée.]
- 1997a « Pour une neurosémantique épistémique », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 20, p. 423-435.
- 1997b « Le sujet du temps », Cahiers de praxématique, 29 (Le Système verbal selon G. Guillaume : Lectures critiques, Jacques Bres éd.), p. 185-203.
- 2002 « Lettre à Michel Arrivé », in Jacques Anis, André Eskénazi, Jean-François Jeandillou (éds), Le Signe et la lettre : Hommage à Michel Arrivé, Paris, L'Harmattan, p. 431-439.
- 2003 « Analogiques », in Mot (Le) comme signe et comme image...: 331-350.
 - http://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXvlydexpdv. The state of the state
- 2004a « Psychomécanique du langage et théorie des formes sémantiques », Séminaire « Formes symboliques », ENS Ulm, 19 octobre 2004.
 - http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=78.
- 2004b « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica », Cuadernos de filología francesa [Cáceres], 16 (Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive), p. 105-131.
- 2005 « Notes en vue d'une neurosémiologie », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 339-350.
 - $\label{lem:comviewer} $$ \expid=sites & srcid= ZGVm YXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo3MjU3ZDg0NzNiNjZlOThi>.$
- 2007a «¿Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora? », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 30, p. 411-422.
 - http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696>.
- 2007b « Vers plus de cognition », in Bres et alii 2007: 125-132.
- 2007c « Réductions vertueuses et sciences de la culture. Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier » (antérieur à 2004).
 - http://www.revue-texto.net/Dialogues/FR_Toussaint.pdf >

- 2009 « Quand paradoxe de la frontière et temps opératif guillaumien conduisent à des convergences », in Montserrat Veyrat Rigat, Enrique Serra Alegre (eds.), Lingüística como reto epistemológico y como acción social: Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario, Valencia, Arco/Libros, I, p. 175-186.
- 2010 « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme », L'Information grammaticale, 126 (Vitalité de la psychomécanique du langage, Olivier Soutet et Philippe Monneret éds), p. 37-41.
- 2012 « Le modèle sinusoïdal. Étude critique et comparative », in Aboubakar Ouattara (éd.), La Linguistique de Bernard Pottier: Bilan, critiques, perspectives, Colloque international organisé à Paris le 24 janvier 2006, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Rivages linguistiques »), p. 253 -271.

B.- Autres références

NOTA BENE: Cette bibliographie comprend deux sortes d'entrées. Les premières, repérées par un astérisque, correspondent aux ouvrages ou articles mentionnés dans le présent travail. Les autres, de loin plus nombreuses, renvoient aux lectures que Toussaint cite ou met en avant tout au long de ses écrits et qui, ayant suscité ses commentaires, alimenté ses critiques ou encouragé ses orientations théoriques, ont pu, directement ou indirectement, l'influencer.

- ABLALI Driss, VALETTE Mathieu (éds) 2004 : Cahiers de praxématique. Du continu : son et sens, 42.
- ALLETON Viviane 1970 : L'Écriture chinoise, Paris, Presses universitaires de France (« Que sais-je ? » 134), 126 p.
- Aphasie et agraphie: Langages, 1977, 47, Jean Dubois éd., 130 p.
- APOTHÉLOZ Denis 2003 : « Le rôle de l'iconicité constructionnelle dans le fonctionnement du préfixe négatif », in Mot (Le) comme signe et comme image... : 35-63.
 - https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo3MmQ1ODY3M2U4ZjhjNmE4.
- ARISTOTE 1989: Organon (Logique), traduction nouvelle et notes par Jules Tricot, Paris, Vrin (« Bibliothèque des Textes Philosophiques Poche »), XIV-153 p. [Aristotelis opera omnia, VIII: Aristotelis categoriae, de interpretatione, topica et de sophisticis

- elenchis, editio stereotypa, Lipsiae, sumptibus et typis C. Tauchnitii, 1832, IV-336 p.]
- ARRIVÉ Michel 1968 : Peintures, gravures et dessins d'Alfred Jarry, préface et commentaire des œuvres par —, régent, Paris, Cercle français du livre et des arts : Collège de pataphysique, XCV, 125 [115] p.
- 1971: « Structuration et destruction du signe dans quelques textes de Jarry », in Algirdas J. Greimas et alii (éds), Essais de sémiotique poétique, Paris, Larousse (« Collection L »), p. 64-79.
- 1972 : Les Langages de Jarry : Essai de sémiotique littéraire, Paris, Klincksieck (« Publications de l'université de Paris X, Lettres et sciences humaines ; série A. Thèses et travaux » 18), 382 p.
- * 1983 : « Lettre-préface », in Toussaint 1983a : 5-9.
 - ASENSI Manuel 1987 : *Teoría de la lectura : Para una crítica paradójica*, Madrid Valencia, Hiperión (« Libros Hiperión » 98), 166 p.
 - ATLAN Henri 1972: L'Organisation biologique et la théorie de l'information, préface d'Alfred Fessard, Paris, Éditions Hermann (« Actualités scientifiques et industrielles » 1351), XXI-299 p.
 - AVALLE D'ARCO Silvio 1973 : « La sémiologie de la narrativité chez Saussure », in Charles Bouazis et alii (éds), Essais de la théorie du texte, Paris, Galilée, p. 17-49.
 - BACHELARD Gaston 1938 : La Formation de l'esprit scientifique : Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective, Paris, Vrin, 256 p.
 - BARBARAS Renaud 1998 : Le Tournant de l'expérience : Recherches sur la philosophie de Merleau-Ponty, Paris, Vrin (« Bibliothèque d'histoire de la philosophie : nouvelle série »), 287 p.
- * BARBÉRIS Jeanne-Marie 1990 : « Avant-propos », in Robert Lafont, Le Dire et le faire, Jacques Bres et Françoise Gardes-Madray (éds), Montpellier, université Paul-Valéry (« Langue et praxis » 3), p. 2-10.
 - 2008 [2011] : « Instant du loquor, instant du dire, instance du discours : du temps au sujet », *Cahiers de praxématique*, 51 (*Gustave Guillaume. Opérativité et discours. Le sujet parlant*, Jean-Claude Coquet éd.), p. 87-110.
 - BARTHÉLEMY-MADAULE Madeleine 1972 : L'Idéologie du hasard et de la nécessité, Paris, Éditions du Seuil, 223 p.
 - BARTHES Roland 1967 : Le Système de la mode, Paris, Éditions du Seuil, 326 p.
 - BAUDRILLARD Jean 1972 : Pour une critique de l'économie politique du signe, Paris, Gallimard (« Les Essais »), 270 p.

- BELLASSEN Joël 1989 : Méthode d'initiation à la langue et à l'écriture chinoises, I, Paris, La Compagnie, 279 p.
- BENVENISTE Émile 1946 : « Structure des relations de personne dans le verbe », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 43/1, 126, p. 1-12, repris *in* Benveniste 1966b : 225-236.
- —— 1966a : « Nature du signe linguistique » (*Acta linguistica*, 1939, 1, p. 23-29 ; repris) *in* Benveniste 1966b : 49-55.
- 1966b : *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard NRF (« Bibliothèque des sciences humaines »), 356 p.
- —— 1970: « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17 (*L'Énonciation*, Tzvetan Todorov éd.), p. 12-18. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1970_num_5_17_2572>.
- BENVENISTE Émile et alii 1966 : Problèmes du langage, Paris, Gallimard (« Diogène »), 219 p.
- BERTHOZ Alain 1997: Le Sens du mouvement, Paris, Odile Jacob (« Sciences humaines »), 345 p.
- BLACK Max 1968: Models and metaphors: Studies in language and philosophy (1962), Ithaca, New York, Cornell University Press, XII-267 p.
- BLANCHÉ Robert 1966: Structures intellectuelles: Essai sur l'organisation systématique des concepts, préface de Georges Davy, Paris, Vrin (« À la recherche de la vérité »), XL-147 p.
- BOHAS Georges, DAT Mihai 2003 : « Un aspect de l'iconicité linguistique en arabe et en hébreu : la relation du signe linguistique avec son référent », in Mot (Le) comme signe et comme image... : 15-33.
 - https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDoxMjkxN2Q1NmMxMzVkNGVk.
- BONNARD Henri 1961 : « Le système des pronoms qui, que, quoi en français », Le Français moderne, 29, p. 168-182 et 241-251.
- 1969 : « Guillaume il y a vingt ans », Langue française, 1 (La Syntaxe, René Lagane et Jacqueline Pinchon éds), p. 21-35.
 http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1969_num_1_1_5394>.
- BOONE Annie, JOLY André 2004: Dictionnaire terminologique de la systématique du langage (1996), 2° éd. revue, corrigée et augmentée par A. Joly, Paris, L'Harmattan (« Sémantiques »), 470 p. [Chacun des sept collaborateurs a signé son article.]

- BOTTINEAU Didier 2002: « Les cognèmes de l'anglais: principes théoriques », in Ronald Lowe (éd.), Actes du IX^e Colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, université Laval, Québec, 15-17 août 2000. Le Système des parties du discours. Sémantique et syntaxe, Québec, Les Presses de l'université Laval, p. 424-437.
- 2003a: «Les cognèmes de l'anglais et autres langues», in Ouattara 2003: 185-201.
- 2003b: « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », in Mot (Le) comme signe et comme image...: 209-228.
 https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo3NzRhODg0MDU0NWNlNGY4
- 2004 : « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », in Claude Delmas, Louis Roux, La Contradiction en anglais [Communications prononcées à l'atelier de linguistique du congrès de la SAES, Société des anglicistes de l'enseignement supérieur, à Montpellier en 2001], Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne (« Travaux du CIEREC., Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine » 116), p. 27-53.
 - http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/63/99/PDF/Bottineau_2004_NEG.pdf
 - ou http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00246399.
- * 2013 : « L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique inactive », in Cuadernos de filología francesa [Cáceres], 24, Hommage à Maurice Toussaint, p. 79-99.
 - BOULOUFFE Jacqueline 1988 : « Psychomécanique et constructivisme piagétien pour un redressement des carences modales dans l'enseignement des langues », Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage, 5, p. 425-436.
 - BOURCIEZ Édouard 1958 : *Précis historique de phonétique française*, 9° édition revue par Jean Bourciez, Paris, Klincksieck, XXXVI-236 p.
 - BOUTON Charles P. 1984a : *La Neurolinguistique*, Paris, Presses universitaires de France (« Que sais-je ? » 2153), 127 p.
 - 1984b : Discours physique du langage : Genèse et histoire de la neurolinguistique, Paris, Klincksieck, 234 p.
- BOUVERESSE Jacques 1999 : Prodiges et vertiges de l'analogie : De l'abus des belles-lettres dans la pensée, Paris, Raisons d'agir, 158 p.

- BRANDT Per Aage 1994: Dynamiques du sens: Études de sémiotique modale, Aarhus, Aarhus University Press (« Poetica et analytica. Supplément » 2), 283 p.
- BRES Jacques 1989 : « À la recherche de la narrativité : éléments pour une théorisation praxématique », *Cahiers de praxématique*, 11 (*Du récit, encore*, éd.), p. 75-100.
- 1995 : Récit oral et production d'identité sociale, Montpellier, Groupe de recherche en linguistique, Publication de la Recherche universitaire de Montpellier (« Langue et praxis »), 225 p.
- BRES J., LAUZE Audrey 2007 : « La relation d'inclusion et les temps verbaux du passé en français : aspect ou point de vue ? », in BRES et alii 2007 : 261-270.
- BRES J. et alii (éds) 2007: Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^e Colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Montpellier 8-10 juin 2006, Limoges, Lambert-Lucas, 404 p.
- BRONCKART Jean-Paul 1992 : « El discurso como acción. Por un nuevo paradigma psicolingüístico », *Anuario de psicología* [Barcelone], 54, p. 3-48.
- BROWN Roger W., NUTTAL R. 1959: « Method in phonetic symbolism experiments », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 59/3, p. 441-445.
- CADIOT Pierre 1991 : « À la hache ou avec la hache ? Représentation mentale, expérience située et donation du référent », Langue française, 91 (Prépositions, représentations, référence, A.-M. Berthonneau et P. Cadiot éds), p. 7-23.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1991_num_91_1_6202.
- 1999 : « Principe de conformité et génération analogique en sémantique lexicale », *Verbum*, 21/4, p. 383-407.
- —— 2001 : « La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes », *Semen*, 15, p. 41-59.
- CADIOT P., LEBAS Franck 2003a : « Monter et la constitution extrinsèque du référent », in Constitution (La) extrinsèque du référent : 9-30.
- * CADIOT P., VISETTI Yves-Marie 2001 : Pour une théorie des formes sémantiques : Motifs, profils, thèmes, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), 234 p.
- * 2004 : « Motivos, perfiles, temas : un enfoque global de la polisemia », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 16 (*Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive*), p. 37-83.

- CALERO VAQUERA Mª Luisa, HERMOSILLA ÁLVAREZ Mª Ángeles (eds.) 2013 : *Lenguaje, literatura y cognición*, Córdoba, Servicio de publicaciones, universidad de Córdoba, 337 p.
- CARTON Fernand 1974 : *Introduction à la phonétique du français*, Paris-Bruxelles, Bordas (« Études. Série de langue française »), 250 p.
- CASSIRER Ernst 1933 : « Le langage et la construction du monde des objets », traduction de P. Guillaume, *Journal de psychologie normale et pathologique*, 30, p. 18-44 ; repris *in* Pariente 1969 : 39-68.
- 1972: La Philosophie des formes symboliques, 1. Le langage (1953), traduit de l'allemand par Ole Hansen-Love et Jean Lacoste, Paris, Les Éditions de Minuit (« Le sens commun »), 358 p.
- —— 1975 : Essai sur l'homme (1944), traduit de l'anglais par Norbert Massa, Paris, Les Éditions de Minuit (« Le sens commun »), 336 p.
- 1997: Trois essais sur le symbolique: Œuvres VI, traduit de l'allemand par Jean Carro avec la collaboration de Joël Gaubert, Paris, Les Éditions du Cerf (« Passages »), 164 p.
- CATACH Nina, Pierre ACHARD (éds) 1988: Pour une théorie de la langue écrite. Actes de la Table Ronde Internationale [« Histoire et structure des orthographes et systèmes d'écritures »], CNRS-HESO Paris, 23-24 octobre 1986, Paris, Éditions du CNRS, 259 p.
- CHANGEUX Jean-Pierre 1983 : *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard (« Le temps des sciences »), 419 p.
- CHARON Jean 1977: L'Esprit cet inconnu, Paris, A. Michel, 255 p.
- CHASTAING Maxime 1958 : « Le symbolisme des voyelles, signification des i: symboles de cris et de mouvements ; symboles d'acuité et de petitesse », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 55, p. 403-423 et 461-481.
- —— 1962: « La brillance des voyelles », Archivum, 1, p. 1-13.
- —— 1964 : « Nouvelles recherches sur le symbolisme des voyelles », Journal de psychologie normale et pathologique, 61, p. 75-88.
- CHEVALIER Jean-Claude [Paris VIII] 1966 : « La poésie d'Apollinaire et le calembour », *Europe*, 451-452, p. 56-76.
- 1970a: « Alcools d'Apollinaire »: Essai d'analyse des formes, Éditions Minard (« Bibliothèque des lettres modernes » 17), 280 p.
- 1970b: « Guillaume Apollinaire. "Alcools." Rosemonde », Langue française, 7 (La Description linguistique des textes littéraires, Pierre Kuentz éd.), p. 36-44.

- CHEVALIER Jean-Claude [Paris IV] 1976: « Sur l'idée d'*aller* et de *venir* et sa traduction linguistique en espagnol et en français », *Bulletin hispanique*, 78/3-4, p. 254-312.
- 1982 : « Le péché de réalité », *Langues et linguistique* [Québec], 8/2, p. 91-125.
- —— 1996 : « De Guillaume à une linguistique du signifiant », Modèles linguistiques, 33 (XVII/1 : Temps et langage III), p. 77-92.
- CHEVALIER J.-C., DELPORT Marie-France 2005 : « Faut-il sauver le soldat Polly Semy ? », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 314-337.
 - https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZG
- CHOMSKY Noam 1966a : « Une conception transformationnelle de la syntaxe », *in* Ruwet 1966 : 39-80.
- —— 1966b : « La notion de "règle de grammaire" », *in* Ruwet 1966 : 81-104.
- —— 1969: Structures syntaxiques (1957), traduit de l'anglais par Michel Braudeau, Paris, Éditions du Seuil (« L'Ordre philosophique »), 144 p.
- —— 1971 : Aspects de la théorie syntaxique (1965), traduit de l'anglais par Jean-Claude Milner, Paris, Éditions du Seuil (« L'ordre philosophique » 13), 285 p.
- 1987: La nouvelle syntaxe: Concepts et conséquences de la théorie du gouvernement et du liage (1982), traduit de l'anglais par Lélia PICABIA, présentation et commentaire d'Alain Rouveret, Paris, Éditions du Seuil (« Travaux linguistiques »), 379 p.
- CHOMSKY N., MILLER George 1963: «Introduction to the formal analysis of natural languages», in R. Duncan Luce, Robert R. Bush and Eugene Galanter (eds), *Handbook of Mathematical Psychology*, II, New York, Wiley & Sons, p. 269-321.
- CHRISTIN Anne-Marie (éd.) 1977: L'Espace et la lettre: Écritures, typographies, Paris, numéro spécial des Cahiers Jussieu, 3, Union générale d'éditions (« 10/18 » n° 1180), 438 p.
- —— (éd.) 1985 : *Écritures II*, Paris, Le Sycomore, 379 p.
- CLÉMENT Catherine (éd.) 1973 : Jacques Derrida, L'Arc, 54, 86 p.
- COHEN Jean 1972 : « Poétique et motivation », Poétique, 11 (Puissances du langage), p. 432-445.
- COMRIE Bernard 1981: Language universals and linguistic typology: Syntax and morphology, Oxford, Basil Blackwell and Chicago, The University of Chicago Press, XI-252 p.

- Constitution (La) extrinsèque du référent : Langages, 2003, 150, Pierre Cadiot et Franck Lebas éds, 127 p.
- Continu (Du): Son et sens: Cahiers de praxématique, 2004, 42, Driss Ablali et Mathieu Valette éds, 238 p.
- COQUET Jean-Claude *et alii* (éds) 1982 : *Sémiotique : L'École de Paris*, Paris, Hachette université (« Langues, linguistique, communication »), 207 p.
- COYAUD Maurice 1974: « Non-arbitraire de quelques signes linguistiques naturels », *Cahiers internationaux du symbolisme*, 26, p. 7-14; repris *in Essais de typologie linguistique*, Saint-Sulpice-de-Favières, Éditions Jean-Favard, Paris diff. Masson (« Documents de linguistique quantitative » 43).
- CULIOLI Antoine 1980: « Rapport sur un rapport », in Joly 1980b: 37-47.
- 1991: Pour une linguistique de l'énonciation, I: Opérations et représentations, Gap, Ophrys (« L'homme dans la langue »), 225 p.
- —— 1999a: Pour une linguistique de l'énonciation, II: Formalisation et opérations de repérage, Paris et Gap, Ophrys (« L'homme dans la langue »), 182 p.
- —— 1999b: Pour une linguistique de l'énonciation, III: Domaine notionnel, Paris et Gap, Ophrys (« L'homme dans la langue »), 192 p.
- CUXAC Christian 2003 : « Iconicité des langues des signes : mode d'emploi », in Mot (Le) comme signe et comme image... : 239-264.
 - $\label{lem:com_viewer} $$ \text{V}_{a=v}^2 = \text{V}_{$
- DE CARVALHO Paulo Maia 1985 : Nom et déclinaison : Recherches morpho-syntaxiques sur le mode de représentation du nom en latin, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2 vol., 1105 p.
- 1993 : « Sur la grammaire de genre en latin », *Ephrosine. Revista de filologia clássica* [Lisbonne], 21, p. 69-103.
- DELAS Daniel, FILLIOLET Jacques 1973: Linguistique et poétique, Paris, Larousse (« Langue et langage »), 206 p.
- DELATTRE Pierre C. 1965 : « Les attributs physiques de la parole et l'esthétique du français », Revue d'esthétique, nouvelle série, 18/3-4 (numéro spécial : Esthétique de la langue française), p. 240-254.

- —— 1966: Studies in french and comparative phonetics. Selected Papers in French and English, The Hague London Paris, Mouton & C° (« Janua Linguarum. Series Major 18 »), 286 p. -[10] p.
- DELBECQUE Nicole 1990: « Word order as a reflection of alternate conceptual constituants in French and Spanish. Similarities and divergences in adjective position », *Cognitive Linguistics*, 1/4, p. 349-416.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix 1972 : Capitalisme et schizophrénie, I : L'Anti-Œdipe, Paris, Les Éditions de Minuit (« Critique »), 472 p.
- DELPORT Marie-France 2004a: Deux verbes espagnols, haber et tener: Étude lexico-syntaxique, perspective historique et comparative, Paris, Éditions hispaniques (« Linguistique »), 508 p.
- 2004b : « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez G. Guillaume », Modèles linguistiques, 49-50 (XXV/1-2 : Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues), p. 115-127.
- * DE MULDER Walter 2010 : « "Temps opératif" et "temps de traitement" : de la pensée aux processus neuronaux ? », *Degrés*, 38/143-144 (*La Langue face à l'univers*, André Jacob éd.), p. e1-e18.
 - DERRIDA Jacques 1967 : *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit (« Critique »), 448 p.
 - —— 1968 : « Sémiologie et grammatologie », *Information sur les sciences sociales*, 7/3, p. 135-148.
 - 1972 : La Voix et le phénomène : Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl (1967), 2° éd., Paris, Presses universitaires de France (« Épiméthée »), 117 p.
 - DIXON Robert Malcolm Ward 1972: The dyirbal language of North Queensland, Cambridge, Cambridge University Press, (« Cambridge studies in linguistics »), XXIV-420 p.
 - —— 1994: *Ergativity*, Cambridge, Cambridge University Press (« Cambridge studies in linguistics » 69), XXII-271 p.
 - DUBOIS Jean 1963a: Étude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain: Essai d'interprétation des mouvements observés dans le domaine de la morphologie des mots construits, Paris, Larousse, XII-120 p
 - —— 1963b : compte rendu de Moignet 1961, *Le Français moderne*, 31/1, p. 73-74.
 - —— 1967 : « La neurolinguistique », in Pathologie du langage : 6-17.

- DUBOIS J., IRIGARAY Luce 1966 : « Approche expérimentale des problèmes intéressant la production de la phrase noyau et ses constituants immédiats », in Linguistique française : Le verbe et la phrase : 90-125.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1966_num_1_3_2346.
- DUBOIS J., MARCIE Pierre, HÉCAEN Henri 1967: « Description et classification des aphasies », *in Pathologie du langage*: 18-36. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1967_num_2_5_2870.
- DUCROT Oswald 1969 : « De Saussure à la philosophie du langage », préface à J. R. Searle, *Les Actes de langage : Essai de philosophie linguistique*, traduction française d'Hélène Pauchard, Paris, Hermann (« Savoir » 18), p. 7-34.
- —— 1974 : « Humboldt et l'arbitraire linguistique », *Cahiers internationaux du symbolisme*, 26, p. 15-25.
- DUCROT O., TODOROV Tzvetan 1972 : Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Éditions du Seuil, 470 p.
- DUPUY Jean-Pierre 1994: Aux origines des sciences cognitives, Paris, Éditions La Découverte (« Textes à l'appui. Série Sciences cognitives »), 187 p.
- EDELMAN Gerald M. 1992 : *Biologie de la conscience*, traduit de l'anglais par Ana Gerschenfeld, Paris, Odile Jacob (« Sciences »), 368 p.
- ENGLER Rudolf 1962 : « Théorie et critique d'un principe saussurien : l'arbitraire du signe », *Cahiers F. de Saussure*, 19, p. 5-66.
- * 1964 : « Compléments à l'arbitraire », *Cahiers F. de Saussure*, 21, p. 25-32.
- ESKÉNAZI André 2005a : « Le lapin, le moineau et le zèbre », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 117-134.
- 2005b : « La place de l'adjectif, l'avant et l'après », Semen, 19, p. 103-142.
- FAZZIOLI Edoardo 1987: Caractères chinois, du dessin à l'idée, 214 clés pour comprendre la Chine (1986), traduit de l'italien par Monique Aymard, préface de Claude Hagège, Paris, Flammarion (« Flammarion Documents et essais »), 252 p.
- FILLMORE Charles J. 1968: «The case for case », in Emmon Bach and Robert T. Harms (eds), Universals in Linguistic Theory, New York, Holt, Rinehart & Winston, p. 1-88.

- FISCHER Henry George 1977: Egyptian Studies, II: The Orientation of hieroglyphs, Part 1: Reversals, New York, The Metropolitan Museum of arts, XXIII-147 p.
- FÓNAGY Iván 1961: « Communication in poetry », Word, 17, p. 194-218.
- 1965a: « Contribution to the physei-thesei debate », in Omagiu lui Al. Rosetti la 70 de ani, Bucuresti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, p. 251-257.
- —— 1965b: « Le langage poétique: forme et fonction », *Diogène*, 51, p. 72-116; repris *in* Benveniste *et alii* 1966: 72-116.
- 1970 : « Les bases pulsionnelles de la phonation. Les sons », Revue française de psychanalyse, 1, p. 101-136.
- —— 1972: « Motivation et remotivation », *Poétique*, 11 (*Puissances du langage*), p. 414-431.
- FOUCAULT Michel 1966: Les Mots et les choses: Une archéologie des sciences humaines, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »), 400-[5] p.
- FOURQUET Jean-Philippe 1956: Grammaire de la prose allemande simple, Paris, Hachette, VI-218 p.
- FREUD Sigmund 1968: « Pulsions et destins des pulsions » (1915), in —, *Métapsychologie* (c. 1915), traduit de l'allemand par Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, Paris, Gallimard (« Folio essais » 30), p. 11-44.
- —— 1971a : « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *in* 1971c : p. 7-80.
- —— 1971b : « Le moi et le ça » (1923), in 1971c : p. 177-232.
- 1971c: Essais de psychanalyse, préface d'Angelo Hesnard, traduction de S. Jankélévitch revue par A. Hesnard, Paris, Payot (« Petite Bibliothèque Payot » 44), 280 p.
- —— 1977: Totem et Tabou: Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs (1912-1913), Paris, Payot (« Petite Bibliothèque Payot » 77), 186 p.
- FUCHS Catherine 1981 : « Les problématiques énonciatives : esquisse d'une présentation historique et critique », *DRLAV*, 25, p. 35-60.
- 2002 : Direction du programme Cognitique 1999-2002, Action concertée incitative. Résumé des projets de recherche soutenus, Paris, Ministère de la jeunesse, de l'éducation et de la recherche.
- 2004 : « Pour introduire à la linguistique cognitive », in (éd.), La Linguistique cognitive, Gap, Éditions Ophrys et Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (« Cogniprisme »), p. 1-23.

- FUCHS C., LE GOFFIC Pierre 1975: Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines, Paris, Hachette (« Hachette université. Langue, linguistique, communication »), 127 p.
- FUCHS C., LÉONARD Anne-Marie 1979 : Vers une théorie des aspects : Les systèmes du français et de l'anglais, Paris La Haye New York, Mouton, et Paris, École des hautes études en sciences sociales (« Connaissance et langage » 6), 399 p.
- GAMKRELIDZE Thomas V. 1972 : « Le problème de l'arbitraire du signe linguistique », *Questions de linguistique*, 6, p. 33-39.
- * GARDES-MADRAY Françoise 1986 : « Présentation », Cahiers de praxématique, 7 (Praxématique et psychomécanique du langage, éd.), p. 3-5.
- * GARDES-MADRAY F., LAFONT Robert 1976: Introduction à l'analyse textuelle, Paris, Larousse (« Langue et langage »), 191 p.
 - GARNIER Georges 1980 : « Psychosystématique et traduction », in Joly et Hirtle 1980 : 479-494.
 - GARRIDO MEDINA Joaquín 1979: « El significado como proceso: significación y referencia», *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 2, p. 19-40; repris *in* —, *Elementos de análisis lingüístico*, Madrid, Editorial Fundamentos, 1991, p. 225-252. http://eprints.ucm.es/6530/1/garrido1979sigpro.pdf>.
 - 1994: « Metáfora y discurso en Cyrano de Bergerac: Aproximación lingüística a la comunicación en el texto teatral », in Joaquín Mª Aguirre, Milagros Arizmendi, Antonio Ubach (eds.), Actas del Congreso celebrado del 17 al 20 de noviembre de 1992 (Madrid), Madrid, Departamento de filología III, Facultad de ciencias de la información, Universidad Complutense, D.L. p. 185-195.
 - GAZZANIGA Michael S. 1976 : *Le Cerveau dédoublé* (1970), traduit de l'américain par Anne-Marie Richelle, Bruxelles, Dessart et Mardaga (« Psychologie et sciences humaines » 62), 253 p.
 - —— 1987 : *Le Cerveau social* (1985), traduit de l'américain par Jacques Polanis, Paris, R. Laffont (« La Fontaine des sciences, »), 286 p.
 - GELDOF Koenraad 1993 : La Voix et l'événement : Pour une analytique du discours métalittéraire (1992), Montréal, Les Éditions Balzac et Louvain, Presses universitaires de Louvain (« L'Univers des discours »), 326 p.
- * GENESTE Philippe 1987 : Gustave Guillaume et Jean Piaget : Contribution à la pensée génétique, préface d'André Jacob, Paris, Klincksieck (« Horizons du langage »), 215 p.

- GENETTE Gérard 1968 : « Le jour, la nuit », Langages, 12 (Linguistique et littérature), p. 28-42 ; repris in 1969 : 101-122.
- —— 1969 : Figures II, Paris, Éditions du Seuil (« Tel Quel »), 293 p.
- —— 1972a: Figures III, Paris, Éditions du Seuil (« Poétique »), 288 p.
- —— 1972-1973 : « Avatars du cratylisme », *Poétique*, 11 (*Puissances du langage*), p. 367-394, 13, p. 111-133, et 15, p. 265-291.
- 1973a : « L'idéogramme généralisé », *Poétique*, 13, p. 111-133.
- —— 1973b : « Langue organique, langue poétique », *Poétique*, 15, p. 265-291.
- 1976a : *Mimologiques : Voyage en Cratylie*, Paris, Éditions du Seuil (« Poétique »), 427 p.
- —— 1976b : « Gérard Genette ouvre le dossier du cratylisme », propos recueillis par Lucette Finas, *La Quinzaine littéraire*, 237, p. 18-19.
- GERLINI Giancarlo 2004 : « Il tempo operativo e la semantica comparata », in Annie Allain, Louis Begioni, (éds), Approches méthodologiques de la traduction spécialisée. Politiques linguistiques : du statut juridique des langues aux stratégies de diffusion à l'étranger, Paris, Cirrmi (Centre de formation et de recherche des enseignants d'italien), Sorbonne nouvelle, p. 75-90.
- GIES Jacques 1985: « Ressemblance et vérité dans la peinture chinoise », [Paris,] La Documentation française (« L'imitation, aliénation ou source de liberté? », Rencontres de l'École du Louvre, septembre 1984), p. 163-180.
- GIRARD René 1972 : La Violence et le sacré, Paris, Grasset, 455 p.
- GLANSDORF Paul, PRIGOGINE Ilya 1971 : Structure, stabilité et fluctuations, Paris, Éditions Masson, 289 p.
- GODEL Robert 1957 : Les Sources manuscrites du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure, Genève, Droz (« Société de publications romanes et françaises » 61), 283 p.
- GONZÁLEZ GARCÍA Luis 1997 : « Sobre la naturaleza y representación de los conectores », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 20, p. 145-168.
- GOUGENHEIM Georges et alii 1964: L'Élaboration du français fondamental: Étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base, 1^{er} degré, nouvelle édition, Paris, Didier, 303 p.
- GRACIA BARRÓN Justino 2005 : « Limites à l'unicité du signe : *El* et son drôle d'accent », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 135-152.

- https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYxVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo2NGQ2ZmViMGZiMmVkYjFi.
- Grammaire générative (La): Langages, 1966, 4, Nicolas Ruwet (éd.), 130 p.
- Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage I, Lille, université Lille III et Paris, Éditions universitaires (« Cahiers de linguistique » 1), 1973, 254 p.
- Grammaire générative et psychomécanique du langage II (Colloque de Bruxelles, 21-31 mai 1974): Le Français moderne, 1974, 42/4 (André Jacob et alii éds), p. 289-354.
- Grammaire générative et psychomécanique du langage III: Séraphin De Vriendt, Jean Dierickx, Marc Wilmet (éds), Actes du colloque organisé par le Centre d'études linguistiques et littéraires de la Vrije Universiteit Brussel, Bruxelles, 21-31 mai 1974 | Generative grammar and psychomechanics. Proceedings of the Seminar organized by the Center for language and literature studies of the Vrije Universiteit Brussel, Bruxelles, 21-31 mai 1974, Bruxelles, AIMAV et Paris, Didier (« Collection d'études linguistiques AIMAV » 17), 1975, 297 p.
- GREENBERG Joseph Harold (ed.) 1963: Universals of language. Report of a conference held at Dobbs Ferry, New York, April 13-15, 1961, Cambridge, Mass, MIT Press, x-269 p.
- GREIMAS Algirdas Julien 1966 : Sémantique structurale. Recherche et méthode, Paris, Larousse (« Langue et langage »), 263 p.
- —— 1970a : « Les jeux des contraintes sémiotiques », *in* Greimas 1970b : 135-155.
- —— 1970b : *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Éditions du Seuil, 318 p.
- 1972: Essais de sémiotique poétique, Paris, Larousse, 239 p.
- —— 1976a : *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 215 p.
- —— 1976b : Maupassant : La sémiotique du texte, exercices pratiques, Paris, Éditions du Seuil, 284 p.
- 1976c : « Entretien avec A. J. Greimas sur les structures élémentaires de la signification », *in* Nef 1976 : 18-26.
- GREIMAS A. J., COURTÉS Joseph 1979: Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Classiques Hachette (« Hachette université. Langue, linguistique, communication »), 422 p.

- GREIMAS A. J., DUBOIS Jean 1966a: « Présentation », in Linguistique française: Le verbe et la phrase: 3-7.
- GREIMAS A. J., FONTANILLE Jacques 1991 : Sémiotique des passions : Des états des choses aux états d'âmes, Paris, Éditions du Seuil, 329 p.
- Groupe μ 1970 : *Rhétorique générale*, Paris, Larousse (« Langue et langage »), 207 p.
- * GUILLAUME Gustave 1964 : Langage et science du langage [Recueil de 19 articles écrits entre 1933 et 1958], Paris, Nizet et Québec, Les Presses de l'université Laval, 287 p. [Une 2º édition est parue en 1973.]
- * 1968: Temps et verbe: Théorie des aspects, des modes et des temps (Paris, H. Champion, « Linguistique 27 », Société de linguistique de Paris, 1929, Prix Volney 1931, 134 p.), repris en 1965 avec un avant-propos de Roch Valin (1964), en même temps que:
- * L'Architectonique du temps dans les langues classiques (Copenhague, Eisner Munksgaard, 1945, 66 p), Paris, H. Champion; 2º édition chez le même éditeur en 1968, avec un avertissement de Roch Valin, XXI-136 + 66 p.
- * 1973 : Principes de linguistique théorique de —, Recueil de textes inédits, Québec, Les Presses de l'université Laval et Paris, Klincksieck, 279 p.
- * 1995 : Leçons de linguistique de —, 13 : Leçons des années1958-1959 et 1959-1960, Québec, Les Presses de l'université Laval et Lille, Presses universitaires (« Psychomécanique du langage »), 401 p.
- * 2005 : Leçons de linguistique de —, 17 : 1941-1942 Série B. Théorie du mot et typologie linguistique. Limitation et construction du mot à travers les langues, Québec, Les Presses de l'université Laval, 498 p.
 - GUIRAUD Pierre 1960 : *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Presses universitaires de France, II-145 p.
 - —— 1967 : Structures étymologiques du lexique français, Paris, Larousse (« Langue et langage »), 216 p.
 - HARLOW HARRY F. 1979 : « El amor en la infancia de los monos » (1959), *Psicología fisiológica*, trad. Juan Manuel Ibeas, Vicente Pelechano y María José Rodrigo, Madrid, H. Blume Ediciones, p. 78-84. [Recueil de ses travaux les plus saillants initialement parus entre 1948 et 1975 dans *Scientific American*.]
 - HARRIS Zellig Sabbettai 1971 : *Structures mathématiques du langage* (1968), traduit par C. Fuchs, Paris, Dunod, XII-248 p.

- HERMES TRISMEGISTE 1945 : *Corpus hermeticum*, texte établi par A. D. Nock et traduit par A.-J. Festugière, Paris, Les Belles Lettres, 2 vol., 205 et 130 p.
- HERMOSILLA ÁLVAREZ Concepción 1991: Ver y leer en la obra de Roland Topor, thèse, Cáceres, université d'Estrémadure, 3 vols.
- HOFSTADTER Douglas R. 1979: Gödel, Escher, Bach. An eternal golden braid. A metaphorical fugue on minds and machines in the spirit of Lewis Carroll, New York, Basic Books, XXI-777 p.
- HÖRMANN Hans 1972: *Introduction à la psycholinguistique*, traduit par Françoise Dubois-Charlier, Larousse (« Langue et langage »), 315 p.
- HUBEL David H., TORSTEN N. Wiesel 1980: « Mecanismos cerebrales de la visión » (1979), in D. H. Hubel et alii, El Cerebro, Barcelona, Editorial Labor (« Libros de investigación y ciencia »), p. 114-128.
- HUSSERL Edmond 1969: Recherches logiques I et II, traduit de l'allemand par Hubert Élie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, Presses universitaires de France (« Épiméthée »), VIII-288 p.
- 1976: La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale, traduit de l'allemand et préfacé par Gérard Granel, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de philosophie »), IX-589 p.
- 1984 : Logique formelle et logique transcendantale : Essai d'une critique de la raison logique, traduit de l'allemand par Suzanne Bachelard, Paris, Presses universitaires de France (« Épiméthée »), 446 p.
- IMBS Paul 1960: L'Emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane. Série A, Manuels et études linguistiques » 1), VIII-272 p.
- INVITTO Giovanni 2004: « El lenguaje en el que nacemos: notas sobre Merleau-Ponty », Cuadernos de filología francesa [Cáceres], 16 (Une linguistique à la croisée des disciplines: La linguistique cognitive), p. 11-24.
- ISER Wolfgang 1989: Prospecting: From reader response to literary anthropology, Baltimore et Londres, The J. Hopkins University Press, IX-316 p.
- IVANOV Viatcheslav V. 1976 : « Les relations antisymétriques et symétriques dans les langues naturelles et dans d'autres systèmes sémiotiques », *in* Lotman et Ouspenski 1976 : 12-17.

- * JACOB André 1967: Temps et langage, Paris, A. Colin, 401 p. [Réimprimé en 1992 (411 p.), avec une préface de l'auteur et le soustitre Essai sur les structures du sujet parlant (« L'Ancien et le nouveau » 19).]
- * 1970: Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume (1967), Paris, Klincksieck (« Études linguistiques » 10), 292 p. [2º édition en 2011, avec un nouvel avant-propos de l'auteur et une préface d'Olivier Soutet, Paris, H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique » 40), 292 p.]
- —— 1976 : *Introduction à la philosophie du langage*, Paris, Gallimard (« Idées » 351), 448 p.
- * 1980 : « De la psychomécanique à une anthropologie opérative », *in* Joly et Hirtle 1980 : 513-524.
 - 1990a : « Le langage et la réalité : une approche anthropologique », *Cahiers de praxématique*, 15 (*Le langage et le réel*, Paul Siblot éd.), p. 17-38.
- 1990b (avec Noella Baraquin): Anthropologie du langage: Construction et symbolisation, Liège Bruxelles, P. Mardaga (« Philosophie et langage »), 260 p.
- 1997: « Théorie guillaumienne et philosophie », in Paulo De Carvalho, Olivier Soutet (éds), Psychomécanique du langage: Problèmes et perspectives. Actes du 7^e Colloque international de psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994), Paris, H. Champion (« Champion varia » 11), p. 167-175.
- JACOB François 1974 : « Le modèle linguistique en biologie », *Critique*, 322, p. 197-205.
- JACQUES Francis 1979 : *Dialogiques : Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, Presses universitaires de France (« Philosophie d'aujour-d'hui »), 422 p.
- JAKOBSON Roman 1963a : « Linguistique et poétique » (1960), in Jakobson 1963b : 209-248.
- 1963b: Essais de linguistique générale, traduit de l'anglais et préfacé par Nicolas Ruwet, Paris, Les Éditions de Minuit (« Arguments » 14), 260 p.
- 1965 : « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène*, 51, p. 22-38 ; repris *in* Benveniste *et alii* 1966 : 22-38.
- 1968 : « Vivre et parler ». Un débat [télévisé] entre François Jacob, Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss et Philippe L'Héritier (1967), Les Lettres françaises, 1221 (14 et 21 février).
- 1969 : Langage enfantin et aphasie, traduit de l'anglais et de l'allemand par Jean-Paul Boons et Radmila Zygouris, Paris, Les Éditions de Minuit (« Arguments » 42), 191 p.

- 1973: « Relations entre la science du langage et les autres sciences » (version remaniée et élargie de « La Linguistique », in Jean Piaget et alii, Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines. 1, Sciences sociales, Paris La Haye New York, Mouton, Paris, Unesco, chapitre VI, 1970), in —, Essais de linguistique générale 2. Rapports internes et externes du langage, Paris, Les Éditions de Minuit, chapitre premier, p. 9-76.
- —— 1974: « Vie et langage », Dialectiques, 7 (Langages), p. 63-69.
- —— 1976 : Six leçons sur le son et le sens, préface de Claude Lévi-Strauss, Paris, Les Éditions de Minuit (« Arguments » 65), 125 p.
- Jeunesse du guillaumisme : Le Français moderne, 2003, 71/1, Olivier Soutet (éd.), 139 p.
- JOLY André (éd.) [1980a]: La Psychomécanique et les théories de l'énonciation. Actes de la table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, Lille, Presses universitaires de Lille (« Linguistique »), 152 p.
- —— 1980b (avec Marie-José Lerouge) : « Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique », *in* Joly 1980a : 7-35.
- JOLY A., HIRTLE Walter H. (éds) [1980]: Langage et psychomécanique du langage: Études dédiées à R. Valin, Lille Presses universitaires de Lille et Québec, Les Presses de l'université Laval, 594 p.
- * JOLY A., ROULLAND Daniel 1980 : [Dossier n° 1 :] « Pour une approche psychomécanique de l'énonciation », in Joly 1980a : 105–142 ; repris in Joly et Hirtle 1980 : 537-579, et également in A. Joly, Essais de systématique énonciative, Lille, Presses universitaires de Lille (« Psychomécanique du langage »), 1987, p. 11–58.
 - KERBRAT-ORECCHIONI Catherine 1980 : L'Énonciation : De la subjectivité dans le langage, Paris, A. Colin (« Linguistique » 11), 290 p.
 - KERCKHOVE Derrick De 1982 : « Écriture, théâtre et neurologie », in Études françaises [Montréal], 18/1 (Anatomie de l'écriture, Gilles Thérien éd.), p. 109-128.
 - KLEIBER Georges 1990 : La sémantique du prototype : Catégories et sens lexical, Paris, Presses universitaires de France (« Linguistique nouvelle »), 199 p.
- * KOERNER Ernst Frideryk Konrad 1972: Contribution au débat postsaussurien sur le signe linguistique: Introduction générale et bibliographie annotée, The Hague, Mouton (« Approaches to semiotics. Paperback series » 2), 103 p.

- KRISTEVA Julia 1967 : « Pour une sémiologie des paragrammes », *Tel Quel*, 29, p. 53-75.
- 1971: « Du sujet en linguistique », Langages, 24 (Épistémologie de la linguistique, éd.), p. 107-126.
 http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1971_num_6_24_2609>.
- KRISTEVA J. et alii 1975 : La Traversée des signes [Recueil des travaux du séminaire « Pratique signifiante et mode de production »], Paris, Éditions du Seuil (« Tel quel »), 265 p.
- 1977 : « Le sujet en procès : le langage poétique », in Lévi-Strauss 1977 : 253-256.
- LACAN Jacques 1966 : Écrits, Paris, Éditions du Seuil (« Le Champ freudien » [2]), 911 p.
- 1975 : Le Séminaire. Livre XX : Encore (1972-1973) [Texte établi par Jacques-Alain Miller], Paris, Éditions du Seuil (« Le Champ freudien » 11), 132 p.
- LAFONT Robert 1967 : La Phrase occitane : Essai d'analyse systématique, [Paris,] Presses universitaires de France (« Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Montpellier » 27), 523 p.
- —— 1978 : *Le Travail et la langue*, Paris, Flammarion (« Nouvelle bibliothèque scientifique » 97), 301 p.
- 1983 : « L'à-dire et le temps du silence : pour une linguistique de la parole productrice », *Cahiers de praxématique*, 1 (*Positions de la praxématique*), p. 10-44.
- LAKOFF George, JOHNSON Mark 1980: *Metaphors We Live By*, Chicago London, The University of Chicago Press, 2003, XIII-241 p.
- LAMY André 1976 : « Pédagogie de la faute ou de l'acceptabilité », Études de linguistique appliquée, 22 (Langue, discours et pédagogie), p. 118-127.
- 1987 : La « faute » et la didactique du français langue étrangère : Points de vue, manuscrit.
- LAPACHERIE Jean-Gérard 1982 : « Écriture et lecture du calligramme », *Poétique*, 50, p. 194-202.
- —— 1984 : « De la grammatextualité », *Poétique*, 59, p. 283-294.
- LASSÈGUE Jean 2003 : « Note sur la construction des formes sémantiques en anthropologie et en linguistique : catégorisation linguistique, parenté, rituel », in Constitution (La) extrinsèque du référent : 106-125.

- LAVIE René Joseph 2003 : *Le Locuteur analogique ou la grammaire mise* à sa place, thèse, Paris X-Nanterre, 441 p.
 - http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/28/51/73/PDF/Lavie_2003_Le_Locuteur_Analogique.pdf.
- LAZARD Gilbert 1989: « Antipassive in accusative languages: transitivity and markedness », in Olga Mišeska Tomic (ed.), Markedness in synchrony and diachrony, Berlin New York, Mouton de Gruyter (« Trends in linguistics. Studies and monographs » 39), p. 309-331.
- —— 1994 : *Actance*, Paris, Presses universitaires de France (« Linguistique nouvelle »), XIV-285 p.
- LÉARD Jean-Marie 1984 : « Le temps opératif : nécessité théorique ou mise à l'écart des autres opérations morpho-syntaxiques ? », Modèles linguistiques, 12 (VI/2 : De l'opérativité dans le langage), p. 65-74.
- * LE FLEM Claude-Daniel 1988 : « Réalité et fiction du temps opératif en psychomécanique », Revue québecoise de linguistique, 17/1 (Psychomécanique du langage, Walter H. Hirtle éd.), p. 107-135.
 - LE GUERN Michel 2003 : Les Deux Logiques du langage, Paris, H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique »), 181 p.
 - LÉVI-STRAUSS Claude 1958 : *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, II-454 p.
 - —— 1962: La Pensée sauvage, Paris, Plon, II-397 p.
 - —— 1964: Mythologiques 1: Le cru et le cuit, Paris, Plon, 402 p.
 - 1977 : L'Identité : Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, 1974-1975, Paris, Grasset (« Figures »), 344 p.
 - LEVY-SCHOEN Ariane, O'REGAN John K. 1989: « Le regard et la lecture », *La Recherche*, 211, p. 744-753.
 - LIBERMAN Alvin Meyer 1957: « Some results of research on speech perception », *Journal of the Acoustical Society of America*, 29, p. 117-123.
 - LICHNEROWICZ André et alii (éds) 1980 : Analogie et connaissance, I et II, Séminaires interdisciplinaires du Collège de France, Paris, Maloine (« Recherches interdisciplinaires »), 270 p.
 - Linguistique française : Le verbe et la phrase : Langages, 1966, 3, Algirdas Julien Greimas et Jean Dubois éds, 142 p.
 - LÓPEZ GARCÍA Ángel 1980 : Para una gramática liminar, Madrid, Cátedra, 221 p.

- 1989 : Fundamentos de lingüística perceptiva, Madrid, Gredos (« Biblioteca románica hispánica. II : Estudios y ensayos » 366), 346 p.
- 2004 : « Le modèle de l'équilibre intermittent et l'origine du langage », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 16 (*Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive*), p. 25-36.
- LOTMAN Iurj Mihailovic, OUSPENSKI Boris Andréévitch 1976: École de Tartu. Travaux sur les systèmes de signes, traduit du russe par Anne Zouboff, Bruxelles, Éditions Complexe et Paris, Presses universitaires de France, 253 p.
- LOUNASMAA Olli Viktor, HARI Ritta 1990 : « Le magnétisme du cerveau », *La Recherche*, 223, p. 874-881.
- LUPASCO Stéphane 1960 : Les Trois Matières : Essai, Paris, R. Juillard, 203 p.
- LUQUET Gilles 1988: Systématique historique du mode subjonctif espagnol, Paris, Klincksieck, 341 p.
- 1996a: « Un caso de motivación del signo lingüístico: la oposición regular / irregular en la historia de los pretéritos indefinidos », in A. Alonso et alii (eds.), Actas del III Congreso internacional de historia de la lengua española (Salamanca, 22-27 de marzo de 1993), Madrid, Arco / Libros, p. 403-410.
- —— 1996b: « Arbitrariness and Non-Arbitrariness in the Historical Evolution of Language », in Psychomechanics (The) of language and guillaumism: 154-157.
- 1997: « De l'opposition régulier / irrégulier dans l'histoire des futurs de l'indicatif du verbe espagnol », in Paulo M. De Carvalho, Olivier Soutet (éds), Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives. Actes du VII Colloque international de psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994), Paris, Honoré Champion, p. 224-232.
- —— 1998 : « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol », *Modèles linguistiques*, 37 (XIX/1), p. 89-97 ; repris *in* 2000 : chap. VII, p. 81-90.
- —— 2000 : Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 160 p.
- 2004 : La Teoría de los modos en la descripción del verbo español (Nuevo planteamiento), Madrid, Arco / Libros, 213 p.
- LYOTARD Jean-François 1971: *Discours, figure*, Paris, Klincksieck (« Collection d'esthétique » 7), 429 p.

- MACCHI Yves 2005: « Chronomorphogénèse verbale: esquisse d'embryologie du verbe espagnol », in Signifiant (Un): un signifié. Débat: 153-204.
 - https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDoxNjFkOTZkMDM5ZjhjMTcw.
- * MAILHAC Jean-Pierre 1988 : Le Temps opératif en psychomécanique du langage, Paris, H. Champion et Genève, Slatkine, V-263 p.
 - MALMBERG Bertil 1974: Manuel de phonétique générale: Introduction à l'analyse scientifique de l'expression du langage, Paris, A. et J. Picard (« Connaissance des langues » 9), 272 p.
 - MALLARMÉ Stéphane 1979 : Œuvres complètes, édition établie et annotée par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade » 65), XXVII-1659 p.
- * MANTCHEV Krassimir 1976 : La Genèse de la phrase simple énonciative dans la structure générale de la langue française contemporaine, Sofia, Presses de l'université de Sofia, 124 p.
 - 1980 : « Approche de l'idéogénèse », in Joly et Hirtle 1980 : 62-74.
 - MARCHAND Hans 1959: «Phonetic symbolism in English word-formation», *Indogermanische Forschungen*, 64, p. 146-168 et 256-277.
 - MARTIN Robert 1971: Temps et aspect: Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane. Série A. Manuels et études linguistiques » 20.), 451 p.
 - 1980 : « Psychomécanique et formalisation de la théorie linguistique », *in* Joly et Hirtle 1980 : 525-536.
 - MARTINET André 1956: La Description phonologique avec application au parler franco-provençal d'Hauteville, Genève, Droz et Paris, J. Minard (« Publications romanes et françaises » 56), 108 p.
 - 1960 : Éléments de linguistique générale, Paris, A. Colin (« Armand Colin » 349), 224 p.
 - MERLEAU-PONTY Maurice 1964: Le Visible et l'invisible suivi de notes de travail, texte établi par Claude Lefort accompagné d'un avertissement et d'une postface, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des idées »), 362 p.
 - MESCHONNIC Henri 1975 : Le Signe et le poème, Paris, Gallimard (« Le Chemin »), 547 p.
 - —— 1982 : Critique du rythme : Anthropologie historique du langage, Paris, Éditions Verdier, 713-[15] p.

- MILLER George Armitage 1969 : « Quelques études psychologiques de la grammaire » (American psychologist, 1962, p. 748-762), in Psycholinguistique et grammaire générative : 61-82.
- MOIGNET Gérard 1961 : « L'adverbe dans la locution verbale. Étude de psycho-systématique française », *Cahiers de psychomécanique du langage*, 5, p. 11-36 ; repris *in* Moignet 1974 : 137-159.
- 1963 : « L'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs », *Travaux de linguistique et de littérature*, 1, p. 175-195 ; repris *in* Moignet 1974 : 117-136.
- 1965 : Le Pronom personnel français : Essai de psycho-systématique historique, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane, Série A : Manuels et études linguistiques » 9), 179 p.
- 1966 : « Esquisse d'une théorie psycho-mécanique de la phrase interrogative », in Linguistique française : Le verbe et la phrase : 49-66.
- 1968 : « Systématique du mot que », Travaux de linguistique et de littérature, 6/1, p. 85-112 ; repris in Moignet 1974 : 184-211.
- 1974 : Études de psycho-systématique française, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane, Série A : Manuels et études linguistiques » 28), 275 p.
- MOLHO Maurice, LAUNAY Michel, CHEVALIER Jean-Claude 1984: « La raison du signifiant » (1983), *Modèles linguistiques*, 12 (VI/2: De l'opérativité dans le langage), p. 27-41.
- 1986a : « Pour une linguistique du signifiant », Actes du colloque de linguistique hispanique (Rouen, 1^{er}-2 février 1985) = Cahiers du CRLAR, 6 (« Publications de l'université de Rouen » 111), p. 95-99.
- —— 1986b : « Le fardeau », in Signifiant (Le) : 5-11.
- 1988: « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in Catherine Fuchs (éd.), L'Ambiguïté et la paraphrase: Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés (Actes du colloque de Caen, 9-11 avril 1987), Caen, Centre de Publications de l'université de Caen, p. 45-52.
- MONNERET Philippe 1996a: Pour une psychomécanique des pathologies du langage: Étude de neurolinguistique théorique, thèse, Paris IV, 2 vol., 684 p.
- 1996b: « Le problème des saisies moyennes dans la théorie guillaumienne de l'article », in —, Questions de syntaxe française, Dijon, université de Bourgogne (publication de l'école doctorale EA 571), Association bourguignonne de dialectologie et d'onomastique (ABDO), p. 35-59.

- 2003a: Le Sens du signifiant: Implications linguistiques et cognitives de la motivation, Paris, H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et de linguistique » 13), 261 p.
- 2003b : «Iconicité et analogie », in Mot (Le) comme signe et comme image... : 315-328.
 https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVm
 - <https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo2NTk0YzQ2NDIzNjI0ZjNi>.
- 2003d : *Notions de neurolinguistique théorique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon (« Langages »), 284 p.
- MONOD Jacques 1970 : Le Hasard et la nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne, Paris, Éditions du Seuil, 221 p.
- MORHANGE-BÉGUÉ Claude 1970 : La Chanson du Mal-Aimé d'Apollinaire, analyse structurale et stylistique, Paris, Minard (« Bibliothèque des lettres modernes 18. Bibliothèque Guillaume Apollinaire » 5), 305 p.
- MORIN Georges 1965 : *Physiologie du système nerveux central*, 4^e édition revue et augmentée, Paris, Masson, II-447 p.
- MOSCOVICI Serge 1968: Essai sur l'histoire humaine de la nature, Paris, Flammarion, 605 p. [Nouvelle édition, Paris, Flammarion (« Champs ; 10. Champ philosophique »), 1977, 569 p.]
- 1972 : *La Société contre nature*, Paris, Union générale d'éditions (« 10-18 » 678), 446 p.
- Mot (Le) comme signe et comme image: Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique: Cahiers de linguistique analogique [Dijon], 2003, 1, Philippe MONNERET éd., 350 p.
- * MOUNIN Georges 1968 : *Clefs pour la linguistique*, également 1971, Paris, Seghers, 169 p.
 - —— 1972 : *La Linguistique du XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France (« Sup : Le linguiste » 13), 253 p.
 - NÄNNY Max 2003 : « Formal Mirroring in Literary Texts », in Mot (Le) comme signe et comme image... : 267-289.
 - https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDoxNTA1OTc5MmQ3NjE0NTVj>.
 - NEF Frédéric (éd.) 1976 : Structures élémentaires de la signification, Bruxelles, Éditions Complexe (« Creusets »), 172 p.
 - NEMO François 2005 : « Éléments pour une typologie linguistique des rapports forme/sens », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 205-226.

- https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVlYW5hbG9naXF1ZXxneDo1MzI0YzhkYjM1YzQxZjY3>.
- NORMAND Claudine 1974 : « L'arbitraire du signe comme phénomène de déplacement », *Dialectiques*, 1-2, p. 109-126.
- OUATTARA Aboubakar (éd.) 2003: Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs: Théories et applications. Actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université (26-28 octobre 2000), Gap Paris, Ophrys, 301 p.
- OUELLET Pierre (avec Jacques FONTANILLE) 1992: Signification et sensation, Limoges, Presses universitaires de Limoges (« Nouveaux actes sémiotiques » 20), 34 p.
- OLDFIELD Richard Charles 1966 : « Dénomination d'objets et stockage des mots », *Bulletin de psychologie*, 247 (t. 19, fasc. 8-12), p. 733-744.
- PACHERIE Elisabeth 1993 : Naturaliser l'intentionnalité : Essai de philosophie de la psychologie, Paris, Presses universitaires de France (« Psychologie et sciences de la pensée »), XX-300 p.
- Pathologie du langage: Langages, 1967, 5, Jean Dubois, Pierre Marcie et Henry Hécaen éds, 126 p.
- PARIENTE Jean-Claude (éd.) 1969: Essais sur le langage, Paris, Les Éditions de Minuit (« Le sens commun »), 348 p.
- PAVEL Thomas G. 1980 : « Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique », Paris, École des hautes études en sciences sociales (« Documents de recherche du Groupe de recherches sémiolinguistiques » 20), 23 p.
- * PÊCHEUX Michel 1975 : Les Vérités de La Palice : Linguistique, sémantique, philosophie, Paris, F. Maspero (« Théorie »), 279 p.
 - PETERFALVI Jean-Michel 1970 : Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique, Paris, Éditions du CNRS (« Monographies françaises de psychologie » 19), 175 p.
 - PETITOT-COCORDA Jean 1977 : « Identité et catastrophes », in Lévi-Strauss 1977 : 109-156.
 - 1981 : « Carré sémiotique et schématisme de la structure », Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 17, p. 36-41.
 - 1982 : « Sur la décidabilité de la véridiction (À propos des remarques de P. A. Brandt) », *Actes sémiotiques. Documents*, 4/31, p. 21-40.
 - —— 1983: « Théorie des catastrophes et structures sémio-narratives », *Actes sémiotiques. Documents*, 5/47-48 (*Sémiotique et théorie des catastrophes*, J. Petitot et René Thom éds), p. 5-37.

- —— 1985 : Morphogenèse du sens, I : Pour un schématisme de la structure, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), 454 p.
- 1992 : Physique du sens : De la théorie des singularités aux structures sémio-narratives, Paris, Éditions du CNRS, XXV-449 p.
- PETITOT-COCORDA J. et alii (éds) 2002 : Naturaliser la phénoménologie : Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives (1999), Paris, Éditions du CNRS, XII-796 p.
- * PIAGET Jean 1937 : La Construction du réel chez l'enfant, Neuchâtel -Paris, Delachaux et Niestlé (« Collection d'actualités pédagogiques »), 398 p.
- * 1967 : Biologie et connaissance : Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs, Paris, Gallimard (« L'Avenir de la Science » 42), 430 p.
- 1968 : Sagesse et illusions de la philosophie (1965), 2° éd. augmentée d'une postface, Paris, Presses universitaires de France (« À la pensée » 1), 307 p.
- 1970: Épistémologie des sciences de l'homme, Paris, Gallimard (« Idées » 260), 384 p.; réimpression en 1972, 1977 [Reprise de l'introduction et des chapitres 3 et 7 de Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines, Première partie: sciences sociales, avec l'adjonction d'une préface de 1971 (p. 7-12)], La Haye, Mouton et Paris, Unesco], puis en 1980 et 1981.
- 1976 : La Formation du symbole chez l'enfant (1945), 6° édition, Neuchâtel - Paris, Delachaux et Niestlé (« Actualités pédagogiques et psychologiques »), 310 p.
- PIATTELLI-PALMARINI Massimo (éd.) 1979: Théories du langage, théories de l'apprentissage: Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky [Centre Royaumont pour une science de l'homme, 10-13 octobre 1975], traduction des textes anglais par Yvonne Noizet, Paris, Éditions du Seuil, 532-[4] p.
- PICHON Édouard 1937 : « La linguistique en France. Problèmes et méthodes », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 34, p. 25-48.
- PIERSSENS Michel 1976 : La Tour de Babil : La fiction du signe, Paris, Les Éditions de Minuit (« Critique »), 161 p.
- POPPER Karl Raimund 1983: Conjeturas y refutaciones: El desarrollo del conocimiento científico (1963), edición revisada y ampliada, traducción de Néstor Míguez, adaptación a la cuarta edición inglesa y traducción de las secciones nuevas, Rafael Gras, Barcelona Buenos Aires, Paidós Ibérica (« Paidós básica » 7), 513 p.

POTTIER Bernard 1958 : « Pensée structurée et sémiologique », Bulle-

tin hispanique, 60/1, p.101-112.

- 1962 : Systématique des éléments de relation : Étude de morphosyntaxe structurale romane, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane. Série A, Manuels et études linguistiques » 2), VIII-376 p. 1967 : Présentation de la linguistique : Fondements d'une théorie, Paris, Klincksieck (« Tradition de l'humanisme » 5), 80 p. 1970 : Gramática del español, versión española de Antonio Quilis, Madrid, Alcalá, 178 p. 1970 : « Structures syntaxiques et unités sémantiques », Travaux de linguistique et de littérature, 8/1 (Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à Albert Henry), p. 241-245. 1974 : Linguistique générale : Théorie et description, (« Initiation à la linguistique. Série B, Problèmes et méthodes » 3), 338 p. 1976 : « Théorie des cas : logique et linguistique », in Robert Martin, Jean David (éds), Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique, Colloque organisé par le Centre d'analyse de l'université de Metz, 7-9 novembre 1974, Metz, Centre d'analyse syntaxique de l'université de Metz, Paris, diffusion Klincksieck (« Recherches linguistiques » 2), p. 131-140. 1980a : « Guillaume et le tao : l'avant et l'après, le yang et le yin », in Joly et Hirtle 1980: 19-61. 1980b : « L'homme, le monde, le langage, les langues et le linguiste », Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 14, p. 3-7. 1980c : « Sémantique et noémique », Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 3, p. 169-177. 1981 : « Du carré sémiotique "flou" au cycle », Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 17, p. 16-19. 1987: Théorie et analyse en linguistique, Paris, Hachette (« Langue, Linguistique, Communication »), 244 p.
 - 2001: Représentations mentales et catégorisations linguistiques,
 Louvain Paris, Éditions Peeters (« Bibliothèque de l'Information grammaticale » 47), 317 p.

cessoire?), p. 29-38.

1993 : « Pensée et cognition », Faits de langues, 1, p. 99-103. 1997 : « Le cognitif et le linguistique dans l'expression des relations », Faits de langues, 9 (La Préposition : une catégorie ac-

- PRIGOGINE Ilya 1968: *Introduction à la thermodynamique des processus irréversibles* (1961), 2^e édition, traduction par J[acques] Chanu, Paris, Dunod (« Monographies Dunod » 69), XII-160 p.
- —— 1972 : « La thermodynamique de la vie », *La Recherche*, 24, p. 555-558 ; partiellement repris en 2000 dans le n° 331, p. 38-41.
- Psycholinguistique et grammaire générative : Langages, 1969, 16, Jacques Mehler éd., 118 p.
- Psychologie du langage: Journal de psychologie normale et pathologique, 1933, XXX/1-4.
- Psychomechanics (The) of language and guillaumism: LynX (A Monographic Series in Linguistics and World Perception, Published jointly by Department of Spanish and Portuguese, University of Minnesota, USA, Minneapolis, and Departament de Teoría dels Llenguatges, Universitat de València), 1996, 5 (Francis Tollis ed.), 252 p.
- PUECH Christian, SAVATOVSKY Dan 1997 : « Mentalisme et structuralisme : situation de Gustave Guillaume », in Jean-Pierre Chiss et Ch. Puech (éds), Fondations de la linguistique : Études d'histoire et d'épistémologie, 2e édition, Louvain-la-Neuve, Duculot (« Champs linguistiques, Manuels »), p. 241-265.
- RASTIER François 1991 : Sémantique et recherches cognitives, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), 262 p.
- 1993a. « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 15/1 (*Histoire de la sémantique*), p. 153-187.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1993_num_15_1_2372.
- 2001 : Arts et sciences du texte, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), VIII-303 p.
- 2003 : « Parcours de production et d'interprétation. Pour une conception unifiée dans une sémiotique de l'action », *in* Ouattara 2003 : 221-242.
- * RASTIER F., BOUQUET Simon (éds) 2002 : *Une Introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), 290 p.
 - RASTIER F., GREIMAS Algirdas-Julien 1968: «The interaction of semiotic constraints », *Yale French Studies*, 41, p. 86-105; repris in Greimas 1970b: 135-155.

- REY Alain 1976 : *Théories du signe et du sens*, II, Paris, Klincksieck (« Initiation à la linguistique. A : Lectures » 6), 408 p.
- RICHARDS Ivor Armstrong 2001: *The Philosophy of Rhetoric*, John Constable ed. (1936), London New York, Routledge (« Selected works: 1919-1938 » 7), XVII-94 p.
- RICŒUR Paul 1975 : *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil (« L'Ordre philosophique »), 414 p.
- 1980 : La Grammaire narrative de Greimas, Paris, Groupe de recherches sémio-linguistiques, (« Documents de recherches / Groupe de recherches sémio-linguistiques »), 35 p.
- RIFÓN SÁNCHEZ Antonio 1997 : « Reflexiones en torno a la agencia y la afección en español », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 20, p. 367-389.
- ROBERT Stéphane 1998: « Espace déictique, espace syntaxique et prédication: les indices spatiaux du wolof », in Bernard Caron (éd.), Actes du XVI Congrès international des linguistes, Paris, 20-25 juillet 1997 / Proceedings of the 16th International Congress of Linguists, CD Rom, Oxford, Elsevier.
 - http://www.linguistique-wolof.com/articles/Robert-CIL16-d%E9f.pdf>.
- —— 1999: « Grammaire fractale et sémantique transcatégorielle: entre syntaxe et lexique », *Langages*, 136 (*Sémantique lexicale et grammaticale*, Yvette Yannick Mathieu éd.), p. 106-123. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1999_num_33_136_2215.
- ROCCHETTI Álvaro 1968: « Les pluriels doubles de l'italien: une interférence de la sémantique et de la morphologie du nom », Les Langues modernes, 62/3, p. 351-359.
- 1982 : « Sémantique de *andare* verbe plein et auxiliaire en italien : de l'expression de mouvement à la modalité d'obligation », *Modèles linguistiques*, 8 (IV/2 : *La Sémantique grammaticale*), p. 115-133.
- 2005 : « Sens et acception d'un mot : un noyau commun ? un parcours ? Réflexion sur la méthodologie de l'analyse des rapports signifiant/signifié », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 249-273.
 - <https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVm YXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW 5hbG9naXF1ZXxneDo2ZmUzMWE0MDBjNTNhOWI2>.
- RODRÍGUEZ PONCE María Isabel 2003 : « Los fundamentos cognitivos de la sinestesia literaria (en relación con otras figuras retóri-

- cas) », Cuadernos de filología francesa [Cáceres], 15 (Una lingüística en la encrucijada de las disciplinas : La lingüística cognitiva (1ª parte)), p. 69-85.
- ROSENTHAL Victor 2004a: « Microgenesis, inmediate experience and visual processes in reading » in Arturo Carsetti (ed.), Seeing, Thinking and Knowing, Meaning and Self-Organisation in Visual Cognition and Thought, Dordrecht, Kluwer academic publishers (« Theory and decision library. Series A: Philosophy and methodology of the social sciences »), p. 221-243.
- 2004b : «Formas, sentido y desarrollo : acerca de la microgénesis », Cuadernos de filología francesa [Cáceres], 16 (Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive), p. 85-104.
- 2005 : « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgenèse » <a href="http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Rosenthal
- ROSENTHAL V., VISETTI Yves-Marie 1999 : « Sens et temps de la *Gestalt* », *Intellectica*, 28, p. 147-227.
- 2003 : *Köhler*, Paris, Les Belles Lettres (« Figures du savoir » 31), 284 p.
- RUCH Theodore C., FULTON John F. 1960: Medical Physiology and Biophysics, 18th edition. of William Henry Howell, A text-book of physiology for medical students and physicians (1905), XXII-1232 p.
- RUHLEN Merritt 1996: Les Origines des langues: Sur les traces de la langue mère (1994), préface d'André Langaney, traduit de l'anglais par Pierre Bancel, Paris, Éditions Belin (« Débats »), 287 p.
- RUWET Nicolas 1966: «Introduction», in Grammaire générative (La): 3-38.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1966_num_1_4_2617.
- SAFOUAN Moustapha 1979 : L'Échec du principe du plaisir, Paris, Éditions du Seuil (« Le Champ freudien »), 116 p.
- * SARFATI Georges Elia 1997 : Éléments d'analyse du discours, Paris, Nathan (« 128 : Linguistique » 156), 128 p.
 - 2007 : « Linguistique et sens commun », Séminaire « Formes symboliques », ENS Ulm, 23 janvier 2007.
 - SASANUMA Sumiko 1975: « Kana and kanji processing in Japanese aphasics », *Brain and Language*, 2, p. 369-383.

- SAUSSURE Ferdinand de 1972 : Cours de linguistique générale (1916), édition critique préparée par Tullio De Mauro, Paris, Payot (« Payothèque »), XVIII-510 p.
- SCHAFF Adam 1966 : « Langage et réalité », in Benveniste et alii 1966 : 153-175.
- SCTRICK Robert 1971 : « Quelques problèmes posés par une description de surface des modalités en français », *Langue française*, 12 (*Linguistique et mathématiques*, Marie-Claire Barbault et Oswald Ducrot éds), p. 112-125.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1971_num_12_1_5564.
- SÉCHEHAYE Albert 1930 : « Les mirages linguistiques », Journal de psychologie normale et pathologique, 27, p. 337-366.
- SEGRE Cesare 1969 : I Segni e la critica : Fra strutturalismo e semiologia, Torino, G. Einaudi, 302 p.
- 1976: Las estructuras y el tiempo: Narración, poesía, modelos, traducción del italiano por Milagros Arizmend y María Hernández Esteban, Barcelona, Planeta (« Ensayos / Planeta de linguística y crítica literaria » 46), 271 p.
- —— 1977 : Semiotica, storia e cultura, Padova, Liviana (« Saggi » 2), 108 p.
- 1990 : Semiótica filológica : Texto y modelos culturales (1979), trad. José Muñoz Rivas, Murcia, Ediciones de la universidad de Murcia (« Semiótica literaria » 2), 172 p.
- Signifiant (Le): Langages, 1986, 82, Jean-Claude Chevalier, Michel Launay et Maurice Molho éds, 128 p.
- Signifiant graphique (Le) : Langue française, 1983, 59, Jacques Anis éd., 128 p.
- Signifiant (Un): un signifié. Débat: Cahiers de linguistique analogique [Dijon], 2005, 2, Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport et Maurice Toussaint éds, 351 p.
- SOUTET Olivier 2003a : « La diachronie entre théoricité et empiricité. Introduction », *Le Français moderne*, 71/2, p. 141-143.
- —— 2003b : « Jeunesse du guillaumisme », in Jeunesse du guillaumisme : 1-5.
- STANFORD Augustus L. 1975: Foundations of Biophysics, New York London, Academic Press, 392 p.
- STAROBINSKI Jean 1968: Les Anagrammes de F. de Saussure (Mercure de France), 1964, 2, p. 246-262), Paris, Paulet (« Republications Paulet » 6), 20 p.

- (éd.) 1971 : Les Mots sous les mots : Les anagrammes de F. de Saussure, Paris, Gallimard (« Le Chemin » 89), 161 p. [réédition en 2009 : Limoges, Lambert-Lucas].
- STÉFANINI Jean 1962 : La Voix pronominale en ancien et en moyen français, Aix-en-Provence, Éditions Ophrys (« Publication des Annales de la Faculté des lettres. Nouvelle série » 31), 756 p.
- —— 1967 : « Approche du guillaumisme », *Langages*, 7 (*Linguistique française : Théories grammaticales*, Michel Arrivé et Jean-Claude Chevalier éds), p. 74-92.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1967_num_2_7_2883.
- STRAKA Georges 1963 : « La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée ? », *Travaux de linguistique et de littérature*, 1/1, p. 17-99.
- 1965 : « Naissance et disparition des consonnes palatales dans l'évolution du latin au français », *Travaux de linguistique et de littérature*, 3/1, p. 117-167.
- TCHEKHOFF Claude 1978 : Aux Fondements de la syntaxe : L'Ergatif, préface d'André Martinet, Paris, Presses universitaires de France (« Le linguiste » 19), 202 p.
- Temps grammatical (Le): Langages, 1981, 64, Robert Martin et Frédéric Nef éds, 124 p.
- THAVAUD-PITON Stéphanie 2003 : Sémantique lexicale et psychomécanique guillaumienne, thèse, Paris IV, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 492 p. ou 2 microfiches.
- THOM René 1972: Stabilité structurelle et morphogenèse. Essai d'une théorie générale des modèles (1968), New York, W. A. Benjamin et Paris, Édiscience, 362 p. [Pour une 2^e édition, revue, corrigée et augmentée, voir Paris, InterÉditions, XX-351 p.]
- —— 1974 : Modèles mathématiques de la morphogenèse, Paris, Union générale d'éditions (« 10/18 » 887), 319 p.
- 1980 : Modèles mathématiques de la morphogenèse, Paris,
 C. Bourgois, 314 p. [2º éd. revue et augmentée en 1981.]
- 1983 : « Structures cycliques en sémiotique. Complément à la thèse de Jean Petitot », *Actes sémiotiques*, 5/47-48, p. 40-44.
- TODOROV Hristo 1971 : « La hiérarchie des liens dans le récit », Semiotica, 3/2, p. 121-139.
- TODOROV Tzvetan 1966: « Recherches sémantiques », Langages, 1 (Recherches sémantiques, éd.), p. 5-43.
 - http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1966_num_1_1_2864.

- 1970: « Synecdoques », Communications, 16, p. 26-35.
 1972a: « Introduction à la symbolique », Poétique, 11 (Puissances du langage), p. 273-308.
- —— 1972b: « Le sens des sons », *Poétique*, 11 (*Puissances du langa-ge*), p. 446-459.
- —— 1977 : *Théories du symbole*, Paris, Éditions du Seuil (« Poétique »), 375 p.
- * TOLLIS Francis 1991 : La Parole et le sens : Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage, préface de Robert Lafont, Paris, A. Colin (« Linguistique »), X-XII-495 p.
- * 1996 : Du Un au multiple (du signifiant à son emploi) : Le cas de un- adjoint en espagnol, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, XIX-519 p.
- 2004: « Avant-propos », in Alexandra Mantcheva, La Linguistique: Œuvres de Krassimir Mantchev, I, Paris, L'Harmattan (« Sémantiques »), p. XV-LII.
- * 2005 : « Le grammème comme signe chez Gustave Guillaume : une biunivocité idéale souvent prise en défaut (sémiologie / systématique linguistiques et analogie) », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 5-40.
 - <https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVm YXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW 5hbG9naXF1ZXxneDoxYTA5MzMxODAxZTQxOThi>.
 - 2007 : « Krassimir Mantchev et son approche unifiée du langage », Langages, 165 (L'École guillaumienne de Bulgarie, Francis Gandon et Assen Tchaouchev éds), p. 65-81.
 - http://www.cairn.info/revue-langages-2007-1-page-65.htm.
- *— 2008a: Signe, mot et locution entre langue et discours (de Gustave Guillaume à ses successeurs), Limoges, Lambert-Lucas, 284 p.
- * 2008b [2011] : « La linguistique de Gustave Guillaume : de l'opérativité à la socio-opérativité ? », Cahiers de praxématique, 51 (Gustave Guillaume. Opérativité et discours. Le sujet parlant, Jean-Claude Coquet éd.), p. 131-154.
- * 2011a: « Le concept d'actualisation guillaumien est-il de nature continuiste? », in Marc Arabyan et alii (éds), Le Concept d'actualisation en psychomécanique, Actes du XII^e colloque international de psychomécanique du langage Bruxelles 18-21 juin 2009, Limoges, Lambert-Lucas, p. 47-58.

- * 2011b: «Amical et respectueux hommage à Maurice Toussaint: Une lecture de sa théorie linguistique », Anuario de estudios filológicos [Cáceres], 24/1-2, p. 253-279.

- * 2013a: « La prégnance de l'humain dans la linguistique de Gustave Guillaume », in Hervé Barreau (éd.), Les Conditions de l'humain: temps, langue, éthique et mal. Autour de la pensée d'André Jacob [Actes du colloque « Éthique et condition humaine: Autour de l'œuvre d'André Jacob » organisé à l'École normale supérieure Ulm les 2-3 décembre 2011], Paris, Armand Colin (« Recherches »), p. 111-130.
- * 2013b : « Amistoso y respetuoso homenaje a Maurice Toussaint : una lectura de su teoría lingüística », traducción de Concepción Hermosilla Álvarez, in Mª Luisa Calero Vaquera, Mª Ángeles Hermosilla Álvarez (eds.), Lenguaje, literatura y cognición, Servicio de publicaciones, universidad de Córdoba, p. 19-44.
- * à paraître a : « Gustave Guillaume relu par Maurice Toussaint : filiation revendiquée, réévaluation critique et exploitation originale », communication au 13° et dernier Congrès de l'Association internationale de psychomécanique (« Perspectives psychomécaniques sur le langage et son acquisition ») 20-22 juin 2012, Naples, Università degli studi di Napoli « L'Orientale ».
- * à paraître b : « Typologie linguistique, théorie(s) du vocable et écriture chez Gustave Guillaume », communication au colloque SHESL HTL « Écriture(s) et représentations du langage et des langues » (Paris 25-26 janvier 2013).
 - TOUSSAINT Daria 1990 : L'Apport du chinois dans l'étude des valeurs référentielles du groupe nominal, DEA, UFRL, Paris 7.
 - 2001a: Le Classificateur chinois à l'oral, thèse (2000), Paris V, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 408 p., 2 microfiches.
 - 2001b : « La théorie de l'énonciation à l'épreuve du chinois », Actes de la journée d'étude de la formation doctorale de linguistique générale et appliquée n°7, Paris V, p. 107-121.
 - 2005 : « Phénoménologie d'une langue et de son écriture », in Signifiant (Un) : un signifié. Débat : 295-311.

- VALETTE Mathieu 2003: « Conceptualisation and evolution concepts. The example of french linguist Gustave Guillaume », in Kjersti Flottum, François Rastier (eds), Academic discourse multidisciplinary approaches, Oslo, Novus Press, p. 55-74.
- * 2006 : Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli (2001), Paris, H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et linguistique » 24), 316 p.
- VALIN Roch 1954 : *Petite Introduction à la psychomécanique du langage*, Québec, Les Presses de l'université Laval (« Cahiers de linguistique structurale » 3), 91 p.
- 1964: La Méthode comparative en linguistique historique et en psychomécanique du langage, Québec, Les Presses de l'université Laval (« Cahiers de psychomécanique du langage » 6), 57 p.
- —— 1965 : « Les aspects du verbe français », in Omagiu lui Alexandru Rosetti la 70 de ani, Bucuresti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, p. 969-975.
- —— 1968 : « Avant-propos » (1964), *in* Guillaume 1968 : XI-XXI.
- —— 1971: « Introduction » (1970), in Guillaume 1971: 9-67.
- VARELA Francisco J. 2002 : « Le présent spécieux : une neurophénoménologie de la conscience du temps », in Petitot et alii 2002 : 341-406.
- VARELA F. J., Evan THOMPSON, Eleanor ROSCH 1993: L'Inscription corporelle de l'esprit: Sciences cognitives et expérience humaine (1991), traduction française de Véronique Havelange, Paris, Éditions du Seuil (« La couleur des idées »), 377 p.
- VASSANT Annette 1980 : « Incidence et décadence dans le présent français », *in* Joly et Hirtle 1980 : 284-309.
- VERNUS Pascal 1982: « Espace et idéologie dans l'écriture égyptienne », in Anne-Marie Christin (éd.), Écritures: Systèmes idéographiques et pratiques expressives. Actes du colloque international de l'université Paris VII, 22-24 avril 1980, Paris, Le Sycomore (« Écritures » 1), p. 101-116
- VILLANUEVA Prieto Darío 1991: El Polen de ideas: Teoría, crítica, historia y literatura comparada, Barcelona, Promociones y Publicaciones universitarias (« Colección Literatura y pensamiento »), 406 p.
- VINCENZ Ileana 1969 : « Gustave Guillaume et la théorie transformationnelle », *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, p. 113-118.

- VISETTI Yves-Marie, CADIOT Pierre 2000 : « Instabilité et théorie des formes en sémantique pour une notion de motif linguistique », *Théorie, littérature, épistémologie* [Vincennes], 18 (*Frontières instables*, Noëlle Batt éd.), p. 137-169.
- 2006 : Motifs et proverbes : Essai de sémantique proverbiale, Paris, Presses universitaires de France (« Formes sémiotiques »), VIII-370 p.
- WALH François 1968: « La philosophie entre l'avant et l'après du structuralisme », in Oswald Ducrot et alii, Qu'est-ce que le structuralisme ?, Paris, Éditions du Seuil, p. 301-441.
- WERTHEIMER Max 1991 : *El Pensamiento productivo* (1945), trad. de L. Wolfson, Barcelona Buenos Aires, Paidós Ibérica (« Biblioteca cognición y desarrollo humano » 22), 232 p.
- WILLIAMS Linda V. 1986 : *Deux Cerveaux pour apprendre : Le gauche et le droit* (1983), traduit de l'américain [et préfacé] par Hélène Trocmé-Fabre, Paris, Les Éditions d'Organisation, 204 p.
- WILMET Marc 1974 : « Grammaire générative et psychomécanique du langage », in Grammaire générative et psychomécanique du langage I : 289-303.
- * 1978 : Gustave Guillaume et son école linguistique (1972), édition revue et augmentée, Paris, Nathan, et Bruxelles, Labor (« Langues et cultures » 12), 181 p.
- 1986 : La Détermination nominale : Quantification et caractérisation, Paris, Presses universitaires de France (« Linguistique nouvelle » 8), 196 p.
- * 1988 : « Arbitraire du signe et nom propre », in Hommage à B. Pottier (« Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale » 7), II, p. 833-842.
- —— 1997 : Grammaire critique du français, Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 670 p.
- WUNDERLI Peter 1972 : « Saussure et les anagrammes », Travaux de linguistique et de littérature, 10/1, p. 35-53.
- ZAIDEL Dahlia W. 1984 : « Les fonctions de l'hémisphère droit », *La Recherche*, 153, p. 332-340.

Table des matières

1.	Première approche	9
	1.1 Un chercheur original mais mal connu	9
	1.2 Vers la (re)découverte de son œuvre	15
2.	L'engagement de Toussaint contre l'arbitraire du signe	17
	2.1 De l'arbitrarité postsaussurienne du signe à sa non-arbitrarité de principe	17
	2.1.1 Critique de la thèse arbitriste	17
	2.1.2 Défense et illustration de la thèse anti-arbitriste (Figure 1)	19
	2.2 Les positions de Guillaume sur le signe linguistique	23
	2.3 Le signifiant comme traducteur	24
	2.3.1 Le principe de l'adéquation du signifiant au signifié	24
	2.3.2 La non-arbitrarité comme <i>ana-logie</i>	26
	Conclusion	27
3	Une exploitation sélective de la psychomécanique	
	du langage	29
	3.1 Un point de départ permanent	29
	3.2 Ce que Toussaint a conservé de la théorie	30
	3.3 Ce que Toussaint a réélaboré de la théorie	31
	3.3.1 L'opérativité propre en a été renforcée	31
	3.3.2 L'idéalisme en a été rejeté	32
	Conclusion : une réélaboration théorique constamment soucieuse de son modèle	35

4.	Un modèle personnel neuronique et épistémique	39
	4.1 Un modèle oscillatoire né de la chronogenèse guillaumienne revisitée	39
	4.1.1 Un modèle assis sur l'opérativité, mais en dehors de tout idéalisme (Figure 2)	40
	4.1.2 Un modèle assis sur des suggestions de Guillaume, mais réexploitées	42
	4.1.3 Analyse détaillée (Figures 3 à 5)	44
	4.2 Un modèle qui mise sur l'isomorphisme du linguistique et du cognitif	50
	4.2.1 Structures linguistiques et forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice (Figure 6)	50
	4.2.2 De la neurolinguistique analytique à la neurosémantique épistémique	54
	4.3 Un modèle qui mise sur l'isomorphisme du signifiant et du signifié (sur leur analogie)	55
5.	Nature, implications et applications	59
	5.1 Un modèle d'essence matérialiste et de nature topologique dont la présentation a évolué	59
	5.2 Un modèle très largement généralisable de la sémantique à la syntaxe et au-delà des langues	61
	5.2.1 Un modèle retrouvé dans de nombreux systèmes linguistiques (Figure 7)	61
	5.2.2 Un modèle extrapolable du grammatical au lexical	63
	5.3 Un modèle soumis au phénomène synergique	64
	5.3.1 Le concept	64
	5.3.2 Premières illustrations (Figure 8 à 10)	66
	5.3.3 Exemples pris dans la sémiologie du français	70
	5.3.4 Autres exemples pris dans d'autres langues romanes	72
	5.4 Un modèle qui va de pair avec une théorie du sujet (Figure 11)	73
	5.5 Un modèle qui laisse ouvertes un certain nombre de portes	74

	TABLE DES MATIÈRES	187
	5.5.1 L'identification des signifiants	74
	5.5.2 La prise en charge complémentaire d'autres variables (Figure 12)	76
6. Bi	lan : une théorie linguistique novatrice	81
6.1	Une linguistique cognitive, génétique et antisubjectiviste	81
6.2	2 Une linguistique matérialiste mais aussi sociale	82
6.3	3 Une linguistique générative, continuiste et moniste	84
	Une linguistique demeurée fondamentalement endomécanique ?	89
6.5	Une linguistique puissante, économique et en prise sur certaines recherches contemporaines	91
Conc	lusion	95
Notes	et compléments	
-	Au chapitre 1	99
-	Au chapitre 2	101
-	Au chapitre 3	110
-	Au chapitre 4	115
-	Au chapitre 5	124
-	Au chapitre 6	131
-	À la conclusion	137
Gloss	aire	139
Table	des figures	143
Riblic	ographie	145